LA REVUE DE PARIS

JUILLET

ANDRÉ MAUROIS	Metternich
PIERRE FRÉDÉRIX	Les Arabes contre Israël
LUIGI PIRANDELLO	« J'ai tant de choses à vous dire »
ROBERT DEBRÉ	La Maladie de la Faim chez l'Enfant
JEAN CASSOU	Les Tourments du Pasteur Thorn
LOUIS KOELTZ	Les Mémoires du Général de Gaulle
ARMAND LANOUX	La Nuit de Tempelhof (II)
MAURICE PONS	Pour saluer Henry Green
ALAIN DECAUX	Nana et ses Sœurs
JAN DE HARTOG	Notes d'un Marin
RÉGINE PERNOUD	Les Lettres de Jeanne d'Arc
DENISE BOURDET	Images de Paris
THIERRY MAULNIER	Le Festival de Paris
PIERRE AUDIAT	La Question d'Argent au XVIIe siècle

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, MARCEL THIÉBAUT, PIERRE AUDIAT, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL SCHNEIDER, P. H. SIMON, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE MAUROIS	Metternich	5
PIERRE FREDERIX	Les Arabes contre Israël	18
LUIGI PIRANDELLO	« J'ai tant de choses à vous dire »	31
ROBERT DEBRE	La Maladie de la Faim chez l'Enfant	37
JEAN CASSOU	Les Tourments du Pasteur Thorn	48
LOUIS KOELTZ	Les Mémoires du Général de Gaulle	55
ARMAND LANOUX	La Nuit de Tempelhof (II)	63
MAURICE PONS	Pour saluer Henry Green	86
ALAIN DECAUX	Nana et ses Sœurs	92
JAN DE HARTOG	Notes d'un Marin	115
REGINE PERNOUD	Les Lettres de Jeanne d'Arc	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	134
THIERRY MAULNIER	Le Festival de Paris	145
PIERRE AUDIAT	La Question d'Argent au XVIIe siècle	149
Le Mois à Paris		160

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

L'ALLEMAGNE ET SON ARMÉE
par **ROBERT D'HARCOURT**
de l'Académie française

LE GATEAU DES ROIS
par **PAUL GADENNE**

UN AGENT ROYALISTE PENDANT LA TERREUR
par **P. BESSAND-MASSENET**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) . .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros). 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. 29,20

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. 30

Espagne .. .. Pesetas 310

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. 340

Italie.. .. .. Lires 4.360

Angleterre .. .. £ 2/9

Égypte .. .. Piastres 290

Hollande.. .. .. Florins 26

Portugal .. .. Escudos 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne :** s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au **Brésil :** s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine :** s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ RHONE-POULENC

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 6 juin, sous la présidence de M. François Albert-Buisson.

Elle a approuvé le bilan et les comptes de l'exercice 1955 et décidé la distribution d'un dividende brut de Frs 1 103,26 (lequel s'applique à un capital augmenté de moitié), soit net 936 francs, payable à partir du 8 juin 1956 (coupon nº 8).

Il est rappelé que les actions de 2 500 francs nominal ne pourront percevoir ce dividende qu'après regroupement en actions de 5 000 francs nominal.

Au cours de son allocution, le Président, très écouté, a souligné qu'aux obligations et vis-à-vis des actionnaires s'ajoutent les devoirs vis-à-vis de la collectivité nationale et [vis-à-vis de la collectivité de leur personnel.

A l'issue de l'Assemblée ordinaire, une Assemblée extraordinaire a autorisé le Conseil à porter éventuellement, sur ses seules délibérations, en une ou plusieurs fois, le capital social au double de son montant actuel (9 472 500 000 francs), soit par appel de numéraire, soit par tout autre moyen.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La Commission de Contrôle des Banques a approuvé les comptes de l'exercoce 1955 : bénéfices 554 millions contre 477 millions.

Le dividende alloué à chaque part bénéficiaire a été fixé comme l'an dernier à 175 francs brut. Il sera mis en paiement à partir du 16 juin prochain.

Il est attribué au Trésor un dividende global de 225 millions (contre 153 735 000 francs l'an passé).

La Réserve légale reçoit 24 millions et le reliquat de 75 millions a été inscrit au Report à nouveau ainsi porté à 491 millions.

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

Le bénéfice de l'exercice 1955 s'est élevé à 240 738 535 francs, contre : 252 279 393 francs en 1954.

Cette régression provient d'une grève de six semaines qui a paralysé les usines en septembre 1955.

Le dividende, payable à partir du 4 juin 1956, ressort à 470 francs, égal à celui de l'exercice précédent.

L'Assemblée a renouvelé les mandats d'administrateurs de MM. G. Lelièvre et B. de Boisgelin.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

La Commission de contrôle des Banques, dans sa séance du 13 juin, a approuvé les comptes de l'exercice 1955.

Les répartitions allouées aux parts bénéficiaires et aux parts de fondateur seront mises en paiement le 20 juin 1956, à raison de 157 francs net par part bénéficiaire nominative et 99 francs net par part de fondateur (coupon nº 54), réserve faite du cas où le taux de l'impôt serait modifié avant cette date.

Les fractions non payées seront reportées en application du décret du 30 octobre 1948.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 31 mars 1956 se totalise à 517 milliards, en augmentation de 36 milliards due, en partie, au report au 3 avril de l'échéance de fin de mois.

Au Passif, les comptes de dépôts s'élèvent à 489 milliards. A l'Actif, le portefeuille-effets s'inscrit à 367 milliards et les comptes courants débiteurs à 79 milliards.

à l'Aigle
HUTCHINSON
POUR
LE SPORT. LA PLAGE
LA CAMPAGNE

La Crème
ÉMOLLIENTE
RAZVITÉ
permet de faucher le
poil le plus dur sans
aucune douleur et
"sans feu du rasoir"
EN TUBE
OU
EN BOITE
RAZVITÉ permet de se raser en 1 instant
sans eau, sans savon, sans blaireau.
Le tube de 125 gr. : 149 fr.
Compagnie du RAZVITÉ - Colombes (Seine)

CANAL DE SUEZ

Assemblée Générale du 12 juin 1956

Extrait du Rapport du Conseil d'administration

L'exercice 1955 a bénéficié d'un accroissement nouveau et sensible du trafic qui n'est pas sans poser à chaque instant de difficiles problèmes. Un d'eux concerne le cadre des pilotes. Le Gouvernement égyptien, soucieux d'accroître le nombre des pilotes égyptiens, a imposé une application plus sévère des conditions d'engagement. Il en est résulté l'impossibilité de trouver le nombre de candidats nécessaire.

Cette situation a causé de graves préjudices aux armateurs du fait des retards imposés depuis quelque temps à l'entrée du Canal quand aucun pilote n'est disponible.

Un accord concernant cette question a enfin été signé qui apportera sans doute une amélioration à la situation actuelle.

C'est également la préoccupation de maintenir jusqu'à la fin de la concession la liberté de gestion indispensable à l'entreprise qui a conduit la Société à entamer, avec le Gouvernement égyptien des négociations financières qui viennent d'aboutir La Puissance concédante a accepté de consacrer la liberté dont jouit la Compagnie pour l'utilisation de ses disponibilités hors d'Egypte. La Compagnie s'est engagée, de son côté, à posséder dorénavant en Egypte des disponibilités plus importantes que celles qu'elle y conservait jusqu'ici.

La Compagnie pourra utiliser ces disponibilités comme elle l'entendra, et le Gouvernement égyptien s'est engagé à autoriser le retransfert après l'expiration de la concession.

La progression du trafic rend nécessaire une généralisation de l'approfondissement et de l'élargissement du Canal pour réduire l'érosion des berges et des fonds.

L'Assemblée a ratifié les comptes de 1955, faisant apparaître un solde disponible de 16 234 700 255 francs. Après affectation de 3 milliards à la provision pour travaux neufs, 1,5 milliard au fonds d'assurance et d'imprévu, 500 millions à la réserve extraordinaire et 500 millions aux investissements et amortissements, le dividende brut a été fixé à 9.500 francs auquel s'ajoute l'intérêt statutaire de Frs 1 429,28 pour les actions de capital. Le montant net du solde du coupon, payable à partir du 1er juillet (en France, nominatif et porteur) s'établit à 4 836 francs par action de capital, 4 373 francs par action de jouissance et 4 916 francs par part de fondateur.

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie 1, rue d'Astorg, à Paris.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 mars 1956.

La situation au 31 mars, influencée par le report au 3 avril de l'échéance de fin de mois, se totalise à 630.756 millions, en augmentation de 50.840 millions sur le mois précédent.

Au Passif, les Comptes de chèques progressent de 4 276 millions et les Comptes courants de 43 081 millions.

A l'Actif, on constate une augmentation de 55 306 millions du Portefeuille effets, partiellement compensée par une réduction de 9 766 millions des Comptes courants.

CRÉDIT LYONNAIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 13 juin 1956 a approuvé les comptes de l'exercice 1955 et les propositions du Conseil d'administration pour la répartition des bénéfices. La répartition allouée aux parts bénéficiaires est fixée à 175 francs brut (égale à celle répartie pour l'exercice 1954) comprenant l'intérêt minimum garanti de Frs 69,63 et un intérêt supplémentaire de Frs 105,37.

Cette répartition sera mise en paiement le 20 juin à raison de 157 francs net.

BANQUE NATIONALE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

Les comptes de l'exercice 1955, approuvés par la Commission de Contrôle des Banques dans sa séance du 13 juin 1956, font apparaître, défalcation faite des frais généraux, amortissements, provisions pour risques quelconques et autres charges, un produit net de 256.208.403 francs contre 199 424 169 francs l'exercice précédent.

La répartition allouée aux parts bénéficiaires a été fixée, comme l'an dernier, à 100 francs brut.

Le montant de cette répartition sera mis en paiement le 20 juin prochain, déduction faite des impôts en vigueur à cette date.

METTERNICH

par André Maurois

Voici, en un temps de révolutions qui ont transformé l'Europe, un homme qui s'est toujours vanté d'être « le représentant de l'immobilité » ; en un temps où tant de privilégiés se rallient aux régimes neufs, un politique qui se flattait d'être d'ancien régime. On voit que la position de Metternich ne manque pas d'originalité ; ses *Mémoires* montrent qu'il en a été fier et qu'il s'est toujours jugé fort supérieur à ses adversaires et partenaires. Il parlait avec pitié de « ce petit Nesselrode » ; de ce « pauvre rêveur Capo d'Istria » ; de Thiers, « ce niais et cet acrobate ». Seul Napoléon lui avait paru digne de se mesurer avec Metternich, et encore Metternich était-il certain que Metternich avait, dès ses débuts, surclassé Napoléon. Peu d'hommes d'État ont montré tant de fatuité triomphante.

Il faut reconnaître que la sienne était en partie justifiée. Pendant quarante ans il a dirigé les affaires de l'Autriche et il est arrivé assez vite à en faire les affaires de l'Europe. Tout lui avait été donné dès la jeunesse : naissance, beauté, grâce des manières, intelligence hautaine. Le pouvoir lui était venu tôt parce qu'il l'avait mérité. Il avait été un diplomate adroit, tout en finesse, léger et mondain peut-être, mais sachant se servir de ses liaisons les plus frivoles pour les fins les plus sérieuses. C'est un fait que, durant ses quarante années de pouvoir, il connut peu d'échecs. Son opportunisme et son scepticisme vinrent à bout, non seulement de Napoléon, mais du tsar Alexandre et du roi de Prusse. Vain-

queur, il s'efforça de maintenir un système qui n'était guère qu'un constat. Il reconnaissait en Europe des droits acquis, des propriétaires légitimes ; toute la politique devait consister pour les gouvernements à se garantir les uns aux autres la sécurité de la possession. C'était ce qu'il appelait mettre la force au service des droits.

Seulement, par « droits » il entendait toujours ceux qui venaient du passé. Que des classes nouvelles puissent réclamer des droits nouveaux, que les peuples puissent former un autre idéal que l'éternelle dévotion à des souverains héréditaires, de telles idées lui demeurèrent toujours étrangères ou odieuses. C'est pourquoi, s'il fut un brillant politique à court terme et gagna élégamment toutes les parties jusqu'à 1848, il perdit à long terme, pour son souverain et pour son pays, la seule partie qui importât. Il ne prépara jamais l'avenir parce qu'il ne voulait pas que cet avenir fût différent du passé. Aussi ne vit-il pas monter, ou du moins se crut-il capable de contenir, d'une part la poussée révolutionnaire, d'autre part la poussée nationaliste. Avec deux balais chauves et fragiles : la police et la censure, il eut l'illusion d'arrêter une marée montante. En 1848, cette marée le balaya lui-même en quelques heures. Il avait arrêté la révolution bottée, celle de Napoléon ; il fut vaincu par la révolte des esprits et prépara, sans le savoir, la révolution casquée de Bismarck qui devait amener, à retardement, les grandes catastrophes de notre temps.

Il est probable que, si l'on avait pu, au temps de sa retraite à Johannisberg, prédire à Metternich octogénaire nos futurs bouleversements, il eût répondu que maintenir pendant quarante ans une paix relative n'avait pas été une si médiocre réussite ; il aurait ajouté que ce serait précisément si l'on abandonnait son système que les catastrophes se produiraient. Je pense qu'il est mort sans cesser de croire au despotisme éclairé, sans cesser de haïr toutes les constitutions, sans cesser de se tenir pour le « lieutenant de Dieu sur terre ». Ses *Mémoires* laissent voir un parfait contentement de soi, mais, parce que l'auteur était d'une haute intelligence et avait été mêlé à de grands événements, ils jettent de vives lumières sur la première moitié du XIXe siècle.

I

Clément de Metternich était né en 1773, près de Coblence, fils d'un comte de l'Empire qui avait rempli (et allait encore remplir) de nombreuses missions diplomatiques pour les souverains autrichiens. Il reçut une excellente éducation classique, fut élevé dans le culte des grands écrivains français et montra aussi quelque goût pour les sciences. Il passa par l'Université de Strasbourg, puis alla rejoindre son père à

Bruxelles. Son adolescence s'écoula dans une atmosphère à la fois studieuse et mondaine. Avant l'âge de vingt ans, il fut choisi pour représenter l'ordre des comtes catholiques de Westphalie aux couronnements des empereurs Léopold (1790) et François (1792). A Francfort, alors capitale de la Confédération germanique, où étaient, depuis Maximilien II, couronnés les empereurs, le jeune Metternich ouvrit le bal avec la belle princesse Louise de Mecklembourg, plus tard si célèbre comme reine de Prusse, ce qui prouve à la fois la haute naissance de cet adolescent et son précoce prestige.

C'était le temps où déjà les émigrés affluaient de France et appelaient les souverains étrangers à une guerre punitive qui, disaient-ils, serait facile. On était tenté de les croire. Qui pensait alors que des armées révolutionnaires, sans discipline, sans tradition, tiendraient contre des régiments prussiens ou autrichiens ? Metternich fit un voyage à Londres où il connut de célèbres hommes d'État : Pitt, Burke et Fox. Enfin en 1794, pour la première fois, il visita Vienne. La même année il épousa, dans le petit village d'Austerlitz, la fille du prince de Kaunitz qui avait été chancelier d'Autriche et avait longtemps guidé l'impératrice Marie-Thérèse. De Kaunitz, Metternich put apprendre une certaine fatuité cavalière et l'art de mener de front ses plaisirs et les affaires de l'État. Vienne était alors la capitale de la résistance à la Révolution française. On y devint très inquiet lorsque celle-ci s'incarna en un maigre général qui se révéla soldat de génie.

En 1801, Metternich fut envoyé en mission à Dresde et à Berlin. Là il commença d'entrevoir la situation réelle. En face de « l'ogre corse » qui menaçait l'Europe, celle-ci était loin de présenter un front uni. L'Angleterre encourageait les coalitions, mais pratiquait un égoïsme sacré et ne s'occupait que de ses intérêts ; la Russie, lointaine, semblait une alliée intermittente et capricieuse ; la Prusse espérait maintenir une neutralité armée, flattait Bonaparte tout en ménageant l'Autriche et comptait profiter des malheurs de tous. En 1803, alors que Bonaparte au camp de Boulogne menaçait l'Angleterre, l'empereur François disait avec bon sens : « Si le général Bonaparte ne passe pas le détroit, c'est nous qui serons les victimes... Il battra l'Angleterre en Allemagne. » Metternich suggéra un rapprochement intime avec la Russie. « Ce poids seul, disait-il, serait assez lourd pour entraîner la Prusse divisée. »

Il voyait juste, mais Napoléon le devança. Ce fut la foudroyante campagne de 1805 et la victoire illustre d'Austerlitz. Metternich participa aux négociations qui suivirent le désastre autrichien. Il rencontra des diplomates de tous pays et en particulier des Français avec lesquels il eut des rapports courtois. Sa parfaite connaissance de la langue, sa culture, le servirent. D'ailleurs il avait affaire à des hommes qui, comme lui, étaient d'ancien régime. Un Talleyrand, un Narbonne se montraient sensibles à un certain type de fine politesse. Metternich fit là un précieux

apprentissage. L'homme réussit à plaire cependant que le diplomate négociait. Quand le moment vint d'envoyer à Paris un ambassadeur d'Autriche, Napoléon lui-même demanda que fût accrédité ce jeune Metternich qui n'avait (en 1806) que trente-trois ans et dont on lui avait dit, à tort, qu'il était un ami de la France. A la vérité Metternich aimait les agréments de la France, ce qui est fort différent.

Paris était de nouveau, pour un diplomate, le premier poste de l'Europe. Le Saint-Empire Germanique avait disparu. Tous les princes de la Confédération du Rhin venaient demander des trônes aux Tuileries. Napoléon voulait que sa capitale fût un centre mondain autant qu'un centre politique. Il avait beaucoup réfléchi sur la nature des monarchies et souhaitait recréer autour de lui une aristocratie. Il accueillit volontiers ceux des représentants des vieilles familles nobles qui demandaient à le servir. A côté d'un La Rochefoucauld ou d'un Montmorency, il lui plaisait de constater le charme d'une Caroline Murat, d'une Pauline Borghèse, d'une Hortense de Beauharnais. Toutes ces jeunes femmes avaient des salons. L'empereur, entre deux campagnes, donnait des bals et des fêtes. Le jeune ambassadeur, charmant et galant, en fut l'un des ornements. Il représentait la seule grande puissance avec laquelle l'Empire ne fût pas brouillé. Il avait une figure agréable, le prestige du nom et celui de l'esprit. Il obtint de vifs succès et inspira sans doute un sentiment tendre à Caroline, future reine de Naples. Liaison qui, outre son agrément, apportait de précieuses informations.

Bientôt il entra fort avant dans les faveurs de l'empereur. Napoléon lui parlait de ses projets avec une franchise qui n'était pas feinte. Il souhaitait l'Alliance avec l'Autriche. Si l'Empire Ottoman était partagé, il voulait (disait-il) que l'Autriche en eût sa part comme la Russie. Devant Metternich, prudent et réservé, il retaillait le monde. Puis brusquement : « Vous êtes bien jeune pour représenter la plus vieille monarchie de l'Europe. — Sire, mon âge est celui qu'avait Votre Majesté à Austerlitz. » Propos classique de courtisan, mais toujours bienvenu. L'empereur n'ignorait pas que l'ambassadeur avait aussi des arrière-pensées, mais il lui était reconnaissant de les tenir secrètes. « Vous, disait-il à Metternich, vous avez réussi auprès de moi et du public d'ici, parce que vous ne parlez pas et qu'on ne pourrait citer un propos de vous. Pensez tout ce que vous voulez ; les pensées sont libres, mais les propos n'ont jamais rien avancé. »

Revenant après coup, dans ses *Mémoires*, sur cette époque, Metternich s'est plu à y voir une partie d'échecs engagée entre deux grands joueurs : l'empereur et lui. Ce n'était pas si simple. Mais il est vrai qu'après trois ans de Paris Metternich voyait assez clair dans le jeu de l'Autre. Il ne le croyait plus si redoutable. Napoléon, invaincu, semblait encore tout-puissant, mais la France, bien qu' « éblouie de son chef », ne le suivait plus avec la même foi. On était las de conscriptions, d'impôts, de guerres.

A la Révolution, mouvement national qui se voulait universel, avait succédé la conquête, ambition d'un seul. A en croire Metternich, dès 1808 Talleyrand lui disait : « L'intérêt de la France est que les puissances s'unissent pour s'opposer à cette insatiable ambition... La cause de Napoléon n'est plus celle de la France. »

L'empereur, qui avait de l'instinct, sentait l'Autriche en arrière de la main. Il savait par ses espions que, tandis que Metternich à Paris prodiguait les marques d'amitié, son pays armait. Un soir aux Tuileries, s'arrêtant devant l'ambassadeur, Napoléon, avec la brusquerie qu'il affectait volontiers, lui dit : « Eh ! Monsieur l'Ambassadeur, que veut l'empereur ? L'Autriche arme beaucoup. Vous en voulez donc à quelqu'un ou vous craignez quelqu'un ? Je sais que l'empereur ne veut pas la guerre, que M. de Metternich ne la veut pas. Eh bien ! moi, qui connais la marche des choses humaines, je vous dis que nous aurons la guerre malgré la volonté des gens de bien. Une main invisible est en jeu ; cette main est celle de l'Angleterre. » Cette sortie fut publique. Dans le privé, il traita Metternich avec plus de douceur. Il dit qu'il avait été obligé de feindre une colère, que, pas plus que l'Autriche, il ne voulait la guerre, mais « il ne faut pas se mettre, dit-il, dans une position où une étincelle décide de tout ».

Metternich alla en Autriche prendre le vent. Il trouva des préparatifs très poussés. Au retour, il constata que la France, elle aussi, se mettait sur le pied de guerre. Il marqua le coup. Au ministre français qui lui disait : « Vous avez été bien long à revenir, monsieur l'Ambassadeur », il répondit : « C'est vrai, monsieur le Comte, mais j'ai été obligé de m'arrêter pour laisser défiler le corps tout entier du général Oudinot. » Réponse à la Talleyrand. De finesse en finesse, la rupture se faisait. Metternich gardait la faveur de l'empereur qui alla jusqu'à lui dire que, s'il y avait la guerre, il pourrait laisser sa femme et ses enfants sous la protection de la France. Il est vrai que l'ambassadeur recommandait la prudence à son gouvernement. Le lion était encore dangereux.

Vains avertissements. La guerre éclata. Ce fut Eckmühl, puis Wagram. Une fois de plus l'Autriche était battue. « Nous aurons, dit l'empereur François, beaucoup à faire pour réparer le mal. » Il choisit pour recoudre celui qui avait conseillé de ne pas découdre. A trente-six ans, Metternich fut chancelier d'Autriche. Position difficile. Il croyait à la chute finale de Napoléon. « Le *quand*, le *comment* étaient pour moi des énigmes. » Affronter le monstre avant que d'autres l'eussent affaibli lui semblait folie. On ne pouvait compter sur la Russie. L'Autriche devait composer, s'effacer, accepter même des humiliations jusqu'à la délivrance commune. C'était non par la guerre, pensait Metternich, mais par « des moyens plus doux » qu'elle trouverait le salut.

Tu, felix Austria, nube. La politique des mariages royaux avait toujours bien servi l'Autriche. Était-elle alors praticable ? Peut-être. Napo-

léon venait de divorcer et cherchait une alliance glorieuse. Pour entrer « dans la famille des rois », il demandait une sœur du tsar. La famille impériale de Russie accueillait mal ses ouvertures. M. de Narbonne vint à Vienne, sonda Metternich sur la possibilité de faire une archiduchesse impératrice des Français et rencontra meilleur accueil qu'à Saint-Petersbourg. Ce n'était pas que Metternich crût à la durée d'une telle union, moins encore qu'il recherchât l'alliance d'un souverain qu'il tenait pour condamné. Mais le mariage serait un moyen de gagner les quelques années de répit nécessaires avant que des événements imprévisibles n'amenassent la chute de Bonaparte. Narbonne lui parlait de partager avec la France la domination de l'Europe. Metternich ne voulait pas de cette domination. Il souhaitait que chacun restât chez soi. Il jugeait que toute paix avec Napoléon serait éphémère. La faiblesse de sa dynastie le condamnait à la guerre. Chaque chose en son temps. Le salut de l'Autriche valait bien une messe de mariage.

Il se rendit à Paris pour guider les premiers pas de la jeune impératrice dans un monde qu'il connaissait si bien. En rentrant il savait ce qu'il voulait savoir. Il n'y aurait pas de guerre en 1811, mais un conflit France-Russie en 1812. L'Autriche serait alors sollicitée par les deux camps. Elle attendrait, avant de choisir, la décision de la victoire. Dangereusement poli, il salua Napoléon à Dresde en 1812. Il dénombra ce parterre de rois et continua de guetter. Les Français le traitaient en allié. L'armée autrichienne formait, disaient-ils, « la droite de l'armée française ». Cependant, il rassurait en sous-main la Russie. C'était le double jeu, joué de main de maître. Le plan de Metternich ? Passer par insensibles degrés dans le camp opposé à Napoléon, se faire une armée de deux cent mille hommes de manière à entrer dans la coalition sur un pied d'égalité, imposer à la France des limites qui permettraient d'espérer une paix durable et enfin rétablir l'équilibre entre les grandes puissances. Bref, médiation armée qui serait un prélude à une alliance européenne.

Que si on lui avait dit : « Il est immoral de feindre l'amitié en préparant la trahison », il eût certainement répondu : « L'objectif final compte seul. Je veux assurer la paix, sans compromettre le destin de l'Autriche. Cet objectif est louable ; les moyens sont de métier. » Il jouait donc sa comédie, tenant avec l'ambassadeur de France le rôle d'un ami affligé qui veut être utile, mais trouve le partenaire bien imprudent, et faisait passer à Nesselrode, le ministre russe, ce message : « Je vous prie de me conserver amitié et surtout, beaucoup, beaucoup de confiance... Si Napoléon veut faire la folie de se battre, tâchez qu'on ne se démonte pas pour un revers. » Pendant tout le début de la campagne de Russie, il resta ainsi à cheval sur la barrière, prêt à sauter du bon côté. Seul était dans le secret du double jeu le sage empereur d'Autriche qui acceptait sans remords « d'en conter à son gendre ».

Plus ses affaires se gâtaient, plus Napoléon pressait Metternich. Celui-ci le regardait d'un œil froid se perdre dans les neiges russes. Bien que le cerveau de Metternich jouât double jeu, son cœur avait choisi depuis longtemps. Grand seigneur, il avait toujours été contre le parvenu ; privilégié, contre la Révolution et tout ce qui en était sorti. Quand il put dire à Nesselrode : « Dans six semaines nous serons alliés », il le dit avec plaisir. Quand il rencontra, le 26 juin 1813 à Dresde, Napoléon à demi vaincu et offrit une médiation, ce fut avec l'espoir — et la certitude — de la voir repoussée. « A ce moment, dit Metternich avec superbe, je me regardai comme le représentant de la société européenne tout entière. Le dirais-je ? Napoléon me parut petit. »

Courtois et implacable, le chancelier donna des conseils généreux : « Soyez raisonnable. » Que demandait-on à la France ? De rentrer dans ses frontières naturelles. Metternich espérait de tout cœur que Napoléon n'accepterait pas. Au tsar, il avait dit, avant la négociation : « Elle montrera à n'en point douter que Napoléon ne veut être ni sage ni juste. » La vérité était que l'empereur, né de la victoire, ne pouvait admettre la défaite. « Qu'est-ce qu'on veut de moi ? Que je me déshonore ? Jamais !... Je saurai mourir. » Cette fois, tout était prêt pour l'estocade finale. « Vous êtes perdu, sire, dit la voix fine et douce de Metternich. J'en avais le pressentiment en arrivant ici ; maintenant, j'en ai la certitude. »

Le 10 août 1813, l'alliance des souverains contre « l'usurpateur » était conclue et de grands feux s'allumaient sur toutes les frontières de la Silésie. Bientôt ce fut Leipzig et l'invasion de la France. Metternich triompha sans modestie. *A son père :* « Nos affaires vont bien... L'Europe sera sauvée et je me flatte qu'on finira par ne pas m'en attribuer le plus faible mérite. Depuis des années ma marche politique a été la même. Ce n'est pas pour rien que j'ai voulu, avant d'entreprendre la grande œuvre, bien connaître mon adversaire et nos forces... Il ne restait plus que le moment à trouver où il serait possible d'opérer sans risques excessifs. J'ai préparé cette époque et je l'ai atteinte par le coup le plus hardi possible. » *A sa fille :* « Tout prouve que l'heure a sonné et que ma mission de mettre fin à tant de maux est arrêtée par les décrets du ciel. Napoléon pense à moi, j'en suis sûr, à toute heure : je dois lui apparaître comme une espèce de conscience personnifiée ! Je lui ai tout dit et prédit à Dresde ; il n'a voulu croire à rien. »

II

Heureux qui peut croire sa mission « arrêtée par les décrets du ciel », mais une coalition victorieuse pose autant de problèmes qu'elle en résout. Pour Metternich, la nouvelle mission était d'imposer ses vues à ses alliés.

Ce n'était pas facile. L'empereur de Russie, toujours en proie à un sentiment religieux teinté d'angoisse, croyait, lui aussi, après le miracle de 1812, que la Providence s'était servie de lui pour sauver la Russie ; il correspondait avec une prophétesse, la baronne de Krüdner, qui lui disait : « Vous êtes l'Ange Blanc qui devrait vaincre l'Ange Noir (Napoléon) et amener l'avènement d'une ère de paix et de bonheur universel. »

L'Ange Blanc de Russie irritait l'Ange Gris d'Autriche. Mme de Krüdner cultivait chez l'empereur Alexandre un libéralisme généreux que Metternich jugeait enfantin. En Prusse, des passions nationalistes agitaient étudiants et officiers. Metternich les craignait tout autant que l'exaltation mystique du tsar. Il se méfiait de tout enthousiasme. A Napoléon il voulait que l'on continuât, malgré ses défaites, à faire des propositions raisonnables. On pouvait être tranquille. Il n'en accepterait aucune. Mais on ménagerait ainsi l'esprit public en France et on isolerait l'empereur.

Le but réel, inavoué, était de se débarrasser de lui rapidement et complètement. Et l'impératrice Marie-Louise ? Petite question... « Le mariage ? La politique l'a fait; la politique peut le défaire... » Trois solutions seulement demeuraient possibles : le rappel des Bourbons, la régence de Marie-Louise jusqu'à la majorité du fils de l'empereur, l'élévation d'un tiers au trône de France. Aux yeux de Metternich, la première était seule viable. Elle consacrait le principe de la légitimité. L'empereur Alexandre émit des doutes sur l'attitude du peuple français. Reconnaîtrait-il des souverains revenus avec les armées étrangères ? Ne devrait-on pas le faire voter ? Cette idée choqua Metternich au plus haut point. Voter ? Voter pour choisir un souverain ! « Que deviendrait l'Europe, dit-il avec hauteur, si l'on admettait ce principe ? » Il obtint de replacer les Bourbons sur le trône sans consultation populaire, bien décidé à les régenter lui-même.

Il était naturel que le Congrès, où l'on allait reconstruire l'Europe et effacer, croyait-on, toutes traces de la Révolution française, se tînt à Vienne. Metternich en voulut faire un chef-d'œuvre de diplomatie et d'élégance. Ce ne furent que fêtes, bals, comédies de société. Les plus jolies femmes de l'Europe étaient là. « Le Congrès danse, disait le prince de Ligne ; il ne marche pas. » Toutefois, Metternich avait toujours pensé que danser est une manière, plus secrète, de travailler. Il avait fort à faire pour apaiser les amours-propres crêtés. Alexandre voulait la Pologne ; la Prusse exigeait la Saxe. Metternich blâmait cet esprit d'annexion. Il trouvait un appui inattendu en Talleyrand qui représentait à Vienne Louis XVIII et qui se conduisait, disait le tsar, « en ministre de Louis XIV ».

Les alliés? La coalition ? Talleyrand, à ces mots, feignait la surprise. « Comment, disait-il, y a-t-il encore des alliés et une coalition quand la France a retrouvé son roi ? » Pour Metternich, champion de la légiti-

mité, il était difficile de répondre à cela. De quoi Talleyrand s'amusait : « En se piquant de donner l'impulsion à tous, le prince de Metternich la reçoit lui-même sans s'en douter... » Ces deux grands professionnels de l'esprit de finesse se regardaient l'un l'autre avec méfiance. « Celui qui est à la tête des affaires de l'Autriche et qui a la prétention de régler celles de l'Europe, disait Talleyrand, regarde comme la marque la plus certaine de la supériorité du génie, une légèreté qu'il pousse jusqu'au ridicule. »

Il était vrai que, malgré la presse des grandes affaires, le prince de Metternich consacrait beaucoup de temps, d'abord à une liaison, puis à une rupture avec la duchesse de Sagan. Il était vrai aussi que, dans le règlement de la question de Naples, il défendait, contre ses propres idées, le royaume de Murat, en souvenir des sentiments que lui avait jadis inspirés Caroline. Mais la légèreté de Metternich était plus apparente et affectée que réelle. Quand Talleyrand le rappelait à la saine doctrine, il s'avouait touché. L'empereur de Russie s'irritait contre les deux théoriciens de l'immobilisme. Ce souverain mystique devint à Vienne si inquiétant que Talleyrand s'enhardit jusqu'à proposer à Castlereagh et à Metternich un accord anglo-austro-français. Coup de maître. C'était briser autour de la France le corset de fer. Lord Castlereagh dit seulement : « Pas encore. » Ce qui était une manière d'acceptation. Sur quoi, coup de tonnerre, Napoléon débarque au Golfe-Juan. « Embrassons-nous, dit le tsar à Metternich, et que tout soit oublié. »

Le danger refit l'union des rois. Waterloo jeta Bonaparte à Sainte-Hélène. Metternich avait gagné. Mais il pensa toujours avec une ombre de regret au grand homme qu'il avait abattu. Chaque année, le 15 août, jour de la fête de l'empereur, il aimait à se souvenir de leurs conversations. Cependant il s'attachait à détruire tout souvenir du souverain révolutionnaire. Il lui enlevait le cœur de sa femme et tentait de s'emparer de l'esprit du fils. Dans le secret de ses pensées, il se disait que Napoléon et lui avaient été les deux géants de l'époque. Cet empereur-là au moins était un réaliste. Metternich haussa les épaules quand Alexandre lui imposa de nommer Sainte-Alliance l'union des souverains. « Formule vide et sonore. » Metternich ne souhaitait pas que l'alliance fût sainte, mais qu'elle fût efficace.

Quelle était l'œuvre à accomplir ? Aux yeux du chancelier, elle tenait en une phrase. Il fallait revenir à l'état de choses antérieur à la Révolution française, et le consolider par l'assistance mutuelle. La paix, la contre-révolution, le conservatisme, voilà les buts de Metternich après 1815. Il n'a jamais été ce qu'il appelle « un rêveur » ; il a horreur, non seulement des jacobins et des libéraux, mais des aventuriers et des romantiques qui ne sont jamais à ses yeux de véritables conservateurs. Chateaubriand par exemple, bien que légitimiste, lui sera très suspect. En quoi son instinct ne le trompe guère. Il sait que, sous la tranquillité

apparente qui succède en Europe aux orages napoléoniens, un feu caché couve encore. Les jeunes romantiques français, Lamartine, Hugo, semblent, en 1820, de tout repos. Viennent des révolutions nouvelles, ils en seront, car on voit en eux ce trait que Metternich craignit toujours : l'enthousiasme. Ils demeurent prêts à faire, si les circonstances changent, des bonapartistes ou des républicains. En Italie, le carbonarisme s'étend ; Byron attise ce feu-là ; Stendhal l'observe. Plus d'un Fabrice del Dongo regarde avec colère les occupants autrichiens. En Allemagne, un patriotisme violent et confus anime des ligues trop ardentes.

Metternich redoute les nationalismes. Ils ne connaissent pas de bornes. Ce qu'il veut, lui, c'est l'éternel repos de l'Europe, et un absolutisme paternel de gouvernements légitimes. S'il ne désire pas de nouveaux bouleversements, c'est en partie parce qu'il a obtenu pour son pays tout ce que celui-ci peut raisonnablement désirer. L'Autriche est toute-puissante en Allemagne du Sud ; elle est établie sur l'Adriatique. Bien sûr, il aimerait à dominer plus complètement l'Italie et l'Allemagne, mais il veut y arriver en souplesse et son empereur est d'accord avec lui pour penser que toute nouveauté est mauvaise.

La police autrichienne prévenait alors si bien tout mouvement d'indépendance qu'elle n'avait guère à en réprimer. Dans les universités, les professeurs devaient remettre aux autorités la liste des livres qu'ils empruntaient aux bibliothèques. Les étudiants présentaient un billet de confession pour être admis aux examens. La censure montrait une extrême sévérité. A l'intérieur, le chancelier se sentait bien tranquille. A l'extérieur il se croyait, dans toute l'Europe, « attendu comme le Messie pour délivrer les pécheurs ».

Par « pécheurs », il entendait les peuples avides de liberté. « L'Autriche est la Chambre des Pairs de l'Europe, disait Talleyrand ; tant qu'elle ne sera pas dissoute, elle contiendra les Communes. » Si une révolution éclatait à Naples, l'armée autrichienne se chargeait de ramener l'ordre. Si l'Espagne chassait son souverain, la France sollicitait l'honneur d'y agir au nom de la Sainte-Alliance. Metternich ne confiait pas sans crainte une tâche militaire à ce pays mal guéri du militarisme, mais s'y résignait pour consolider les Bourbons. Comment justifiait-il ces interventions dans les affaires d'autres pays ? Au nom des principes. On intervenait, non pour conquérir ou pour occuper, mais pour faire respecter la légitimité. Tous les gouvernements n'appelaient-ils pas Metternich à la rescousse ? « En Italie, tout le bon parti se serre autour de moi. » En Allemagne, après l'assassinat de Kotzebue par Karl Sand, le roi de Prusse dit au chancelier d'Autriche : « Vous m'aviez averti depuis longtemps. » Il était le pédagogue, méprisant et distingué, de l'Europe.

D'où une vanité naïve. Quand il réfléchit sur son long passé d'homme d'État, il pense qu'il a toujours eu raison ; qu'il a, dès le début, prévu que Napoléon s'écroulerait ; qu'il a merveilleusement choisi le moment

de lui donner le coup de grâce. Hélas ! Il est loin de trouver des partenaires dignes de lui. La médiocrité le blesse. « Il est fort difficile de bien jouer avec de médiocres acteurs. » Il a besoin de grandes vues. « Mon âme ne conçoit rien d'étroit. » Seulement, sa « grande vue » est statique ; c'est l'équilibre européen. Et il est possible qu'il ait raison. Après tout, la guerre demeure le plus grand des maux et la paix, si elle n'est dans tous les cœurs (ce qui est rare), ne se maintient que par l'équilibre des forces. L'erreur serait de croire que cet équilibre puisse être stable. A chaque instant, un choc vient le troubler et l'homme d'État, d'un mouvement de balancier, doit le rétablir.

Metternich s'assigne cette tâche, mais ses alliés, dans les années 1820, la rendent difficile : la guerre russo-turque, puis l'insurrection grecque impriment de fortes secousses au système. Le partenaire anglais a changé. Canning est maintenant au Foreign Office. « Canning, météore malfaisant », dit le chancelier avec colère. Canning, libéral, démagogue aussi dangereux en Grèce qu'en Amérique du Sud. Peut-on même compter sur la France en cette aventure ? Sans doute il y a là M. de Villèle qui dit d'Athènes : « Quel intérêt prenez-vous à cette localité ? » Mais l'opinion publique, la jeune France, est avec Byron ; le monarchiste Hugo écrit des *Orientales*. La bataille de Navarin émancipe une nation. Premier craquement. L'année suivante, c'est à Paris la Révolution de 1830.

Le chancelier d'Autriche ne fut pas surpris par les Journées de Juillet. Il avait toujours pensé que la monarchie selon la charte était un funeste régime. Les Trois Glorieuses le confirmaient dans son horreur des constitutions. Il gardait la consolation de pouvoir dire : « Je l'avais prédit. » Mais la secousse ébranlait tout son édifice. L'incendie de juillet se propagea: Bruxelles prit feu, puis Varsovie. Dans cette puissance d'expansion, Metternich reconnaissait sa vieille ennemie : la Révolution française. Pourtant, cette fois, il y avait en France deux courants, l'un proprement révolutionnaire aurait voulu la République ; l'autre, celui qui triompha, fit Louis-Philippe roi des Français. Metternich n'aima pas cette solution. Elle violait la sainte légitimité. Mais c'était « le moindre mal » et il se résigna, non sans prendre son ton de pédagogue : « Vous ne pouvez durer. » Un observateur des affaires françaises ne risque jamais grand-chose à prendre date de cette manière.

En 1831, le prince de Metternich se maria pour la troisième fois. Ses deux premières femmes étaient mortes. Il épousa la comtesse Mélanie Zichy qui était beaucoup plus jeune que lui, brillante, jolie et plus conservatrice encore que son époux, si cela était possible. Elle le confirma dans ses goûts et dégoûts. En particulier, elle montra une constante antipathie de grande dame légitimiste pour Louis-Philippe et pour la Monarchie de Juillet. Metternich, qui avait détesté les romantiques français du règne précédent, n'aima pas mieux les doctrinaires de celui-ci. Il leur préférait M. Thiers qui au moins était réaliste, mais il le jugeait

« de trop peu de poids » pour les Affaires étrangères. Le seul ministre français qui lui plut sans réserves fut Guizot. « L'Europe veut une France conservatrice, disait Metternich. Que M. Guizot triomphe chez lui ; il peut être sûr de l'appui moral des hommes de bien du dehors. »

Louis-Philippe lui-même finit par trouver grâce à ses yeux. Il lui reconnaissait « positivement » une haute intelligence. « Dans la boutique, disait-il, il n'y a aucun homme de caractère si ce n'est le roi lui-même. » Comme jadis Napoléon, le Roi des Français, n'avait d'autre rêve que d'entrer dans la famille des rois européens. Attitude respectueuse et louable. Mais il était un usurpateur et les « principes » exigeaient que l'on maintînt autour de lui un blocus matrimonial. Les princes français vinrent à Vienne. La princesse de Metternich les trouva beaux et charmants, mais le duc d'Orléans n'obtint pas une archiduchesse. Tout au plus, Metternich condescendit-il à faciliter le mariage allemand. Pourtant la mort subite, en 1842, de cet héritier si digne du trône, fut ressentie par l'Europe comme un coup très grave. Metternich n'aimait pas le régime ; l'intimité avec la reine Victoria, la visite de celle-ci à Eu ne lui plaisaient guère. Il fut rassuré quand l'affaire des mariages espagnols éloigna l'Angleterre de la France. Mais que lord Palmerston, très mauvais coucheur, fût devenu l'ennemi acharné de Louis-Philippe, était un présage de révolution. Un régime français que l'Angleterre a de fortes raisons pour détruire ne dure guère.

Vers 1848 des craquements ébranlèrent l'Europe. Insurrection à Cracovie, mouvements nationaux en Italie, guerre du Sonderbund en Suisse. Metternich et Guizot échangèrent leurs appréhensions. Ils étaient d'accord pour se tenir l'un l'autre pour de grands esprits. Mais Guizot voulait à toute force prévoir ce qu'il désirait ; Metternich voyait ce qui menaçait. Ce n'était rien moins que l'écroulement du système. Lord Palmerston attirait et encourageait les rebelles. En Allemagne, la Prusse poursuivait l'unification à son profit. En vain Metternich mettait en garde un nouveau roi de Prusse : « Vous êtes maître d'agir, lui disait-il, mais vous n'êtes pas maître de ce qui résulte de la force des choses. » Il comprenait clairement que cette idée de nationalité, éveillée avec tant d'imprudence en Italie, en Allemagne, en Pologne, allait grandir et ébranler le monde. A la fin de 1847 il disait : « Je suis vieux ; je puis comparer ; ceci est la phase la plus dangereuse des soixante dernières années. »

C'était un jugement sain. Mais pour trouver les remèdes, il eût fallu un médecin plus jeune et plus hardi. Celui-là, trop sûr de soi, se bornait à opposer aux poussées populaires des toiles d'araignée. Ces réseaux de pactes sont fragiles. On aurait pu retourner à Son Immobilité sa propre phrase modifiée : « Vous êtes maître de *ne pas* agir, mais vous n'êtes pas maître de ce qui résulte alors de la force des choses. » Le 24 février 1848, le trône de France s'écroula sans même être défendu. Une fois de plus, Metternich put dire : « Je l'avais annoncé. » Ce qu'il n'avait pas prévu,

c'est que l'Autriche elle-même ne resterait pas immobile. Le 13 mars, une émeute se rendait maîtresse de Vienne et imposait à l'empereur d'Autriche le départ du chancelier. Abandonné par les courtisans eux-mêmes, le prince de Metternich dut fuir, à soixante-quinze ans, et gagner, comme Louis-Philippe, l'Angleterre qui recueille courtoisement ceux qu'elle abat. *Journal de la Princesse de Metternich :* « Quel moment ! Le départ, cette fuite, et pourquoi ? Qu'avons-nous fait ? Avons-nous mérité cela ?... Lui qui mettait sa gloire à soutenir la monarchie plus longtemps que d'autres, il voit aujourd'hui s'écrouler, dans l'espace de vingt-quatre heures, tout l'édifice de sa vie. »

III

En 1851, il put rentrer en Allemagne et terminer sa longue vie dans sa propriété de Johannisberg. Il y vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, mais sa vie utile s'était terminée en 1848. Le monde qui se faisait autour de lui lui semblait fou, en quoi il se trompait moins que jamais. Le nouvel empereur d'Autriche vint le voir, mais ne le rappela pas aux affaires. Il reçut aussi la visite d'un jeune diplomate allemand, M. de Bismarck. Que pouvait-il lui dire ? Il désapprouvait tout ce que pensaient ces hommes nouveaux. Pendant un demi-siècle il avait uni sous le sceptre des Habsbourg des nations multiples et diverses. Comment eût-il accepté l'idée de faire du nationalisme la base d'une politique ? La sienne avait maintenu l'Empire ; celle de ses successeurs allait le désagréger... La force des choses.

Il s'était tenu, et on l'avait tenu, pour le génie du conservatisme. En fait il avait été homme d'esprit, et non homme de grandes vues, « plus habile à tourner les difficultés qu'à les résoudre », plus capable d'attendre la chute d'un fruit mûr que de planter un arbre nouveau. Il avait eu la chance de venir aux affaires en une grande époque et d'y gagner une grande partie. Ce souvenir entourera toujours son nom d'une lumière vive et singulière. Après ce triomphe, il n'eut plus d'autre ambition que d'en maintenir les effets. Pendant trente-quatre ans il fut le défenseur tenace des traités de 1815 et de l'équilibre européen. Pendant trente ans il maintint la paix et se fit accepter comme arbitre par l'Europe presque entière. On peut détester ses méthodes et ses idées. Il faut reconnaître que d'autres, plus généreux et plus hardis, ont fait plus de mal. Quoi qu'il en soit, son histoire est attachante et il l'a dite avec talent.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

LES ARABES DÉTRUIRONT-ILS L'ÉTAT D'ISRAËL ?

par Pierre Frédérix

« Après deux mille ans d'exil, le peuple juif retrouve son indépendance dans le pays de ses ancêtres. L'événement réalise tout d'un coup devant nos yeux un chapitre de l'Histoire sainte qui apparente notre ère matérialiste aux temps bibliques. » Ainsi, un grand journal parisien annonçait-il, dans son éditorial du samedi 15 mai 1948, la naissance du nouvel État d'Israël. « Cet État, ajoutait-il, a été conçu de sueur, de sang et de larmes. Autant que les exploits des combattants de la Haganah ou des exaltés de l'Irgoun, la souffrance des six millions d'Israélites immolés par le nazisme a concouru à lui donner le jour. »

La proclamation d'indépendance avait été lue, la veille à seize heures, soit huit heures avant l'expiration du mandat britannique sur la Palestine, par M. David Ben Gourion, président du Comité exécutif de l'Agence Juive devant les délégués membres du Conseil national juif, représentant le judaïsme palestinien et le sionisme mondial, réunis au musée de Tel-Aviv. Au même moment, six Spitfires, n'arborant aucune marque d'identification (l'un d'eux, abattu, se révéla égyptien), bombardaient le port. Juifs et Arabes se battaient depuis cinq mois en territoire palestinien. A dix-sept heures — heure de New York — l'Assemblée générale des Nations Unies se réunissait dans une confusion inexprimable. Au cours de la soirée, un communiqué de la Maison Blanche annonça que les États-Unis reconnaissaient le gouvernement provisoire formé par M. Ben Gourion comme l'autorité *de facto* dans l'État d'Israël. Déjà les armées des États arabes limitrophes franchissaient les frontières de la Palestine. Aux combats entre « irréguliers » arabes et « formations de défense » juives ou groupes terroristes, succédait une guerre ouverte.

Cette guerre, les Arabes l'ont perdue. Sur le plan diplomatique international, ils n'ont pas eu davantage gain de cause. Trois jours après les États-Unis, l'U.R.S.S. reconnaissait l'État d'Israël. Bientôt, l'As-

semblée nationale française lui adressait un « salut fraternel ». Le 11 mai 1949, Israël devenait membre des Nations Unies.

Sept ans se sont passés depuis lors. Depuis sept ans, les « rapports » d'Israël avec ses voisins sont régis par quatre accords d'armistice signés entre février et juillet 1949. Mais ces « rapports » n'ont rien de pacifique. Les États arabes se sont constamment refusés à transformer en traités de paix les accords d'armistice ; aucun citoyen israélien n'est admis à pénétrer chez eux. Pas de relations diplomatiques, ni de relations commerciales : un blocus complet. L'Israélien reste l'ennemi. Bien plus, tout Israélite est suspect. L'octroi d'un visa d'entrée dans un État arabe — sauf l'Égypte — est subordonné à la production par le demandeur étranger non musulman d'un certificat de baptême. Sur toute la « ligne d'armistice » règne un cordon de barbelés ou de postes militaires que nul ne franchit s'il n'est diplomate accrédité. On n'entre en Israël, on n'en sort, que par mer ou que par les services d'avions qui ne survolent pas les pays arabes. Au bout de sept ans, Israël continue de vivre en état d'alerte, comme une place assiégée.

Loin de diminuer, la tension s'est, comme chacun sait, aggravée au cours de l'hiver dernier. Les ambitions de l'Égypte sont à la mesure de ses armements : elles ont crû en flèche. Les dirigeants israéliens ne se font aucune illusion : ce qui est en jeu à l'heure actuelle n'est pas tel ou tel arrangement frontalier, c'est l'existence même de l'État d'Israël. Sa survie ou sa destruction.

Il est difficile de comprendre la psychologie des « parties en présence » sans se rappeler d'abord la genèse des faits. Quelle est-elle ? La fameuse déclaration Balfour par laquelle la Grande-Bretagne s'engageait à fonder un Foyer national juif en Palestine date de la fin de 1917. Au début de 1919, le roi Fayçal, au nom de l'« État arabe », reconnaît les droits du sionisme sur la Palestine. Des immigrants arrivent. En 1921, premières émeutes arabes contre les Juifs. En juillet 1922, la Société des Nations confie le mandat sur la Palestine à la Grande-Bretagne, à charge pour celle-ci d'assurer l'établissement du Foyer national juif. L'opposition arabe s'accentue. 1933 : Hitler. Mais il faut « apaiser les Arabes ». Moins de quatre mois avant le commencement de la seconde guerre mondiale, en mai 1939, le Gouvernement britannique publie un *White Paper* que la Commission des Mandats de la S.D.N. jugera incompatible avec les obligations du mandat palestinien et dont le résultat le plus clair sera de condamner aux fours crématoires une centaine de milliers de Juifs qui auraient pu être sauvés [1].

Les Arabes seront-ils du moins reconnaissants à la Grande-Bretagne d'avoir freiné l'immigration ? Il ne le semble pas. Pendant que les Juifs offrent leur aide active aux Alliés, les nombreux amis du Muphti ne

1. Ce *White Paper* réduisait à 75 000 le nombre des Israélites à admettre en Palestine dans les cinq années suivantes.

manquent pas une occasion de marquer leur sympathie aux Allemands. La guerre s'achève. On fait l'effroyable bilan des chambres à gaz. Que dit une des résolutions présentées par Mr Attlee au Congrès du Labour Party ? « Certes, un Foyer national juif n'a de sens que si nous consentons à laisser entrer les Juifs dans ce petit pays en nombre tel qu'ils y deviennent la majorité. Il existait de fortes raisons pour agir ainsi avant la guerre. Il y en a maintenant d'irrésistibles, après les indicibles atrocités du plan dressé de sang-froid par les nazis pour exterminer les Juifs d'Europe... Les Arabes possèdent beaucoup de vastes territoires ; ils ne doivent pas exiger l'exclusion des Juifs d'une petite région palestinienne qui n'a pas même la superficie du pays de Galles. »

Les hommes politiques, une fois prises les responsabilités du pouvoir, n'agissent pas toujours comme ils le demandaient dans l'opposition. On le constata une fois de plus lorsqu'une commission d'enquête anglo-américaine, nommée par le Président Truman et par M. Bevin (devenu chef du Foreign Office), recommanda l'admission immédiate en Palestine de 100 000 rescapés des camps d'extermination et la fin des restrictions à l'immigration. « Si ces 100 000 Juifs sont admis demain, déclara Bevin le 12 juin 1946, je serai obligé d'envoyer en Palestine une nouvelle division britannique. » Les Arabes en effet s'agitaient de plus en plus. Et les Anglais, pour ne pas les mécontenter davantage, renvoyaient à Chypre les bateaux de réfugiés. Du coup, les Juifs crièrent à la trahison. Attentats de l'Irgoun et du groupe Stern ; l'hôtel *King David* saute ; exécutions, représailles. Vaine « table ronde » anglo-judéo-arabe à Londres. « Le Gouvernement de Sa Majesté, déclara une note officielle, n'est pas disposé à gouverner indéfiniment lui-même la Palestine simplement parce que les Arabes et les Juifs ne peuvent s'entendre sur le moyen d'en partager le gouvernement entre eux. » La Palestine n'était plus pour les Anglais qu'un épouvantable guêpier. Le 14 février 1947, Londres s'en remit aux Nations Unies du soin de résoudre l'insoluble problème.

Nouvelle instruction de l'affaire ; audition de tous les intéressés et rapport. Le jugement que rendit, à la majorité des deux tiers, l'Assemblée des Nations Unies le 29 novembre 1947 évoquait celui de Salomon. Mieux valait couper l'enfant en deux. Plus exactement on le dépeça. Aux Juifs, l'Assemblée alloua trois tronçons situés respectivement à l'ouest du lac Tibériade, le long de la côte (Tel-Aviv et Haïffa) et au sud-ouest de la mer Morte (le Negueb) ; aux Arabes, trois autres morceaux intermédiaires plus une petite enclave côtière à Jaffa ; un huitième morceau comprenant Jérusalem et Béthleem, devait être internationalisé. La Palestine devenait sur le papier un Arlequin, où l'« État juif » et l'« État arabe » vivraient en union économique. Les Anglais se hâtèrent d'annoncer qu'ils se déchargeraient de leur mandat, qu'ils retireraient leurs troupes et qu'ils passeraient la main aux Nations Unies le 15 mai suivant.

Six semaines plus tard, il y avait déjà un millier de tués en Palestine : à peu près autant de Juifs que d'Arabes, et une quarantaine d'Anglais. En février 1948, les escarmouches et coups de main se transformaient en batailles rangées. Les Juifs avaient établi, en territoire « arabe », un corridor qui les reliait à Jérusalem, où la Légion arabe de Transjordanie s'était emparée de la vieille ville. La majorité des délégués aux Nations Unies considéraient leur décision de partage comme inexécutable. D'autres plans, non moins inexécutables, fleurissaient à Lake Success. Le 14 mai 1948, jour où l'État d'Israël se substitua au mandat britannique, les Juifs débordaient assez largement les trois morceaux de terri-

toire qui leur avaient été attribués. Un demi-million d'Arabes avaient fui leurs demeures, pensant y rentrer bientôt avec les armées victorieuses de l'Égypte, de la Syrie, de l'Irak et de la Transjordanie. Vain espoir. Après une première trêve, obtenue par le comte Bernadotte et que les Égyptiens rompirent, les Juifs accrurent leurs avantages, prenant Lydda et Ramleh. En septembre, des terroristes du groupe Stern assassinent Bernadotte. En octobre, les Israéliens refusent d'évacuer les positions conquises. En décembre, le cessez-le-feu devient effectif. Au printemps 1949, les armistices sont signés.

De cet énoncé rapide, plusieurs constatations se dégagent. Personne n'a jamais imaginé, depuis plus de trente ans, une solution palestinienne

qui obtînt l'agrément des Juifs et des Arabes ; la traditionnelle arabophilie des Anglais ne leur a rapporté que des déboires ; le philosionisme américain s'est très vite heurté à des obstacles devant lesquels le Gouvernement des États-Unis a reculé. Les Nations Unies ont été incapables de faire respecter leurs décisions fondamentales (délimitation des territoires, régime spécial des Lieux Saints, union économique, rapatriement des réfugiés arabes) par l'une ou l'autre partie. Internationalement, l'État d'Israël a une existence parfaitement légale. Mais ses frontières actuelles ne sont pas celles qu'avaient fixées — à tort ou à raison — les Nations Unies. Elles résultent d'une épreuve de force que les Israéliens ont gagnée.

Tel est, historiquement, le fond du tableau.

***

S'il y a un reproche qu'on ne puisse adresser aux Arabes, c'est celui d'inconstance. Depuis 1921, leur opposition au retour des Juifs en Terre Sainte n'a cessé de se manifester et de croître. Au début de 1947, ils ont repoussé la dernière suggestion britannique tendant au remplacement du mandat par un *trustee ship* provisoire qui laisserait aux adversaires toute latitude pour s'entendre. Lorsque, faute d'entente judéo-arabe, il fut question un peu plus tard d'opérer chirurgicalement, ils ne virent dans cette idée qu'un produit de « l'impérialisme » anglo-saxon et de l'« agression sioniste ». Au mois de septembre de la même année, ils rejetaient en bloc les conclusions de la Commission spéciale des Nations Unies ; ils ne voulaient ni partage politique ni État fédéral. Ils voulaient une Palestine arabe dont ils seraient seuls maîtres. En 1948, ils ont rejeté les deux plans Bernadotte et — à leur propre détriment — la prolongation de la trêve. Ils refusent toute négociation directe avec les Israéliens. Ils se montrent complètement insensibles aux raisons morales, culturelles et humanitaires qui ont incité à donner un lieu de refuge aux persécutés ou aux rescapés de l'antisémitisme et à placer ce lieu dans le pays où la Bible fut écrite.

Israël, disent-ils, est un État artificiel. Le plaidoyer le plus habile qui ait été présenté dans ce sens le fut peut-être par Azzam Pacha, dès 1946, quand la première commission d'enquête anglo-américaine lui donna audience : « Notre frère juif, expliqua-t-il (Arabes et Juifs sont également des Sémites), est parti en Europe et il est revenu, Juif russifié, Juif polonisé, Juif germanisé, avec une conception totalement différente des choses. Le Sioniste, le nouveau Juif... prétend qu'il a une mission civilisatrice particulière... Ceci a été la prétention de toute puissance qui voulait coloniser et visait à la domination... Nous ne sommes pas arriérés... Si nous sommes ignorants, la connaissance peut s'acquérir en dix ans d'école... Nous avons notre propre héritage de civilisation et de vie spirituelle. Nous n'admettrons pas d'être contrôlés par des nations

grandes, petites ou dispersées. » La notion de « refuge » est éclipsée ici, on le voit, dans l'optique arabe, par celle d'« invasion ». De fait, les Juifs n'étaient qu'une soixantaine de milliers en Palestine lors de la déclaration Balfour ; ils étaient 84 000 au début et 640 000 (dont environ 450 000 immigrés nouveaux) à la fin du mandat. Ils sont aujourd'hui 1 600 000. Quels que soient les motifs de leur venue et la persistance multi-séculaire de leurs traditions et aspirations religieuses, il est clair que la plupart d'entre eux ne pouvaient être considérés par les Palestiniens arabes que comme des « étrangers ». La grande « diaspora » s'achève avec l'écrasement des dernières révoltes juives au Ier et au IIe siècle de notre ère.

« Quelle serait votre réaction, demandent brutalement les hommes politiques arabes à leurs visiteurs français, si 1 500 000 Grecs chassés d'Asie Mineure par Kemal Ataturk avaient établi un État indépendant dans les Bouches-du-Rhône sous prétexte que Marseille a été fondée autrefois par des Phocéens ? » On a beau répondre que les Grecs d'Asie Mineure disposaient d'un refuge naturel — la Grèce — et que la France moderne ne peut se comparer valablement à la Palestine de 1922 soumise depuis des siècles aux Mamelucks ou aux Turcs, on en reste là.

« La meilleure preuve de l'artificialité d'Israël, ajoutent les Arabes, est que cet État serait en faillite permanente s'il ne recevait pas de secours de l'étranger. » Une grande partie des recettes qui permettent à Israël d'équilibrer tant bien que mal son budget est en effet constituée par des paiements de réparations allemandes échelonnées jusqu'en 1960, par des dons du Gouvernement des États-Unis et par ceux des communautés juives étrangères où les israélites américains fournissent la contribution la plus importante. Cependant, deux réserves s'imposent qui diminuent beaucoup la valeur de cet argument. Ce sont les Arabes et non les Juifs qui n'ont pas voulu d'un État juif économiquement uni à une Palestine arabe. Ce sont les voisins arabes d'Israël qui exercent un blocus sur le nouvel État et non l'inverse. Ce sont eux qui, en fermant leurs frontières et en coupant le pipe-line d'Haïffa, obligent les Israéliens à importer du pétrole d'outre-Atlantique au lieu de pétrole arabe, de la viande américaine au lieu de bœufs syriens, bref à payer cher et à déséquilibrer davantage la balance de leur commerce extérieur. C'est leur pression menaçante qui contraint Israël à des dépenses militaires hors de proportion avec ses ressources.

Seconde réserve : la plupart des immigrants juifs n'avaient pour toute fortune, en arrivant sur la Terre Promise, qu'un paquet de hardes. Tant par charité que par intérêt national bien entendu, il a fallu pourvoir à leur premier établissement. Et développer, sinon créer l'infrastructure économique du pays. Il fallait en outre aller vite et ne pas laisser croupir indéfiniment sous la tente ou dans des baraques les réfugiés qui affluaient. S'il est exact que beaucoup de colonies israéliennes ne vivent que des crédits de l'État et que l'État à son tour ne peut se passer

de subsides étrangers, c'est que tout Israël se trouve dans la situation d'une vaste entreprise qui n'a pas encore eu le temps d'amortir ses investissements initiaux. Cette entreprise, née d'un passé sanglant et d'un présent agité, a pris le départ dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. L'hostilité des Arabes contribue à retarder le moment où elle pourrait élargir ses débouchés et devenir rentable. Pourquoi dénoncer comme un vice les moyens également exceptionnels auxquels elle doit recourir ?

Lorsque je visitai la Palestine pour la première fois, il y a une dizaine d'années, des amis (c'étaient des chrétiens) m'avertirent : « Regardez par le hublot de votre avion. C'est bien simple : là où vous verrez du sable, ce sont des Arabes. Là où c'est vert, ce sont des Juifs. » Cette boutade, si injuste qu'elle paraisse, contient une part de vérité. Et nous touchons ici à un des ressorts psychologiques du conflit. Qu'ils fussent poussés par la foi sioniste ou par le simple désir d'échapper au massacre, les immigrants juifs sont venus en Palestine pour y refaire leur vie. Ils y apportaient, à défaut d'argent, une ingéniosité, un courage, des qualités de pionniers peu communes dans cette région du monde. Les organisations sionistes leur ont fourni les capitaux qui leur manquaient. Ils se sont mis à l'œuvre. Ils ont irrigué, planté, bâti. Ce qu'ils avaient réalisé dès avant la seconde guerre mondiale témoignait, comme le dit un jour Herbert Morrison à la Chambre des Communes, d' « un des plus beaux efforts moraux dans l'histoire de l'humanité ». Ils ont persévéré, au milieu de difficultés inouïes, se servant alternativement du fusil et de la bêche ou de la truelle. Ils ont conquis le désert jusqu'aux approches de Beersbeba. Ils ont plus fait, en trente ans, pour la mise en valeur de Chanaan que les Arabes en plusieurs siècles. Ils ont inauguré un « style de vie » qui n'est pas celui de leurs voisins.

La même remarque vaut sur d'autres plans. Il n'est pas question de nier les progrès accomplis par les États arabes les plus évolués, ni une certaine diffusion de leurs richesses, que l'on perçoit jusqu'en Mésopotamie. Pour le fellah et pour l'ouvrier égyptien, le régime de Nasser vaut incontestablement mieux que celui de Farouk. Mais où, sauf au Liban, trouve-t-on un système scolaire qui vaille celui d'Israël ? Des femmes aussi intégrées dans la vie nationale ? Un Parlement et des organisations syndicales tels que le Knesset et l'Histadruth ? Une presse aussi déliée et atteignant de tels tirages ? Où les riches comme les pauvres ont-ils tant sacrifié à l'intérêt du pays ? Où a-t-on rassemblé à ce point les énergies ? Les circonstances mêmes qui ont rendu si douloureux l'enfantement d'Israël l'ont engagé dans des voies où l'initiative privée eût été très loin de suffire. La moitié de la surface des terres cultivées y est propriété collective. Le secteur public ou semi-public y est plus étendu qu'ailleurs. On objectera que le socialisme israélien se nourrit de dollars, qu'il est mitigé d'ultra-conservatisme religieux, que le capitalisme y prospère sous la forme syndicale, que le bourgeois de Tel-Aviv

jouit d'un confort totalement inconnu du tâcheron des *Kibbutz*. Tout cela est vrai. N'empêche que la structure économique et sociale du pays, prise dans son ensemble, diffère autant de la moyenne des structures arabes que la Yougoslavie titiste diffère, par exemple, de la Grande-Bretagne. Rien qu'à ce seul point de vue, il était fatal que l'impact d'Israël sur les sociétés arabes et son essor rapide fussent la cause de remous violents.

La guerre de 1948 a parachevé la rupture. Les civils arabes ont fui en masse les lieux où l'on se battait, abandonnant leurs terres, leurs maisons, leurs biens. Sans doute ont-ils eu tort de céder à la panique ou à la propagande. Restés en Israël (notamment dans la région de Nazareth) 200 000 d'entre eux y vivent aujourd'hui paisiblement. Ils n'ont pas été dépouillés de leurs possessions matérielles, ils gardent leurs propres instituteurs, ils votent librement. Ils votent même communiste, par protestation. Mais la question n'est pas là. La plupart ont fui. Ces réfugiés arabes sont à présent avec leur progéniture, un million. Une centaine de milliers — l'élite arabe palestinienne — ont cherché et retrouvé des emplois dans les pays de leurs coreligionnaires. Le reste vit dans des camps, sur les rations que distribue un office spécial des Nations Unies, l'U.N.W.R.A. : environ 100 000 au Liban, 90 000 en Syrie, 220 000 en territoire égyptien sur l'étroite bande côtière de Gaza, 500 000 en Jordanie.

On a tout dit sur ces camps. Et il suffit de se rappeler ce que furent les camps de « personnes déplacées » en Europe, au lendemain de la défaite hitlérienne, pour savoir que l'existence y est haïssable. On a écrit aussi très souvent, parce que c'est un élément essentiel du problème, que les gouvernements arabes n'avaient rien fait pour essayer de « recaser » ces quelque 900 000 malheureux en leur donnant du travail. Ils n'ont rien fait parce qu'ils ne veulent rien faire. Ils veulent que ces pestiférés sociaux restent aux frontières d'Israël comme un reproche vivant, comme un sujet de scandale universel jusqu'au jour où ils regagneront leur foyer. Que cette politique soit condamnable (si le Gouvernement de Bonn avait procédé de la même façon, il y aurait encore dix millions de clochards dans les camps de l'Allemagne occidentale) ou qu'elle soit justifiable (les Nations Unies demandent le rapatriement de ces réfugiés et leur indemnisation) ne change rien à la réalité du moment. On imagine ce que peut éprouver un paysan palestinien qui voit ses champs et sa maison occupés par l'ennemi de l'autre côté d'une ligne de barbelés et sur lequel on tire s'il s'approche. A l'heure actuelle, Israël est entouré d'un cercle de haine.

⁂

De temps en temps, un ministre arabe déclare qu'un règlement se concevrait sur les bases indiquées jadis par les Nations Unies. Autrement dit : « Que les Juifs se retirent sur les frontières qui leur ont été

assignées par l'Assemblée plénière du 29 novembre 1947. Qu'ils nous rendent Saint-Jean-d'Acre, Nazareth, Jaffa, Lydda, Ramleh, Beersheba. Qu'ils remettent à une autorité internationale la moitié de Jérusalem dont ils se sont emparés. Qu'ils rapatrient tous nos réfugiés. A ces conditions, nous envisagerions de faire la paix. »

Dans le camp adverse on hausse les épaules. Les Israéliens indemniseraient volontiers les réfugiés arabes. Les reprendre à l'intérieur de leur territoire — où les Arabes constitueraient alors 40 p. 100 de la population — leur paraît un suicide. A aucun prix ils n'y consentiraient. Ils ne consentent pas davantage à une restitution de territoire et moins que toute autre à celle de leur morceau de Jérusalem qui a pour eux valeur symbolique. « C'est vraiment trop commode, plaident-ils. Les Arabes nous ont attaqués. Nous les avons battus. Les accords d'armistice qu'ils ont signés en 1949, sur l'entremise et sous l'égide des Nations Unies, rendent caduques les clauses territoriales auxquelles nous avions souscrit en 1947, comme à un pis-aller. »

Au reste — et c'est le plus grave — les commentaires que l'on recueille dans les capitales du Moyen-Orient font douter de la sincérité du langage officiel. Si certains dirigeants arabes proposent d'en revenir aux décisions internationales de 1947 (ou tout au moins à un statut qui s'en inspire), c'est qu'ils savent qu'ils ne risquent guère d'être pris au mot. Pas plus aujourd'hui qu'il y a neuf ans, les Arabes n'acceptent dans le fond de leur cœur le partage de la Palestine. « Israël, ne cessent-ils de répéter, est une création contre nature. Et comme tous les États contre nature, comme le royaume franc de Jérusalem, tôt ou tard il disparaîtra. Ce qui est le produit de la force sera détruit par la force. »

Les Israéliens sont 1 800 000, dont 1 600 000 Israélites. Les Arabes du Moyen-Orient sont une quarantaine de millions. Mais l'Arabie saoudite et le Liban ne disposent que de quelques milliers de soldats ; la Jordanie, avec quelque 25 000 hommes, la Syrie et l'Irak avec le double environ pour chacun, l'Égypte avec une centaine de milliers d'hommes, ne semblent pas être en mesure de mobiliser des réserves ; au lieu qu'Israël ajouterait en trois jours à ses 50 000 combattants du service actif 200 000 réservistes astreints à un entraînement périodique. En nombre, les forces terrestres israéliennes et celles de la coalition arabe se valent donc à peu près.

Ce rapport n'a pas beaucoup varié depuis plusieurs années, les augmentations d'effectifs ayant été parallèles. Au contraire, la supériorité arabe en matière d'armements (Spitfires et chars Centurion notamment) s'est subitement accrue lorsque intervinrent, l'an dernier, les livraisons du groupe soviétique. Trois cents avions à réaction arabes, dont une cinquantaine de bombardiers Iliouchine, très rapides, surclassent de façon redoutable les cent cinquante à cent quatre-vingts Meteor, Vampire ou Mystère de l'aviation israélienne. En quelques mois, la situation s'est modifiée profondément à l'avantage des pays arabes.

Le colonel Nasser et ses compagnons se sont courageusement battus en 1948. S'ils ont renversé le régime de Farouk, c'est, ne l'oublions pas, parce qu'ils le rendaient responsable de leur défaite. Cette défaite, ils ne l'ont jamais pardonnée à leur adversaire. A présent, Nasser est maître de son pays. Il croit — il l'a écrit — que l'Égypte, en raison de sa situation géographique, de sa masse, de sa vocation, a une mission particulière à remplir. Les pays de la Ligue arabe, en dépit des rivalités dynastiques et des jalousies qui les divisent, sont enclins à reconnaître en lui un leader naturel, le champion prédestiné de leur indépendance. L'existence d'Israël les offusque. Israël est à leurs yeux un corps étranger. Saladin, jadis, a pris Jérusalem. Pourquoi Nasser ne serait-il pas le Saladin du xxe siècle ?

Les observateurs du Moyent-Orient estiment que le président égyptien est sincère quand il affirme ne pas vouloir déclencher de guerre contre Israël. Il l'est *aujourd'hui*, comme le serait un calculateur de sang-froid qui sait que le temps travaille contre les Anglais en Irak et en Jordanie après avoir travaillé contre eux à Suez et que les techniciens égyptiens ont encore besoin de quelques mois pour apprendre à se servir des armes nouvelles qui leur ont été fournies. Il connaît les points faibles de son pays. Il n'ignore pas que des entreprises démesurées, à l'extérieur, risquent d'anéantir son œuvre intérieure ainsi que ce fut le cas pour le mussolinisme. Mais n'arrivera-t-il pas un moment où, la conjoncture offrant aux Arabes un maximum de chances, la tentation de la revanche sera plus forte que la prudence ? Où le colonel Nasser saisira le premier prétexte — un autre bombardement de Gaza — pour frapper le grand coup ?

En supposant que le rapport des forces ait peu changé d'ici là, comment se présenterait cette guerre ? A la frontière libanaise, elle resterait symbolique. Devant les Syriens, diverses raisons incitent à penser que les Israéliens adopteraient un système de défense élastique. Ils peuvent couper la bande côtière de Gaza (opération d'ailleurs peu tentante parce qu'elle leur mettrait sur les bras plus de 200 000 réfugiés arabes). Les Saoudiens pourraient s'emparer du port israélien d'Eilat, après avoir occupé au passage Akaba, qu'ils se garderaient de rendre à leurs alliés et rivaux jordaniens. Quant à l'armée jordanienne (25 000 hommes pour 650 kilomètres de frontière) elle ne serait sans doute en mesure de foncer vers la Méditerranée, ou à travers le saillant de Jérusalem, qu'après une concentration qui ne passerait pas inapercue et qui exposerait dangereusement ses arrières à une contre-attaque israélienne partie de la rive ouest de la mer Morte. En revanche, l'armée égyptienne, massée avec le gros de ses chars au nord du Sinaï, serait libre de se porter à l'attaque, en une seule nuit, soit le long de la côte, vers Jaffa-Tel-Aviv, soit vers le nord-est, en direction de Beersheba. Comme en 1948, c'est dans le Negueb que se dérouleraient les opérations principales.

Les Israéliens se battraient pour leur vie et pour celle de leur pays.

Sur terre, ils auraient de bonnes chances de tenir et même d'emporter quelques succès. En l'air, l'infériorité de leur armement est manifeste. Ils n'ont rien, pour le moment, qui leur permette d'intercepter des Iliouchine ; et presque rien pour frapper, avec une force comparable, les centres de l'adversaire. Les villes israéliennes risquent donc de subir des bombardements qui rendraient finalement inutile la résistance de l'armée.

« En 1948, rappelait récemment M. Ben Gourion, le Pacte des Nations Unies existait. Pourtant nul n'est venu à notre aide. » L'on reconnaîtra néanmoins que la médiation internationale a facilité les trêves et limité quelque peu les dégâts. Demain ou après-demain, que se passerait-il dans un cas analogue ? C'est ici qu'il y a lieu d'évoquer l' « inconnue russe ».

⁂

Depuis une trentaine d'années, la politique soviétique vise à l'assimilation des deux ou trois millions de Juifs qui vivent en U.R.S.S. Elle est, en principe, antisioniste : pour les Juifs, un minimum d'autonomie culturelle et pas de visa de sortie. Ce fut une surprise générale, en mai 1947, lorsque Gromyko suggéra à l'Assemblée de Lake Success la création d'un État binational palestinien et à défaut celle d'un État arabe et d'un État juif. L'U.R.S.S. adopta le rapport majoritaire de la Commission d'Enquête recommandant le partage. Elle vota le partage au mois de novembre ; elle fut une des premières puissances à reconnaître Israël, la première à y instaurer un ministre plénipotentiaire. Comment expliquer cette apparence volte-face ?

L'organisation et le mode de vie des *Kibbutz* évoquent, on le sait, une sorte de collectivisme tolstoïen. Ceci n'a rien d'étonnant : du demi-million de Juifs immigrés en Palestine, entre 1918 et 1948, les deux tiers étaient issus du monde slave. Aujourd'hui encore, les deux tiers des membres du Parlement d'Israël appartiennent à des familles originaires de l'est de l'Europe. Il se peut que l'U.R.S.S. ait vu là une carte à jouer : ayant chassé les Anglais de Palestine, les Israéliens formeraient une tête de pont slave en Moyen-Orient. Comme les Kurdes et comme l'église orthodoxe, ils y serviraient la pénétration soviétique.

Malheureusement pour les Russes, ces mêmes Israéliens n'aimaient aucune dictature. Lorsque Israël élit son Parlement, il se révéla que les communistes n'étaient que 3 ou 4 p. 100 dans le pays. Quand l'ambassadrice d'Israël en U.R.S.S. parut pour la première fois dans les rues de Moscou, se rendant à une synagogue, ce fut pire : des milliers de Juifs se pressèrent autour d'elle ; de jeunes Komsomols, des soldats en uniforme essayaient de la toucher et de baiser sa robe. Cette manifestation horrifia Staline. Presque en même temps il s'aperçut que les dollars affluaient à Tel-Aviv. La tête de pont slave dont avait rêvé Moscou se

transformait en tête de pont américaine. Le sionisme, décidément, ne pouvait être qu'une invention de l'impérialisme.

On connaît la suite : la montée de l'antisémitisme stalinien, le « procès des médecins » à Moscou, la bombe placée par d'anciens terroristes du groupe Stern à l'ambassade d'U.R.S.S. à Tel-Aviv, la rupture des relations diplomatiques, (elle dura près d'un an), la détente que permit la mort de Staline. Et, en 1955, la nouvelle crise provoquée par la livraison des armes soviétiques à l'Égypte. Une fois de plus, Moscou revenait à son antisionisme.

Au début de 1956, il était permis d'imaginer le scénario suivant. L'Égypte, ayant achevé ses préparatifs et se croyant assurée d'un total appui diplomatique russe, profite d'un quelconque incident de frontière pour lancer son armée contre Israël ; le veto de l'U.R.S.S. empêche le Conseil de Sécurité de rien faire ; la coalition des vingt-sept « nations de Bandoeng » et du groupe soviétique paralyse l'Assemblée des Nations Unies ; la crainte d'une contre-intervention russe (envoi d'avions et de pilotes entraînés à l'Égypte) arrête les Anglo-Américains. De cette impuissance générale résulterait une entreprise du type « guerre d'Éthiopie », l'U.R.S.S. jouant le rôle du complice qui retient les gendarmes pendant qu'on étrangle la victime. Simple hypothèse, certes, mais parfaitement concevable.

Quand le secrétaire général des Nations Unies, M. Hammarskjöld, arriva en Moyen-Orient au mois d'avril dernier, il constata que le colonel Nasser ne ripostait pas au bombardement de Gaza par une contre-attaque massive ainsi qu'on pouvait le craindre et qu'il continuait à affirmer sa volonté de paix, au moins provisoirement. Il constata aussi que la situation était plus inquiétante qu'on ne le pensait à New York. L'objet de sa mission était strictement limité. Les engagements qu'il a obtenus se bornent au respect des conditions de l'armistice. Ils ne touchent pas aux données fondamentales du problème.

En 1955, des promesses avaient été faites à Israël par la France : à cette époque, les Américains et les Anglais freinaient les livraisons d'armes françaises au maximum. Depuis lors, l'approche de l'élection présidentielle a quelque peu modifié la position de l'Administration américaine. Tout en désirant plus que jamais la prolongation de la trêve jusqu'au mois de novembre — date du vote — le Gouvernement des États-Unis souhaiterait, pour ne pas trop mécontenter l'électorat israélite américain, que des armes soient fournies à Israël. Mais non par Washington. On recherche un fournisseur dévoué qui consente à attirer sur lui aux Nations Unies les foudres du groupe arabo-soviétique. Les Anglais, bien qu'exaspérés par Nasser, pensent à leurs flageolants « alliés » d'Amman et de Bagdad et à leurs protégés musulmans du pourtour de l'Arabie saoudite. Les Canadiens répugnent à s'engager dans une affaire où ils n'ont aucun intérêt. Résultat : deux douzaines de « Mystère IV » livrés par la seule France à Tel-Aviv. Il en faudrait

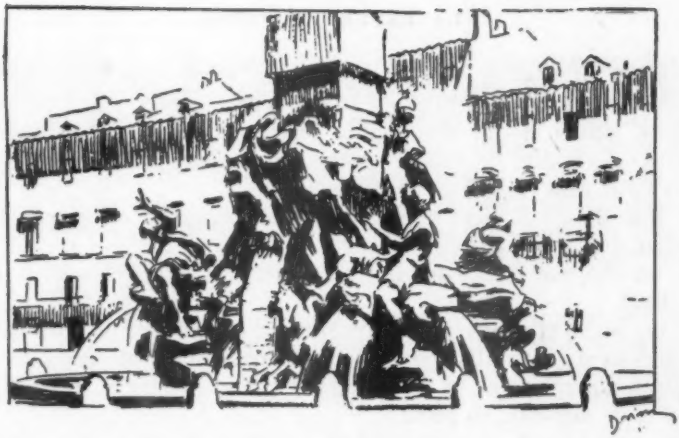
quatre-vingts de plus (ou des appareils équivalents), estiment les Israéliens, pour leur permettre simplement de faire front en l'air. Ils s'insurgent contre tout projet d'embargo général sur les armes *avant* qu'ait été compensé un handicap dont l'effet pourrait leur être fatal.

A l'échelle mondiale — celle où l'on se place à Moscou — le conflit arabo-israélien est une querelle régionale dont l'issue, en soi, importe assez peu. Pourquoi « Messieurs B. et K. » ont-ils choisi d'appuyer les Arabes ? Leur première raison est que les Arabes détiennent du pétrole alors qu'Israël n'en a pas, ou si peu qu'il ne vaut pas la peine jusqu'à présent d'en parler. Sur ce point, la patrie communiste réagit exactement comme les responsables des économies occidentales : « Ne nous brouillons pas avec des pays où se trouvent les trois quarts des réserves exploitables du pétrole connu sur notre planète. » Seconde raison : aux yeux des leaders soviétiques, la société travailliste qui est en train de se construire en Israël ne peut être conquise de l'intérieur. Au lieu que les sociétés arabes, avec leurs millions de déshérités, offrent un terrain favorable à la propagande communiste. « Chacun n'a droit qu'aux produits de son travail », dit une sourate du Coran dont j'ai vu le texte, joliment brodé, dans une maison de Damas.

« Le Moyen-Orient tombera tôt ou tard » : tel est le calcul de l'U.R.S.S. « Soyons aux petits soins pour l'Égypte. Par elle, nous prendrons pied en Afrique. » Juste ou faux, ce raisonnement s'insérerait assez bien dans le contexte de la nouvelle politique soviétique. Si l'Occident répugne à tomber du Charybde d'un conflit « à l'éthiopienne » dans le Scylla d'une guerre « type Espagne ou Corée » avec envois de troupes et parachutages étrangers dans les deux camps, il semble que cette seconde hypothèse n'ait pas plus d'attraits pour les dirigeants russes que pour ceux de Washington ou de Londres. Et c'est ce qui peut faire espérer qu'en fin de compte une explosion sera évitée. Le scandale mondial que provoquerait l'écrasement du peuple israélien par une coalition arabe obligerait sans doute les États-Unis à se départir de leur neutralité.

A l'issue de leur visite en Angleterre, MM. Khrouchtchev et Boulganine s'étaient déclarés disposés à faciliter le règlement de la question palestinienne « dans le cadre des Nations Unies ». « Vous admettez donc l'existence d'Israël ? » ont protesté les Arabes. « Nous l'avons toujours reconnue. » Plus récemment, le représentant soviétique à l'O.N.U. a battu en retraite. Que veulent les Russes, se demande-t-on ? Obtenir une place dans ce qui fut la chasse gardée de l'Occident. Ils veulent s'implanter au Moyen-Orient et de préférence par des moyens pacifiques. Reste à tenir compte, sur le plan régional, d'un antagonisme ancien, d'une haine tenace et presque animale, d'un ressentiment profond, de la tentation périlleuse d'une victoire-éclair que Goliath emporterait sur David. Tout ce qu'on peut dire pour l'instant, est que la paix aux frontières d'Israël repose sur des pointes d'aiguille.

PIERRE FRÉDÉRIX



« J'ai tant de choses à vous dire »

par Luigi Pirandello

La lettre, sur un beau papier de mauvais goût, rose fileté d'or, d'une suprême élégance provinciale, se terminait ainsi :

« Si je parle d'inquiétude, tu peux dire avec juste raison : « Mais tu es vieux, mon pauvre Giorgio ! tu es vieux ! » Il est vrai, je suis vieux, mais songe, Momolina, que je t'ai aimée depuis le temps où j'étais un petit garçon. Et à quel point ! Tu disais alors que tu m'aimais aussi. Puis la *Rafale* est venue, une véritable rafale, qui t'a arrachée à moi. Combien d'années se sont écoulées depuis lors ? Vingt-huit... Comment se fait-il que je n'aie pas changé, ou, pour mieux dire, que mon cœur n'ait pas changé ? Il ne faut donc pas me faire attendre plus longtemps ta réponse. J'irai te voir demain. Je t'ai laissé environ un mois pour réfléchir. Tu me diras oui ou non. Mais il faut que ce soit oui, Momolina ! Tu ne voudras pas que s'écroule le beau château où tu seras reine et où tous mes espoirs, jeunes encore, te serviront comme autant d'amoureux esclaves. »

Mme Moma s'aperçut que cette dernière phrase, si poétique, avait été ajoutée. M. Giorgio ne tenait sans doute pas plus à gaspiller une feuille de ce beau papier à filet doré qu'à se soumettre à la corvée de recopier la lettre et de reproduire, Dieu sait avec quel mal, les volutes qui terminaient chaque mot. Aussi, était-ce avec une grande ingéniosité que, en relisant la lettre avant de la mettre dans l'enveloppe, il avait réussi à faire entrer cette phrase en caractères minuscules dans le petit espace

qui restait au bout de la ligne après « tu seras reine ». La rallonge sautait aux yeux et rendait plus grotesques encore ces espoirs qui restaient jeunes et qui devaient la servir comme autant d'amoureux esclaves. Le résultat fut que Mme Moma, en poussant un « ouf » d'ennui, jeta la lettre sans en lire les dernières lignes.

— Mon Dieu ! Il vient demain ? Mais pourquoi ne comprend-il pas, ce crétin, que je ne veux rien savoir ?

Et, son chapeau encore sur la tête, elle tapa du pied et agita la main avec dépit.

Depuis un an et quatre mois, Mme Moma n'ôtait pour ainsi dire jamais son chapeau et quand elle l'enlevait, c'était pour une demi-heure ou pour une petite heure, avant de le remettre en deux temps et trois mouvements, et de nouveau, en route !

Sans cesse hors de chez elle, elle était poussée par une nervosité dont elle ignorait la cause, une nervosité qui s'exaspérait à la vue des meubles de son magnifique salon, de ses tentures luxueuses, portières de damas et pupitres-lutrins, devant lesquels s'installaient, avec leurs instruments à cordes, les collègues de son mari en compagnie d'Alda, sa ravissante fille, bien loin, elle aussi, à cette heure.

Depuis un an et quatre mois, Mme Moma était veuve, veuve de l'illustre *maestro* Aldo Sorave. La lettre qu'elle venait de recevoir, dans laquelle ce M. Giorgio l'appelait Momolina, avait un instant éveillé en elle le souvenir de son pays natal, de ce bourg de montagne farouche, ceint de hêtres, de chênes et de châtaigniers où avait échoué et avait trouvé refuge, après quelque bourrasque, le jeune *maestro* Sorave, génie incompris, apportant un livret à mettre en musique : *La Rafale*.

Le nom de Momolina lui seyait à merveille, alors. Seize ans, fraîche et rose, gentillette, grassouillette, la placidité même. Elle était tombée amoureuse du jeune Sorave. Peut-être parce que toutes les filles du pays étaient tombées amoureuses de lui. Mais elle n'avait jamais bien compris pour quelle raison il l'avait choisie parmi tant d'autres, car elle était loin de se montrer la plus enflammée : en face de lui elle ne savait que rougir et balbutier, et lorsqu'il l'avait forcée à lui dire quelque chose, c'était le plus candidement du monde qu'elle l'avait avoué : elle ne comprenait rien à la musique, à la poésie, ni à n'importe quel art.

Eh bien ! c'est sans doute à cause de cela qu'Aldo Sorave l'avait épousée. Elle n'en pensait pas moins qu'elle avait partagé intimement la vie de son mari, bohème et orageuse d'abord, toute en voyages rapides d'un pays à l'autre, elle tirant la langue comme un pauvre caniche derrière ce mari hanté par le but qu'il voulait atteindre à tout prix ; puis, après la naissance de sa fille, ç'avait été une autre existence, sinon routinière du moins plus calme, celle qu'elle menait quand il rentrait auprès d'elle après une tournée de concerts ou une triomphale saison musicale. Cela avait duré jusqu'à l'époque où une solide aisance, acquise en même temps que la renommée, leur avait permis de s'installer à Rome. Sa fille, une

beauté blonde, y avait grandi dans l'enivrante atmosphère d'art où vivait Aldo Sorave, son mari. Mais un jour, on ne sait ni pourquoi ni comment, culbutant tous les projets ambitieux de son père, elle s'était amourachée d'un journaliste laid et plus que mûr ; elle avait voulu l'épouser à toute force et était partie pour Buenos Aires où l'on avait offert à son mari la direction d'un grand journal italien. Trois mois après les noces, son père, qui avait refusé jusqu'au bout son consentement et n'avait pas voulu revoir sa fille avant son départ, était mort de chagrin.

Bien sûr, cela avait été un coup, un très grand coup pour Mme Moma que le départ de sa fille unique. Plus tard, la mort de son mari avait été le plus grand de ses malheurs. Mais que tout fût absolument fini après ces événements, comme si elle-même avait disparu, comme si sa maison avait changé, c'était ce dont, grâce à l'aisance où l'avait laissée le maestro, elle ne parvenait pas encore à se pénétrer.

Certes, la vie d'autrefois, cette vie ardente, si brusquement interrompue, les fêtes d'art, les conversations, le cortège de femmes merveilleuses entourant l'illustre maître, un petit vieux à crinière épaisse, aux yeux farouches que voilaient des sourcils épais (tel qu'il apparaissait dans le portrait du salon), une foule de jeunes gens élégants se pressant autour de sa fille, cette vie-là n'était plus possible, Mme Moma le comprenait bien. Mais pour le temps qu'il lui restait encore à vivre, les amis, les fameux amies de l'ancien temps ne pourraient-ils lui restituer son ancienne vie dans la maison restée pareille, dans ce magnifique salon où ils pourraient encore venir, alors qu'on l'y laissait seule aujourd'hui comme une âme en peine ?

Et sans ôter son chapeau, du matin au soir, anxieuse, exaspérée, Mme Moma courait sans répit à la recherche de ceux qui fréquentaient autrefois son salon.

Au commencement, elle avait été accueillie avec une certaine cordialité ; on avait pitié d'elle, de son double malheur ; certains lui avaient même promis d'aller la voir. Pensez-vous ! Elle n'avait jamais vu personne. Et, peu à peu, Mme Moma était devenue agressive :

— Ingrat ! vous m'aviez promis de venir...

— Chère madame, croyez-moi, cela m'a été impossible.

— Viendrez-vous aujourd'hui ? Je vous en prie, venez ! J'ai tant de choses à vous dire... de quatre à six. Je compte sur vous.

— Aujourd'hui, non, à mon grand regret, madame, cela me sera impossible, mais demain, sans doute.

— Soit ! Demain. Prenez garde ! Je vous attends de quatre à six. J'ai tant de choses à vous dire.

Et de quatre à six heures, Mme Moma attendait cette visite. Elle croyait vraiment avoir beaucoup de choses à dire et, à chacune de ses invitations de plus en plus pressantes, elle répétait cette phrase à tout le monde.

Quatre heures sonnaient, puis cinq, puis six ; l'impatience, l'énerve-

ment, l'exaspération de Mme Moma croissaient. Elle poussait de gros soupirs, se levait d'un bond, arpentait son salon, mettait le nez à chacune des fenêtres pour voir si l'invité n'arrivait pas, et une fois six heures sonnées, quoiqu'elle eût la certitude qu'il ne viendrait plus, dévorée de dépit et de haine, elle s'obligeait à attendre dix minutes encore, puis un quart d'heure, voire une heure ! A la fin, elle remettait son chapeau et la voilà de nouveau dehors, furibonde, traitant de tous les noms le défaillant.

Elle ne s'apercevait même pas que ses amis et ses relations, dans la crainte de subir ses attaques, l'évitaient, s'éclipsaient dès qu'ils l'apercevaient et, quand elle arrivait à les rattraper, lui tendaient la main en tournant la tête et se sauvaient sans lui donner le temps de finir sa phrase habituelle :

— Demain, n'est-ce pas ? Je vous attends demain. De quatre à six. J'ai tant de choses à vous dire.

La pauvre femme se rappelait pourtant qu'elle s'était toujours montrée affable et cordiale avec les amis et les admiratrices de son mari comme avec les soupirants de sa fille. Amies et amis s'asseyaient à ses côtés, lui adressaient un mot, la saluaient avec déférence, presque avec obséquiosité en entrant chez elle ou en sortant. Courbettes, compliments, sourires... Elle écoutait avec patience la musique, les discussions sur l'art ; quelquefois, elle répondait d'un hochement de tête ou d'un sourire à celui qui dans la chaleur de la discussion, lui adressait un regard. Non, vraiment, elle n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison, depuis le départ de sa fille et la mort de son mari, tout le monde l'abandonnait de la sorte, comme si elle avait commis quelque action indigne, pour quelle raison tout le monde délaissait la belle maison où tant de précieux objets d'art demeuraient autour d'elle, figés dans une immobilité silencieuse et solennelle.

Ces meubles, cette maison, tout cela était bien à elle, absolument à elle ; elle était bien maîtresse de tout cela et pourtant... pourtant une affreuse angoisse la saisissait quand elle regardait ou plutôt quand elle se sentait regardée comme une étrangère par tous ces objets qui ne lui disaient rien, qui ne pouvaient rien lui dire parce qu'ils gardaient tous un souvenir vivant de son mari et de sa fille tandis que d'elle, ils ne gardaient rien.

Si elle levait les yeux sur un tableau du salon par exemple, elle savait qu'il était ancien, il n'aurait plus manqué que cela ! Elle savait que c'était un tableau de prix, mais ce qu'il représentait et pourquoi il était beau, elle aurait été incapable de le dire. Si elle regardait le piano — ma foi ! elle ne pouvait guère faire autre chose que de le regarder ! — elle se gardait de l'ouvrir, son mari avant de mourir lui ayant expressément recommandé de ne laisser personne le toucher. Quant à en jouer elle-même, elle n'y avait jamais songé car la musique, pour elle... Bien sûr, elle avait toujours vécu dans une merveilleuse atmosphère d'art, mais elle n'était jamais arrivée à distinguer un *do* d'un *ré*.

Non, cette maison ne vivait pas, ne pouvait pas vivre autour d'elle. Pour recommencer à vivre, il aurait fallu qu'un peu de la vie d'autrefois, celle des autres, celle de son mari et de sa fille, vînt la ranimer.

Une autre vie, une vie qui dépendrait d'elle, c'était impossible car, en réalité, Mme Moma (disons-le tout bas, sinon ce serait trop cruel de notre part, nous qui l'appelons à présent une terrible raseuse), Mme Moma n'avait jamais eu, dans sa propre maison, de vie propre et n'y avait pour ainsi dire jamais vécu. Assurément, elle était tout à fait incapable de comprendre cela, mais elle devait bien reconnaître qu'une inquiétude qui s'exaspérait chaque jour davantage la chassait de chez elle sans répit, à la poursuite de son ancienne vie.

Le lendemain, cela va de soi, elle reçut fort mal le pauvre Giorgio Fantini, amoureux d'elle depuis vingt-huit ans qui, en la demandant en mariage, avait songé à la ramener à la seule vie pour laquelle elle était faite, là-bas dans le bourg de montagne farouche au milieu des bois de hêtres, de chênes et de châtaigniers, une vie modeste et tranquille, tissée de jours simples et unis où rien ne survenait qu'elle ne pût comprendre, où elle aurait pu trouver en toute chose la preuve de sa propre existence.

Il n'était pas si vieux que cela, en fin de compte, Giorgio Fantini ; c'était même un bel homme, beaucoup mieux que le petit *maestro rafale* à la crinière drue qu'était Aldo Sorave ; il était riche, par surcroît, propriétaire de terres et de maisons ; ayant même quelques lettres, à la manière du bon vieux temps, il était capable de lire dans le texte, les *Géorgiques* de Virgile.

Mme Moma ne crut pas devoir rentrer pour le recevoir. Quand, deux heures plus tard, elle arriva haletante, plus que jamais ravagée par le dépit à la pensée des grossiers personnages qui l'évitaient ou lui manquaient de parole, elle s'élança sur lui sans ôter son chapeau mais en relevant simplement sa voilette pour lui montrer sa fureur et sa ferme décision de rejeter cette demande présomptueuse qui lui avait fait l'effet d'une insulte.

— Mais qui vous a demandé de venir, mon cher Fantini ? Ce n'est tout de même pas moi, puisque je ne vous ai pas répondu. Allons, imaginez-vous sérieusement que cela soit possible ? Jetez les yeux autour de vous, cher Fantini. Voyons... Voici mon chez moi... Pensez-vous qu'il soit possible, à mon âge, de renoncer à ce qui a été ma vie pendant si longtemps ? Allons... Allons... Un peu de réflexion. Vous auriez dû réfléchir un peu, vraiment ! Enfin, n'en parlons plus. Donnez-moi une poignée de main, mon cher Fantini. Sans rancune, n'est-ce pas ? Et restons bons amis.

Il n'eut pas le courage d'insister ; il lança un regard circulaire sur le salon solennel où elle prétendait enclore sa vie. Peu après, il sortait avec elle et elle reprenait son inlassable recherche un instant interrompue.

Il la vit s'éloigner dans la tristesse brumeuse de ce soir d'hiver, s'arrêter trois ou quatre fois au milieu du flot des passants pour assaillir l'un

ou l'autre d'entre eux, et il s'aperçut que les gens vers lesquels elle s'était précipitée lui tendaient la main en détournant la tête, tandis que, chaque fois, elle répétait d'une voix étrange, rageuse, pleine de larmes, son éternelle phrase :

— Mais vous aviez promis de venir. Venez ! Venez ! De quatre à six. J'ai tant de choses à vous dire !

LUIGI PIRANDELLO

TRADUCTION HENRIETTE VALOT

CHRONIQUE DES LIVRES

RUE DESCHAMBAULT

par Gabrielle Roy *(Flammarion)*

DIX-HUIT récits, assez divers pour présenter chacun son intérêt propre ; cependant un lien les unit, qui assure l'unité de l'ensemble : l'évolution psychologique de la narratrice. Fille de Canadiens-Français émigrés au Manitoba, Christine Constant, dite Petite-Misère, est une enfant chétive, sensible, rêveuse, d'humeur indépendante et d'une insatiable curiosité. Tour à tour elle s'enferme au grenier pour y vivre dans un monde idéal et, mêlée à la vie de la maison ou du voisinage, elle enregistre non seulement les paroles, mais les gestes, les jeux de physionomie, les silences ; elle multiplie les questions, médite sur les réponses qu'on veut bien lui faire et ne se satisfait guère des explications dilatoires. Elle constate bientôt que sur les livres des grandes personnes les mêmes mots n'ont pas le même sens que dans les livres qui nourrissent ses rêves ; deux mots surtout n'ont pas la même résonance prononcés par ses parents ou murmurés par elle : amour, bonheur... Et c'est une série de désillusions : désaccord silencieux de son père et de sa mère, si braves gens tous les deux, mais trop différents pour s'entendre ; le mariage déraisonnable de sa sœur Georgiana, etc. Elle ne se laisse pas abattre pourtant. Nommée à moins de vingt ans seule institutrice dans la petite école d'un village perdu, elle y goûte du moins la fierté de « gagner sa vie » avec la joie, plus douce encore, de mériter l'amitié, la confiance de ses garçons. Plus que jamais celle qui fut « Petite Misère » met son bonheur à faire le bonheur des autres.

GAILLARD DE CHAMPRIS

EN CAS DE MALHEUR

par Georges Simenon *(Presses de la Cité)*

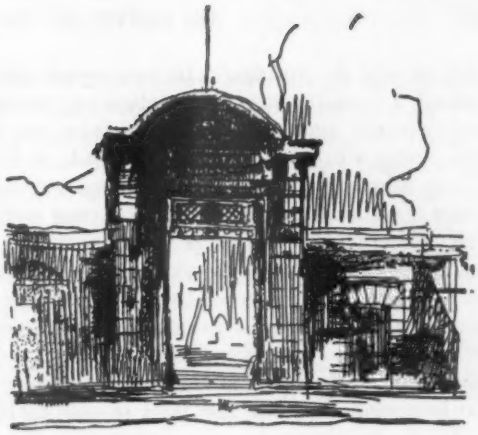
SIMENON n'a pas fini de nous étonner. A chacune de ses œuvres nouvelles, on cherche à percer le mystère de ces romans qui avec des moyens élémentaires, usuels, un style pauvre, marquent si fortement le lecteur. En quelques pages, sans effort apparent, l'atmosphère de trouble inquiétude est née. Des traits significatifs, réduits à l'essentiel et qui paraissent s'imposer naturellement, jettent sur chacun des personnages des lueurs sulfureuses qui les éclairent en profondeur sans les dépouiller cependant de leur mystère. C'est le propre du talent de Simenon que l'on retrouve intact dans son dernier roman. Peinture cruelle et, à la réflexion, terrifiante d'un monde de termites, rigoureusement exonéré de toute préoccupation morale — où rien ne compte que la réussite, c'est-à-dire l'argent et le plaisir.

Roman à trois personnages qui ne refuse pas les détails scabreux : un avocat célèbre en proie au démon de midi, une fille d'une perversité ingénue, la femme de l'avocat. Comment au moment où le « scandale » allait éclater, sa cause est comme annulée, c'est le secret du livre où le suspense est adroitement ménagé. Livre dense, triste et vrai, d'où l'on sort avec un sentiment de malaise.

SOLANGE DE LA BAUME

(Suite de la chronique des livres page 47).

LA MALADIE DE LA FAIM CHEZ L'ENFANT



par le professeur

ROBERT DEBRÉ

Il y a peu d'années, fit son entrée dans la terminologie médicale un nom exotique et singulier, qui différait des termes habituels dérivés du grec ou du latin et aussi des noms d'auteur donnés aux maladies pour garder le souvenir de ceux qui, les premiers, les observèrent. Ce nom, lancé dans la circulation médicale du monde par la doctoresse Cicely Williams, est celui de Kwaschiorkor. Il appartient à l'une des nombreuses langues de l'Afrique noire, la langue Ga, parlée en Côte-d'Or. Son étymologie semble obscure. Certains pensent qu'il signifie « enfant rouge », évoquant le changement de couleur des cheveux que l'on observe chez le petit nègre malade, d'autres croient que ce terme signifie « enfant voué au diable rouge », ce qui est, paraît-il, le sort de l'enfant encore allaité par sa mère quand un second enfant est conçu. Il fut, il est choisi, au milieu de dizaines et de dizaines d'autres, parmi ceux que les autochtones de l'Afrique, des Antilles, des Amériques et des pays de l'Orient emploient dans leurs langues et dialectes, pour désigner un syndrome morbide, qui a, aux yeux des médecins d'aujourd'hui, un aspect et une cause bien définis.

On sait que toute ration alimentaire doit être suffisante en calories et bien équilibrée, c'est-à-dire contenir en proportions définies des protides [1] et surtout certaines protides particulières (soit d'origine animale : viande, lait, poisson, œuf ; soit d'origine végétale), des glucides [2] (sucre et farines, légumes amylacés), des lipides [3] eux aussi d'origine animale ou végétale (huile, graisse, beurre) et puis enfin des microaliments qui sont actifs sous un volume très faible (vitamines, sels de fer, de calcium, de phosphore, etc.). Tous ces éléments sont indispensables pour le petit

— Ci-dessus : Entrée de l'Hôpital des Enfants Malades. Dessin de O. Debré.

1. Substances albumineuses. — 2. Hydrates de carbone. — 3. Corps gras.

être en voie de croissance. De ceci résulte que la faim peut être due tout autant à l'insuffisance de la ration en calories qu'au déséquilibre entre les éléments fondamentaux : à la faim par insuffisance s'ajoute la faim par déséquilibre. Or, les enfants atteints de Kwaschiorkor souffrent certes d'une alimentation insuffisante, mais surtout et quelquefois exclusivement d'un déséquilibre : la ration peut contenir assez et même parfois trop de glucides, mais elle ne contient pas assez de protides. C'est le manque de produits animaux et de végétaux riches en protides qui cause la maladie. Cette maladie atteint des centaines de milliers d'enfants dans les populations les plus diverses. Elle est identique au Costa-Rica et aux Philippines, à Porto Rico et en Afrique noire ou en Afrique du Sud, au Mexique, en Malaisie, en Irak ou aux Indes, dans les forêts équatoriales ou la savane africaine, elle peut se voir en Europe.

Le syndrome est rarement observé à l'état pur. Dans les régions où l'hygiène est peu développée, les enfants souffrent dans le même temps de parasitoses intestinales et présentent des infections variées, touchant notamment leur tube digestif, leur peau et leurs muqueuses. Favorisées par le mauvais état général du petit malade, ces infections réagissent à leur tour sur les troubles du métabolisme [1], d'où un terrible cercle vicieux. Pendant longtemps, cette maladie fut attribuée aux causes les plus diverses et précisément aux infections communes, aux troubles digestifs, aux rigueurs du climat, aux mauvais soins, à la misère. En vérité, répétons-le, le désordre fondamental n'est pas tant l'insuffisance de l'apport alimentaire que son déséquilibre et dans ce déséquilibre au manque de protides. Ce n'est pas par hasard que brusquement, un mot d'une langue africaine a pris une signification précise pour tous les médecins du monde. Ce fait symbolise aux yeux de l'humanité une notion aujourd'hui bien claire : l'une des maladies les plus affreuses et les plus répandues parmi la population enfantine du globe est une maladie de la faim.

⁂

La faim : nous voici au centre même du problème. Que la faim dirige la vie des animaux et des hommes, que le besoin et la quête de nourriture aient été et soient l'un des phénomènes dominant dans le développement des collectivités humaines et dans les progrès des civilisations, chacun le sait. Que ce problème fondamental pour notre espèce ne soit pas bien résolu, nul ne l'ignore : des famines éclatent sous l'influence des guerres, des révolutions, des intempéries. Jusqu'à une époque toute proche, on voulait considérer ces maux comme des sortes de phénomènes naturels, contre lesquels on paraissait désarmé et qu'il fallait tristement accepter. Les famines aux Indes et en Chine étaient

1. Echanges qui s'accomplissent dans l'organisme.

enseignées dans les manuels de géographie comme des misères en quelque sorte définitives. Que parmi les dix-sept millions de morts de la révolution russe, douze millions soient morts de faim, on l'a déjà oublié et que l'extermination par la faim dans les camps nazis ait été une des horreurs ordinaires de la dernière guerre, ne l'accepte-t-on pas, puisque les Sarrois ont trouvé fort convenable d'élire comme député le chef du camp de Dachau où, au moment de la Libération, nous retrouvions les derniers prisonniers mourant de faim et atteints d'un syndrome bien voisin du Kwaschiorkor de l'enfant africain ?

Sans doute un sentiment d'impuissance et de résignation explique le peu d'importance relative donnée à ce sujet pendant très longtemps. On avait jusqu'à ces dernières années une certaine peur de l'aborder, un certain désir de n'en point prendre conscience. Peut-être d'autres facteurs, que M. Garcia de Castro, auteur brésilien de la remarquable *Géographie de la Faim* met en évidence, ont-ils joué un rôle dans l'établissement de cette sorte de silence universel. C'est la pudeur qui empêchait l'homme d'envisager les fondements profonds de sa vie, de parler en toute liberté de ses instincts : l'instinct sexuel, l'instinct belliqueux et meurtrier, la faim. L'époque toute contemporaine a quelque peu modifié cette attitude. La curiosité de connaître, la soif de comprendre, la capacité d'étudier l'espèce humaine se sont développées. Ce ne sont plus seulement les romanciers et les poètes qui sont inspirés par les manifestations des instincts humains, ce sont maintenant les savants et les biologistes qui étudient la psychologie des profondeurs et la médecine psychosomatique qui tente de fixer des lois et de marquer l'importance des processus subconscients. De plus, la conjonction des disciplines biologiques, ethnologiques, économiques et sociales permet de projeter en ces domaines longtemps interdits des lumières nouvelles. Enfin, les peuples lointains se rapprochent de nous, pénètrent dans la vie internationale : leur voix, leurs plaintes, leurs réclamations font une grande clameur.

***

Pour comprendre les effets de la faim sur l'organisme humain et plus particulièrement celui de l'enfant, il faut rappeler ce que fut en ce domaine la marche de la conquête scientifique depuis cent cinquante ans, et pour cela, il suffit de relire le résumé lumineux qu'en a donné le professeur André Mayer. Lavoisier, au XVIIIe siècle, démontre par l'étude du feu, combustion vive traduisant une fixation d'oxygène, que la vie est un enchaînement de phénomènes physico-chimiques, dont nous exprimons les besoins en « termes de chaleur », en « calories ». Nous calculons le nombre de calories nécessaires au maintien de la température du corps, à l'effort musculaire, à la libération de nos réserves alimentaires. Puis, au XIXe siècle, on démontre et on définit les éléments

indispensables que l'organisme emprunte à son milieu. Au xxe siècle, on comprend que les molécules indispensables à la vie ne peuvent être formées par le corps seul ; il est un « chimiste incomplet », incapable de réaliser certaines synthèses, et il doit trouver l'essentiel dans son alimentation et l'on voit que quelques dixièmes de milligrammes de certaines substances sont indispensables à la croissance et à l'existence même.

La faim — nous l'avons rappelé — n'est donc plus seulement une insuffisance de quantité, une insuffisance énergétique, un manque de calories, une *sous-nutrition*, mais aussi une perte de l'équilibre du régime, une *malnutrition*. On a pu chiffrer les éléments indispensables et leurs variations en rapport avec l'âge, les climats, l'activité, le travail ; et en même temps on a appris à reconnaître les états pathologiques, les maladies, les souffrances qui résultent de telle insuffisance, de tel déséquilibre. Dans le même temps, les ethnologues et les agronomes nous ont aidés à reconnaître quelles causes — état du sol et méthodes agricoles, traditions et interdits populaires ou religieux (ici interdiction de consommer les œufs ou là tel gibier ou ailleurs telle viande), coutumes et mœurs ancestrales, préjugés, habitudes bien établies du goût et de l'appétit — favorisent ou provoquent dans différentes peuplades un déficit fondamental.

D'admirables travaux ont défriché cet immense domaine et c'est seulement en les poursuivant que nous pourrons établir de quels aliments manquent des populations affamées. Or, dans l'abondante littérature qui traite d'un sujet aussi fondamental, on est frappé de l'attention limitée donnée aux troubles si graves qui atteignent l'enfance et l'adolescence, alors que cette période de la vie a des besoins beaucoup plus impérieux que ceux de l'adulte. C'est depuis une vingtaine d'années seulement que, rejetant les fausses explications, les indications nuageuses qui masquaient notre ignorance, la faim, sous ses différentes formes, a été reconnue comme la cause essentielle de maladies jusqu'alors obscures dans leur cause. Le Kwaschiorkor et les états similaires ont été rattachés à leur origine, leur guérison obtenue et leur prévention envisagée.

***

Comment se présente l'enfant atteint de Kwaschiorkor ? La plupart des petits patients ont plus d'un an, les nourrissons étant protégés par l'alimentation au sein. La maladie s'observe surtout entre un à cinq ans. Cependant, la maladie n'est pas rare parmi les enfants plus grands. Au-delà de cinq ans, il semble que le fléau soit plus répandu en Amérique centrale qu'en Afrique. D'éminents nutritionistes, MM. Aubret et Behar, qui ont étudié la maladie en Amérique centrale, pensent que « l'enfant africain au-dessus de cinq à six ans se défend mieux autour

du plat familial tout comme hors de la case il sait mieux utiliser les ressources de la chasse aux insectes et de la cueillette ».

L'aspect de ces enfants fait pitié, non seulement ils ont un poids plus faible et une taille moins élevée que les enfants sains de leur contrée, mais ils sont en retard pour leur développement corporel, ne marchent que difficilement, certains ne se tenant pas bien assis. Leurs muscles, leurs jointures sont atones ; leur développement intellectuel aussi est médiocre. En outre, ils présentent une apathie, une indifférence, voire une prostration impressionnantes. Ils sont en même temps irritables et plaintifs. Ils restent immobiles, les yeux ouverts, le visage inexpressif, geignant par moments. Un regard sérieux, une infinie tristesse se voient dans les formes légères où l'apparition d'un pauvre sourire est le premier signe de l'amélioration.

Dans les formes les plus graves de la maladie, des troubles psychiques avec délire frappent dès l'abord et précèdent la mort. Point essentiel, l'enfant a perdu l'appétit ; il refuse tout ce qui lui est offert ou bien n'accepte que les plats familiaux auxquels il est habitué, les farines, les différents pains auxquels on voudrait précisément substituer d'urgence d'autres aliments. Lorsque l'appétit revient, c'est que la guérison est proche. Souvent, des troubles digestifs aggravent la situation. Ce sont eux qui, provoqués par quelque infection épisodique, déterminent parfois ou l'appel du médecin ou l'entrée à l'hôpital parce qu'ils ont attiré l'attention sur une situation jusqu'alors négligée. La peau de ces enfants montre des taches et des troubles divers qu'il n'y a pas lieu de décrire ici, sauf pour insister sur les modifications frappantes de la pigmentation : taches blanches sur des peaux noires, taches brunes, grises, rouges sur la peau jaune des Indiens.

Certaines zones des téguments sont froides et violacées : dans quelques régions d'Afrique centrale, la maladie s'appelle non pas Kwaschiorkor, mais Imbelio, ce qui rappelle le refroidissement des extrémités. Les lèvres sont sèches, gercées, fissurées, saignantes, la langue fendillée, les paupières rouges et les yeux, parfois larmoyants, fuient l'éclat de la lumière. Les cheveux présentent des altérations importantes et caractéristiques. Ils deviennent fins, friables, cassants, tombent : de larges plaques d'alopécie apparaissent sur le cuir chevelu. Ailleurs, leur pigmentation change, ces cheveux d'un noir foncé deviennent clairs, blond rougeâtre ou décolorés, et comme ces altérations correspondent aux poussées aiguës de la maladie, elles atteignent seulement certaines parties des cheveux qui présentent dans leur longueur des couleurs différentes. C'est le signe de « la bandera » ou du drapeau. On parlait autrefois à ce propos de « dyspigmentation climatique », terme vague, commode et pudique qui cachait la cause véritable, ignorée ou inavouée.

Le corps est parfois amaigri ; plus souvent il présente un œdème diffus, au début une infiltration légère des chevilles, plus tard un œdème

monstrueux, déformant les jambes, le ventre, le visage ; telle est la « bouffissure d'Annam », autre nom de la même maladie. Tel est aussi le tableau que nous avons connu lors des famines dans les zones occupées pendant la dernière guerre. La plupart de ces enfants meurent et l'on attribue leur mort à la diarrhée, à la bronchopneumonie, aux infections cutanées. Ceux que l'on peut soigner à temps survivent et guérissent complètement.

***

Combien cette maladie fait-elle chaque année de victimes ? Nul ne le sait et il est impossible même de le supputer avec quelque exactitude. Dans certaines des collectivités frappées, parmi les enfants nés en bon état, un sur deux succombe avant l'âge de cinq ans. Et la majorité de ces morts est bien due à la cause que nous envisageons ici.

Le traitement n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. En effet, les injections de sérum sucré sont fâcheuses, l'emploi de certaines vitamines à hautes doses est non seulement inutile, mais périlleux, une alimentation trop riche en graisse est nocive. Déjà en 1938, notre élève Cofiño (du Guatémala) avec A. Klee montrait qu'un traitement vitaminique et anti-infectieux ou antiparasitaire, si souvent pratiqué à l'entrée de l'enfant à l'hôpital, n'était pas du tout recommandable, alors que s'impose d'une façon urgente une alimentation convenable.

C'est un régime défini et bien appliqué qui est l'élément essentiel, encore aujourd'hui trop souvent méconnu. Et ce régime consiste essentiellement en lait sec et lait écrémé, largement dilué au début, puis peu à peu en solution plus concentrée. En cas d'urgence, ce sont les transfusions de sang et les injections de plasma qu'il faut pratiquer. Parfois, l'alimentation par la sonde est indispensable. En tout état de cause, il faut continuer longtemps l'application d'un régime où seront admis les viandes, le poisson, les œufs si l'on ne veut pas éviter des rechutes souvent graves. Dans les hôpitaux des régions intéressées, les bonnes règles du traitement commencent à être connues et appliquées.

***

Mais c'est la prévention de cette maladie, la vraie maladie honteuse de notre époque, qu'il faut surtout envisager. La cause du mal est facile à énoncer, c'est la misère dans de vastes régions surtout rurales de l'Ancien et du Nouveau Monde. Le sol n'y produit pas les éléments d'une alimentation équilibrée et suffisante, et le pouvoir d'achat des populations ne permet pas d'acquérir les substances qui leur sont indispensables. L'énoncé de ce principe général ne suffit pas, l'étude de chacun des éléments, qui varient suivant les groupements humains, revêt la plus haute importance.

D'une façon générale, on sait que, même si la mère souffre de pénibles déficiences, l'enfant peut venir au monde et se développer convenablement dans les premiers mois de sa vie quand il est nourri au sein. Mais lorsque le lait de sa mère devient insuffisant, l'enfant reçoit pendant longtemps des bouillies faciles à ingérer. Plus tard, il reste habitué à un régime de maïs ou de sorgho, de manioc, de haricot ou de riz, de bananes ou de fruits. Il ne reçoit ni lait, ni viande, ni œufs, ni poisson, aliments rares, chers, que parfois mangent les adultes, mais qu'ils ne donnent point aux enfants par ignorance ou par respect pour certains préjugés. Des raisons sociales et psychologiques viennent s'ajouter à la misère. Et puis si l'enfant a un trouble digestif il est mis par une précaution excessive et fâcheuse à un régime plus pauvre encore, que la mère inquiète prolongera au-delà des limites raisonnables.

Avec mille variantes, c'est ce fond d'insuffisance qui explique la sous-nutrition et la malnutrition où domine, on ne peut assez le répéter, l'insuffisance d'aliments d'origine animale et accessoirement végétale. Le simple énoncé de ces faits montre la difficulté de réaliser une prévention efficace. Cette difficulté ne va-t-elle pas confiner à une impossibilité ?

***

Sur la terre aujourd'hui — on l'a souvent dit et écrit depuis quelques années — vivent deux milliards d'hommes environ, dont les deux tiers, d'après certains, la moitié suivant d'autres, les trois quarts d'après d'autres encore, sont sous-alimentés ; ils ne peuvent obtenir le nombre de calories nécessaires à une vie normale : avec les aliments qu'ils ont, ils végètent, ne sauraient fournir un travail utile, s'ils ne meurent pas dans le jeune âge. A présent, sur quinze milliards d'hectares que représentent les terres émergées du globe, un milliard, ou à peine un peu plus, est cultivable [1]. Chaque jour, la situation s'aggrave : l'accroissement du nombre des hommes de quatre-vingt-cinq mille par jour, de vingt-cinq à trente-cinq millions par an, suivant des estimations il est vrai approximatives, ne fait qu'accentuer, et rapidement, le déséquilibre grave entre les ressources limitées en nourriture du globe terrestre et le nombre de bouches affamées à nourrir, entre production et population.

Au reste, la terre est maltraitée par les hommes, l'érosion diminue les surfaces cultivables, le désert gagne chaque année du terrain, les régions arides s'agrandissent aux dépens des zones arables, « la terre meurt », disent les romanciers, nous sommes « sur la route de la famine », proclament les économistes, la « faim du monde » tend à devenir demain plus tragique qu'hier. Nous « sommes trop nombreux » et demain nous le serons davantage encore sur une terre ingrate.

1. Pierre Rousseau : La route de la famine, *Revue de Paris*, mars 1950.

Tel est le cri que l'on entend et l'on ajoute : pour rendre la terre assez fertile afin de nourrir tous les hommes, il faudrait chaque année investir des dizaines de milliards. Les inégalités en matière de santé, de nourriture, de bonheur, qui existent entre les différents peuples risquent de s'accentuer dans les trente prochaines années. Et l'on conclut : il faut avant tout arrêter l'accroissement en hommes dans les zones surpeuplées. Le contrôle de la mort doit impérieusement s'acompagner du contrôle de la naissance. M. W. Vogt ne va-t-il pas plus loin, affirmant que depuis trois siècles, les hommes ayant usé le sol dont ils vivent, sont arrivés au bout de leurs ressources. Il proclame qu'il ne faut plus accorder d'aide sanitaire aux peuples s'ils ne consentent à limiter brutalement le taux de leurs naissances. Et il écrit : « L'un des biens essentiels du Chili, le plus grand peut-être, est le taux élevé de sa mortalité. »

⁂

Faut-il écouter ces voix pessimistes, ces prophètes du malheur, qui nous entraînent soit vers le découragement, soit vers certaines attitudes de cynisme, ou encore vers des propagandes autoritaires du contrôle des naissances que l'on devrait exiger des peuples malheureux ? Faut-il, au contraire, s'abandonner aux espoirs qu'avec une certaine naïveté expriment les optimistes, lorsqu'ils nous disent qu'une meilleure organisation économique de l'Univers peut résoudre les difficultés présentes ?

Faut-il compter sur les découvertes de la science et de la technique, en vérité imprévisibles, pour transformer la situation d'aujourd'hui ? Le plancton des océans, les pêches miraculeuses des mers lointaines ou des fonds sous-marins, la photosynthèse (ou pouvoir de créer de toutes pièces certaines substances nutritives d'origine végétale), l'énergie atomique, l'énergie marine, l'énergie solaire bien appliquées ne vont-elles pas modifier les températures, la chute des pluies, aider à fertiliser les sols et, pour finir, résoudre des problèmes à présent insolubles ?

Au Congrès de la Population où, appelés par les Nations Unies, se rencontrèrent à Rome en septembre 1954, les représentants des peuples et des races les plus divers et les experts de nombreuses disciplines, cette question fondamentale était, comme une énigme terrible, présente à tous les esprits. Aux peuples heureux, les délégués des nations de faible développement économique ne cachaient pas la misère et la faim de leurs populations. Tantôt une parole optimiste apportait des suggestions favorables, tantôt une voix pessimiste montrait l'abîme à nos côtés.

Avec Alfred Sauvy, nous devons abandonner certaines affirmations peu solides et des extrapolations déraisonnables et revenir à des idées simples. D'abord affirmer que le problème est mal posé. Il n'y

a pas de problème de la population mondiale, pas plus qu'il n'y a de gouvernement ou de politique mondiale. Cette vue trop large est en réalité une courte vue. Il faut diviser les problèmes comme sont divisés les peuples et les gouvernements et envisager séparément les uns des autres, avec les données définies de leurs propres problèmes, les groupes « surpeuplés ». Dans tous les groupes humains, la mortalité baisse, l'accroissement de population est donc une donnée de base et il est à craindre que le développement économique soit plus lent que l'accroissement de la population, « parce qu'il en coûte moins de sauver des hommes de la mort que de leur assurer le moyen de vivre ».

Nous le savons donc : la tâche est immense, les ressources limitées, les difficultés très grandes. Mais dans ce domaine, il ne s'agit point d'un dispositif uniforme comme pour la lutte contre une infection : la même poudre tueuse de moustiques peut dans tous lieux, vaincre le paludisme, le même médicament ou le même vaccin peut arrêter la tuberculose et la lèpre. Pour l'alimentation, les difficultés sont propres à chaque région. Et dans chaque région, la complexité des solutions est extrême puisqu'elles touchent aux problèmes de l'agriculture, du sol, de l'état économique, de l'industrie, des modes de vie, des mœurs, de la psychologie et enfin supposent des dépenses considérables. Il faut donc étudier les difficultés zone par zone et envisager des solutions régionales plus que générales. Tâche longue et compliquée, et pourtant, cette tâche, ne faut-il pas l'accomplir ? N'engage-t-elle pas la lourde responsabilité des nations parvenues à un niveau élevé de leur développement économique ? N'est-elle pas à la fois un devoir moral et un souci impérieux de haute politique ? Les peuples qui jouissent d'un niveau de vie suffisant, les classes sociales qui profitent d'un superflu, ne savent-ils pas que leur souci doit être à la fois « l'exportation de la santé » et « l'aide à la production de nourriture » dans les parties du monde les plus misérables ?

***

Pour accomplir cet effort, il faut connaître les conditions et les exigences propres à chaque contrée. L'exploration de la terre et la connaissance des peuples sont loin d'être achevées. Les ressources de nos techniques sont insuffisamment étudiées et aussi les notions sur la psychologie et la sociologie de tant de communautés humaines. Savons-nous, pour prendre seulement deux exemples, les exigences alimentaires sous tel ou tel climat, pour tel ou tel genre de vie que mène une peuplade africaine ou australienne ? Rien ne serait plus inefficace, irréalisable, voire fâcheux, que de leur appliquer les normes de l'Occident ! Connaissons-nous les mystères de la pensée et de l'instinct pour ce qui touche la vie familiale, la composition du groupe social de tel ou tel peuple, et ne faut-il pas s'en soucier avant d'envisager une propagande

de contrôle des naissances, à l'imitation de certaines nations toutes différentes ? Dans ce dernier domaine, l'action doit être dirigée avec discrétion, avec tact ou plutôt pareilles initiatives doivent revenir aux peuples intéressés eux-mêmes.

Pour réaliser l'apport urgent des techniques, des sciences à ceux qui doivent partager avec les autres hommes les bienfaits de la civilisation, des médecins, des nutritionistes et des agronomes ont déjà fourni un important travail. Ils appartiennent à différents pays, relèvent de nombreux Instituts de Recherches nationaux et internationaux, d'organisations des Nations Unies vouées aux problèmes de santé publique (O.M.S.), de l'alimentation et de la culture (F.A.O.), du Secours à l'Enfance (F.I.S.E.), de l'Aide technique.

Bien des tentatives sont faites ; beaucoup, qui sont bien adaptées, ont réussi, d'autres se préparent. Dans certaines régions, l'effort porte sur l'accroissement de la production de denrées alimentaires riches en protides animales, le lait, la viande, les œufs, le poisson. Dans d'autres, c'est le développement de la production d'aliments riches en protides végétales, comme les graines de légumineuses. Ailleurs, on insiste sur la préférence a donner aux céréales sur les cultures de racines ou de tubercules. Dans plusieurs pays, il y a avantage à implanter des espèces végétales particulières, aussi les études de génétique végétale ont montré que certaines espèces de maïs étaient plus riches que d'autres précisément en protides. Ce sont celles-là qu'il faut substituer aux espèces moins bonnes.

Le soja fournit une albumine végétale excellente, on en peut assez souvent accroître la culture et l'emploi dans certains pays. L'arachide apporte à l'enfant en voie de croissance des protides excellentes ; or, l'utilisation comme aliment n'en est pas assez développée. La création « d'étangs familiaux » vient d'être prôné dans certaines parties de l'Afrique et dans bien d'autres parties du monde ; ainsi sont fournis des poissons dont la consommation est un bon moyen de lutter contre la malnutrition des enfants. Cette méthode simple et peu coûteuse a rencontré un grand succès.

Certaines importations aussi doivent être encouragées. Les distributions de lait sec en Afrique, en Amérique centrale, au Moyen Orient, dans tant d'autres pays, que le Fonds de Secours à l'Enfance a largement établies, créent des habitudes et suscitent des efforts. La fabrication et la distribution de farine de poisson en Afrique et en Amérique du Sud, après d'inévitables tâtonnements, dépassent la période des essais. Enfin, partout, l'éducation des mères en matière de nutrition se développe et permet une meilleure utilisation des aliments disponibles, ainsi que la correction de mauvaises habitudes alimentaires.

Ces programmes à plus ou moins long terme, projetés ou commencés, aident à diminuer les ravages de la faim ; ils contribuent à faire disparaître parmi les enfants le Kwaschiorkor. Leur valeur est certaine,

leur efficacité indéniable, mais sont-ils assez vastes, assez largement financés pour constituer un remède valable aux maux que nous avons évoqués ? La surnatalité, le surpeuplement ne vont-ils pas reculer indéfiniment les limites de leur efficacité ?

A cette objection, on ne peut que reconnaître une part évidente de vérité. On peut cependant répondre que l'élévation même du niveau de vie provoque la diminution de l'excédent des naissances. La lutte contre la misère pourvoyeuse de surpeuplement réussit à cet égard assez vite. Les phénomènes sociaux prennent dans l'ère que nous vivons un rythme rapide. Or, un niveau d'existence plus élevé, une instruction plus étendue, le développement de l'hygiène et de la puériculture, l'émancipation de la femme, l'urbanisme, favorisent le mouvement de baisse de la natalité.

Notre effort n'est pas aisé à accomplir. Il faut le porter jusqu'aux limites du possible et ces limites ne sont pas atteintes. Cet effort est plus légitime et sans doute plus fructueux que toute propagande maladroite et indiscrète. Une mère que l'on aide à soigner son enfant se rend mieux compte des efforts qu'elle doit faire pour conserver le bien fragile que son amour protège. Elle ne se sent capable de remplir sa tâche que si le nombre de ses enfants n'est pas trop élevé. En évitant que la mère n'assiste à la mort de ses enfants par la faim, nous aidons quelque peu à la solution du problème de la vie des hommes sur la terre.

ROBERT DEBRÉ

CHRONIQUE DES LIVRES

NOTICE SUR L'INSTITUT PASTEUR D'ALGERIE

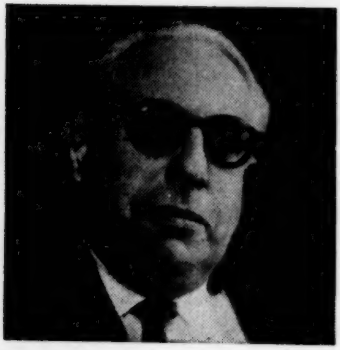
Sous l'autorité du docteur Edmond Sergent, qui le dirige depuis 1908, l'Institut Pasteur d'Algérie vient de publier, en deux volumes et une annexe, le bilan de cinquante ans d'activité. En ces pages précises, illustrées de photographies et de schémas, se déroule tout le panorama de la lutte soutenue là-bas par les Pastoriens pour élever l'ancienne humanité berbère jusqu'au plan de la société moderne.

L'histoire commence en 1880, par la découverte du microbe du paludisme que vient de faire Laveran. Elle se poursuit en 1900 par l'établissement, à Alger, d'une Mission permanente de l'Institut Pasteur, puis, en 1910, par la fondation de l'Institut Pasteur d'Algérie. Un front d'attaque de plus en plus puissant est alors dressé contre les maladies microbiennes quasi médiévales qui ravagent la population, fièvres récurrentes, peste, typhus, dysenterie, variole, syphilis, tuberculose, maladies du dromadaire, du mouton, de la chèvre, et surtout paludisme, qui est la maladie la plus répandue à la surface du globe et contre laquelle, depuis Laveran, se dirige le plus gros effort du docteur Sergent et de ses collaborateurs. En même temps, l'œuvre de recherche pure continue, sur la microbiologie humaine et animale, les venins, la description d'espèces animales nouvelles, l'économie rurale.

En une heure particulièrement cruelle pour l'Afrique du Nord, on chercherait en vain un plaidoyer plus lucide, plus objectif, plus convaincant que ces mille pages, sur la mission que la France y remplit, grâce à la science, à l'énergie, à la ténacité inlassable de ses savants.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 144.)



LES TOURMENTS DU PASTEUR THORN

par Jean Cassou

Dès son enfance les parents d'Abel Thorn avaient discerné en lui la vocation théologienne et l'avaient destiné à l'état de pasteur. On n'aurait su dire sur quels symptômes précis cette honnête famille avait fondé sa décision. Le jeune garçon n'y contrevint point : c'est donc qu'il y répondait intérieurement. Sans doute montrait-il de la dévotion. Néanmoins, sa vocation était faite d'autres raisons, plus secrètes, et qui auraient bien surpris son entourage et l'auraient surpris lui-même si elles avaient été clairement exprimées. La principale en était un furieux sentiment de jalousie à l'égard de tout le monde. Ce sentiment lui demeurait obscur, et lui fût-il devenu clair, voire fût-il apparu aux autres, jamais ni ceux-ci ni lui même n'y eussent reconnu un sentiment inspiré par le ciel. C'était une sorte de passion sauvage qui ne souffrait point de voir ses parents, ses frères et sœurs, ses compagnons, sa servante, distraire de sa personne un instant de leur attention. Mais à mesure que se développa son éducation, à mesure aussi que ses instincts de petit mâle s'affirmèrent, cette jalousie prit un tour nettement religieux. Il se mit à s'indigner moins de l'indifférence de tous ces êtres à son endroit que de leur indifférence à l'endroit de Dieu.

Un jour de sa quatorzième ou quinzième année qu'il était seul dans sa chambre et que, pour étudier plus commodément sa leçon, il avait eu le caprice de s'étendre à moitié au bout de son lit, sur le dos et la tête pendant renversée au dehors, il éprouva comme un afflux de sang au cerveau, suivi d'une palpitante et bizarre béatitude. Dès lors des curiosités l'assaillirent à quoi il n'aurait su fixer d'objet, des langueurs inconnues, puis de soudains sursauts de violent dégoût. Son assurance en sa propre foi commença à vaciller ; il se considérait avec inquiétude, et parfois avec terreur. Et il se demandait si ces mystérieux états dont il était favorisé et que, à certains moments de tentation, il recherchait en s'installant quelque part la tête en bas, lui étaient particuliers et si d'autres que lui ne les ressentaient pas. Oui, sans doute les autres les ressen-

taient-ils. Alors son exaspération contre eux se faisait plus vive : il leur en voulait de connaître d'aussi troubles sensations, de les connaître pour eux seuls, et de n'en rien dire, de l'en tenir écarté, d'en tenir écarté Dieu aussi ; il les enviait et les détestait tout ensemble. Et ils lui apparaissaient comme méritant encore davantage sa colère.

Enfin il parvint à la révélation des choses qui tiennent de la chair et de l'amour et il comprit que toutes ces personnes qui l'entouraient et qui lui étaient familières menaient, en dehors de cette familiarité, une vie monstrueuse, des arcanes de laquelle il était exclu et dans les instants de laquelle ils s'abandonnaient à des jeux aux règles singulières et prenaient des postures saugrenues. Toutes les personnes, y compris les plus graves, et non seulement son père et sa mère, mais son professeur et la tante Edwige. Cette idée était insupportable. Plus particulièrement insupportable encore l'idée que ses sœurs, elles aussi, ses trois charmantes sœurs dont il partageait les innocents plaisirs dans la maison et dans le jardin, connaîtraient un jour, le jour de leur mariage, ces drôles de manières, que leurs physionomies rieuses et lisses se transformeraient en un masque incongru, qu'à ces pratiques, elles iraient, comble d'horreur ! jusqu'à trouver de l'agrément, et que, au bout du compte, elles échapperaient à son impatiente domination en même temps qu'à la paternelle bienveillance de Dieu.

Désormais il souffrit le martyre. Sa jalousie s'étendit à tout être et à toute chose, au passé de tout être et de toute chose, à son présent et à son avenir. Il fut tout jalousie, et l'univers entier lui fut objet de jalousie. Car l'univers entier était péché, et Abel était amoureux du péché. Le péché est séduisant, libre et silencieux. Il se rit des bras qui se tendent pour l'étreindre, il leur échappe dans une pirouette, on ne sait comment lui parler, lui-même ne parle jamais, il est perpétuellement l'étranger, une fille étrangère, inaccessible, impénétrable, inconsciente. Il y a de quoi s'irriter jusqu'au fond des moelles. Cette étrangère, elle est là, comme les feuillages, comme les oiseaux des feuillages, elle n'en sait pas plus d'elle-même que les oiseaux, les oiseaux que l'on croit des créatures de Dieu, des amis et qui, en réalité, participent de l'universelle pourriture. Cette raillerie de tous les instants est d'autant plus cruelle que le péché ignore complètement qu'il raille. Il ne s'entend pas rire, il n'entend point les offenses qu'il décoche à l'oreille de l'ingénu, il ne voit point les flèches dont il perce son cœur. On l'étonnerait bien si on lui disait : *vade retro !* Mais on ne peut faire reculer l'étouffante masse de l'univers et le mal est irrémédiable. Nul espoir d'obtenir jamais la conversion de l'univers.

Voilà qui est grave pour un futur pasteur. Quelle illusion, quelle perspective, quelle entreprise le soutiendront dans son ministère ? Aucune. Il ne pourra exécuter son ministère qu'en souffrant sans fin, comme en enfer. Et le plus terrible est qu'il aimera sa souffrance à l'égal de la cause de sa souffrance. Toujours et partout il se complaira aux

maux que toujours et partout lui infligera le péché. Toujours et partout il aimera le péché.

L'ordre qui lui a été donné d'aimer, à quoi peut-il l'appliquer, sinon au péché ? Cher péché, inexorables délices, gracieuse bourrelle, cuisses blanches aux jarretelles noires, petits ongles sanglants ! Le jeune Abel doubla le récif des années, puis s'en fut poursuivre ses études à la ville universitaire, ville épaisse aux sombres pignons aigus et dans les recoins de laquelle se tapissent des brasseries enfumées. Parfois il fut sur le point de communiquer ses angoisses à l'un de ses camarades comme l'on confie une amourette. Il lui arrivait bien de discuter avec eux un point de théologie, et ces itinéraires spirituels où l'on s'aventure, un bras serré sur un gros livre, l'autre passé au bras du compagnon, laissent apparaître au hasard d'un tournant, dans la haie, une rose : on s'arrête, on regarde la rose, on la cueille, on la met à sa boutonnière, on parle d'autre chose, d'une chose autrement intime, un souvenir, une fantaisie, un enfantillage. L'âme s'ouvre. Mais l'âme d'Abel restait fermée sur sa plaie cuisante.

Il s'était établi, avec ses livres et ses maigres hardes, dans une chambre au dernier étage d'une vieille maison croupissante, à l'un des extrêmes faubourgs de la ville, parmi les taudis et les cabarets. Quand il rentrait, le soir, il était accosté par des filles. L'une d'elles, surtout, obsédait sa pensée durant les heures de veille sous la chandelle. Cette créature, elle avait un joli visage timide et un sourire modeste, oui, modeste en dépit des impudicités qu'il s'efforçait de promettre. En rêvant à ces impudicités, l'étudiant en théologie sentait s'accroître sa fureur. Sa fureur contre l'univers en général, contre toute l'espèce humaine, puis passant de l'espèce aux individus, contre ses camarades.

« Comment, se disait-il, peuvent-ils préparer leur carrière, progresser dans la connaissance de si hautes et redoutables matières sans se préoccuper davantage de ce dont je me préoccupe, en chantant devant leurs pots de bière de si malsonnantes chansons et qui sait ? en allant parfois, la nuit, commettre l'abomination avec ces suppôts du diable et de la mort ? » Là-dessus, le visage timide du joli suppôt apparaissait dans la flamme de la chandelle, l'ombre de son corps ondulait sur le mur. Et Dieu qui, de plus haut encore, voyait ces choses, Dieu de qui se détournait ainsi l'amour de ses enfants, se prenait à pleurer d'abondantes larmes nocturnes. Car l'Éternel est un Dieu jaloux. Pauvre Éternel !

C'est alors qu'Abel Thorn comprit un verset des Écritures, dont l'énigme l'avait toujours fasciné et où il est rapporté comment l'Éternel avait enjoint au prophète Osée, fils de Béeri, d'épouser une prostituée. Ce faisant, l'Éternel — cela était indubitable — avait voulu communiquer à l'un de ses fils les plus aimés un peu de l'effroyable douleur jalouse dont il était lui-même empli. Ayant reçu cette illumination, Abel Thorn n'alla point jusqu'à en tirer d'immédiates conséquences pratiques. Les temps

n'étaient point encore venus. Il voulut achever ses études, prendre tous ses degrés, atteindre le moment où il pourrait avec certitude se sentir digne de l'élection que le Seigneur avait faite de lui. Enfin on lui donna un poste de pasteur dans un village perdu de la côte, parmi d'humbles pêcheurs.

Des semaines, des mois passèrent, pendant lesquels le pasteur débutant s'acquitta de son office avec le zèle le plus ardent. Ses ouailles l'estimaient tout en regrettant, non sans une grossière, mais touchante indiscrétion, qu'il ne fût pas marié. C'étaient de bonnes gens frustes, et qui ne mâchaient pas leurs mots. Un pasteur célibataire, il y avait à cela quelque chose d'inconvenant et qui ne s'était jamais vu dans la paroisse. M. Thorn, à ces propos, souriait malicieusement. Les voies de Dieu ne sont-elles pas impénétrables ? Et son imagination s'envolait vers un lointain coin de rue où, sous un réverbère sinistre, de beaux yeux tendres, un peu tristes, aguichaient les passants.

***

Un beau jour, il annonça qu'il partait en voyage, voir son évêque. Puis il fit un détour par la ville de ses années de faculté. Il revint enfin, flanqué d'une Mme Thorn que personne ne connaissait au village, mais dont, à son maintien réservé, on ne pouvait douter qu'elle ne fût la personne la plus honorable du monde et la plus droite devant Dieu.

Ce ménage donna, durant plusieurs années, l'exemple de toutes les vertus, et M. Thorn fut appelé à de plus importantes fonctions. On lui confia une paroisse dans un quartier populaire de la capitale, assuré que l'on était qu'il y fournirait la mesure de ses talents, de son savoir, de sa ferveur apostolique. Et en effet, dans ce lieu grouillant, où la diversité des conditions et des infortunes humaines se mêlait aux tumultes du péché, ses prédications, ses actions secourables, sa chaude, énergique, presque brutale spiritualité lui obtinrent un grand lustre ; on ne manquait pas d'apprécier également l'ombre légère et comme effacée, mais bien réconfortante dans son évangélique douceur, que formait à ses côtés la digne épouse à qui le Seigneur l'avait apparié en cette vallée de larmes.

Il faut dire que ces premiers temps de mariage furent assez heureux pour M. Thorn et apportèrent quelque apaisement à son dévorant souci. A son tour il commettait l'acte de chair comme les autres et ceci le rangeait à l'ordre commun : il sentait moins la différence qui le séparait des autres, et l'exécration qu'ils lui avaient inspirée en diminuait d'autant.

Des brûlantes hauteurs de l'absolu il était tombé dans le dulcifique assouplissement du relatif. Il avait oublié l'ancienne condition de son épouse et ce qui avait été la raison même de son choix, et son épouse,

désormais, n'était plus que son épouse, l'épouse du pasteur, l'excellente Mme Thorn.

Les soins domestiques à quoi elle s'était tout de suite montrée fort entendue, la paix dont elle savait l'envelopper avec son air de résignation et de gratitude, la sagesse et la piété dont elle faisait preuve, son entente des menues choses quotidiennes, sa constante docilité, son émerveillement tacite, mais qui à tout moment se laissait percevoir, de la condition inespérée où l'avait élevée le généreux caprice de son bienfaiteur et maître, son amour enfin, son amour humble, patient, vigilant, tout cela n'était-ce pas des présents de Dieu ? Leur favorable influence semblait avoir pansé les amertumes de ce cœur rétif et l'avoir plongé dans une ignorante et suave stupeur.

Le réveil, néanmoins, ne pouvait manquer de se produire. « Mais Dieu ? s'écria un jour le pasteur Thorn en se prenant la tête dans les mains. J'avais assumé la douleur de Dieu et je ne la ressens plus ! Je m'étais imposé la compagnie d'une fille de joie afin de savourer plus atrocement la jalousie des joies qu'elle dispense à n'importe quel homme qui se présente, et je n'éprouve plus cette jalousie ! » Cette jalousie, il fallait en ranimer la flamme, et il n'eut de cesse qu'il ne posât un jour à sa femme la question :

— Elna, ne t'arrive-t-il point de regretter ton ancien métier ?

Elle le regarda avec surprise, puis ce regard eut une expression de répugnance. Elle n'était plus une fille de joie, mais Mme Thorn. Et comme il demeurait silencieux et fronçait les sourcils d'un air farouche, elle fondit en larmes, .

— C'est bon ! grommela-t-il en lui tournant le dos.

Pour lui l'image ancienne avait reparu, celle de la pécheresse sous son réverbère. Et la torture d'autrefois avait repris possession de son cœur, et la connaissance de l'immense torture de Dieu au spectacle du mal que commettent les créatures.

Mais Mme Thorn ne voulait plus commettre le mal. En bonne logique et selon la loi, il fallait qu'elle le commît. Il le fallait.

L'obstination est aussi un présent de Dieu, et que M. Thorn accueillit de toute son âme. Non point d'une âme ouverte, largement béante, comme on accueille les présents du démon, mais d'une âme étroite, pareille à un goulet de métal chauffé à blanc. On ne doit laisser de place à nulle autre pensée, rien qu'à la pensée capitale et sainte, à l'idée fixe qui ne se préoccupe que des moyens de son accomplissement. Il y avait de longs silences, désormais, entre les deux époux, comme entre deux êtres perdus dans le désert et sur lesquels pèse un ineffable reproche.

— Abel, qu'as-tu donc depuis quelque temps ? lui demandait-elle en osant à peine lever sur lui ses yeux soumis.

Elle se faisait de plus en plus tendre et chétive, mais ces airs-là, c'était des airs de bonne épouse, et Dieu n'en souffrait pas. Or il devait souffrir. Sinon, c'était le Malin qui triomphait ! Aussi M. Thorn s'enfonçait-il dans

son obstination. L'épouse épiait son visage pétrifié et sur lequel passait parfois un froid sourire, comme en accord à quelque secrète résolution. Elle épiait son visage, puis elle se détournait et revenait à ses travaux ménagers, cherchant toujours à mieux faire et, dans ses prières, interrogeant le Seigneur. Sans doute celui-ci parlait-il à son mari autrement qu'il ne lui parlait à elle. Elle, c'était une pauvre fille, une pécheresse, elle le savait bien, et à qui son cher Abel avait eu bien de la peine à réapprendre à lire et à écrire.

***

Un soir, après le dîner, il la fit entrer dans son cabinet et d'une voix qu'il semblait s'efforcer de rendre ferme et solennelle, bien qu'elle y entendît un redoutable tremblement de passion, il lui dit :

— Assieds-toi, Elna.

— Abel ! cria-t-elle. Mais qu'as-tu ? Qu'est-ce que cela veut dire, tout cela ?

Il mit un doigt sur sa bouche, puis désigna divers objets disposés sur la table : elle aperçut un fichu aux couleurs vives, une robe courte de satin noir, des bas de soie noire, des fards, un flacon de parfum.

— Les instruments du péché, murmura-t-il. Oh ! oh ! poursuivit-il avec un ricanement goguenard comme au souvenir d'une bonne farce. Oh ! oh ! j'ai eu beaucoup de mal à me les procurer. Il m'a fallu employer pas mal de ruse, en cachette, sans me faire connaître ! Mais j'y suis arrivé ! Elna, quitte tes vêtements et prends ces parures, ces jolies parures. La nuit est venue, nul ne te reconnaîtra. Tu t'en iras à l'autre bout de la ville, près de la gare : il y a là-bas des voyageurs, des étrangers en quête de plaisirs impurs. Tu me comprends ?

— Mais tu es fou, Abel ! cria-t-elle. Oh ! Seigneur, il est devenu fou !

— Le Seigneur ! Tu as prononcé le nom du Seigneur ! C'est à cause de lui, c'est pour lui, justement, que tu vas faire ce que je te commande. Mais ce sont là des mystères que tu ne peux comprendre. Est-ce que la victime comprend le sacrifice ? Est-ce qu'elle comprend la peine du sacrificateur ? A Dieu seul appartient l'intelligence totale. Oh ! mon âme est déchirée, mais ce déchirement est voulu par Lui.

Il cacha son visage dans ses mains et demeura un long moment immobile, cependant qu'Elna éclatait en gémissements et en sanglots. Enfin elle put prononcer quelques mots :

— J'avais cru...

— Qu'est-ce que tu avais cru, malheureuse enfant ?

— J'avais cru que tu m'aimais.

Il hocha la tête, scandalisé.

— Notre amour n'est dû qu'à Dieu et à la peine qu'il souffre à cause du péché des hommes, déclara-t-il, les bras étendus et en retrouvant son inflexible courage.

Elle rentra sa petite tête dans ses épaules, et continua de pleurer longtemps. Puis, d'une voix misérable :

— Tu veux que... ?

— Je veux. Tous les soirs, tu feras de même.

— Tous les soirs ? Comme...

— Comme autrefois, oui. Tous les soirs, reprit-il avec une expression goulue, je souffrirai à cause de ton péché et de mon abandon, de mon abandon infini.

Elle se leva. Ses yeux étincelaient à travers ses larmes.

— Vois-tu, dit-elle, vois-tu, si tu m'avais expliqué, si tu m'avais donné à penser que cela te ferait le moindre bien que j'agisse comme... comme tu me le demandes, eh bien ! oui, je t'aurais obéi... Oh ! si j'avais pu penser que cela te ferait du bien, si tu me l'avais demandé par amour pour toi, je t'aurais obéi. Je t'ai toujours obéi, Abel. Mais c'est que je t'aimais...

Un sanglot la secoua encore, mais elle se maîtrisa et reprit :

— Je t'ai aimé, Abel, oh ! je t'ai aimé. Et je n'avais que mon amour. Mais tu me l'as pris et je n'ai plus rien à présent. Comme autrefois... Alors tu as raison : il faut bien que je m'en aille.

— Mais tu reviendras ? cria-t-il, subitement angoissé. Tous les soirs, tu entends, tous les soirs, tu partiras faire ce que tu dois faire, et puis tu reviendras ! Tu reviendras à mon foyer ! Tous les soirs !

Elle avait enlevé sa robe et s'attifait tranquillement comme il l'avait voulu. Lui, cloué au sol, il la regardait faire.

— Tu reviendras ? balbutia-t-il.

Elle avait fini sa toilette et, malgré son fichu et ses bas de soie, elle avait l'air, plutôt que d'une prostituée, d'une pauvre petite paysanne toute courbée. De nouveau elle pleurait.

— C'est bien, gémit-elle, on me chasse... J'avais cru, oui, j'avais cru que tu m'aimais... Moi, je t'aimais... C'est bien... Je suis ce que je suis, ce que j'étais... Sans amour... Pas d'amour pour moi...

— Tu reviendras ? répéta-t-il.

— Mais non, répondit-elle doucement, mais non, voyons, tu ne me reverras plus jamais.

Elle sortit. M. Thorn, tombé à genoux, entendit son pas s'éloigner dans l'escalier et la porte s'abattre.

JEAN CASSOU

LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL DE GAULLE

par Louis Koeltz

Au troisième printemps de la guerre, le destin rend son arrêt. Les jeux sont faits. La balance se renverse... Une action de grande envergure se prépare en Occident... Au centre de l'opération il y aura, de toute façon, la France. Pour elle, ce qui est en jeu ce n'est pas seulement l'expulsion de l'ennemi hors de son territoire, c'est aussi son avenir comme nation et comme État: Qu'elle demeure prostrée jusqu'à la fin, c'en est fait de sa foi en elle-même et, par là, de son indépendance... Au contraire, rien n'est perdu si elle rentre en ligne dans son unité recouvrée. Cette fois encore, l'avenir peut être sauvegardé à condition qu'au terme de ce drame, la France soit belligérante et rassemblée autour d'un seul pouvoir...

Voilà ma tâche ! Regrouper la France dans la guerre ; lui épargner la subversion ; lui remettre un destin qui ne dépende que d'elle-même... C'est le peuple tout entier, tel qu'il est, qu'il me faudra rassembler. Contre l'ennemi, malgré les Alliés, en dépit d'affreuses divisions, j'aurai à faire autour de moi l'unité de la France déchirée.

Telle était, au printemps 1942, la mission que le général de Gaulle s'était donnée : le second tome de ses Mémoires, qu'il a précisément intitulé *L'Unité* [1], retrace, jusqu'à son entrée dans Paris libéré, les épreuves qu'il eut à traverser et les moyens qu'il eut à employer pour remplir cette mission.

Suivons-le dans ses efforts.

L'isolement initial.

Dès l'abord, la situation ne lui est pas favorable : il est presque seul, il n'a que peu de moyens, l'Afrique du Nord obéit au Gouvernement de Vichy, les Américains et les Britanniques le tiennent à l'écart de leurs

— Près du titre, notre collaborateur le général Koeltz.

1. Plon.

conseils et lui cachent leurs projets. Il pressent cependant ce qui se prépare pour le proche avenir : un débarquement en France ou en Afrique du Nord. Pour sa part, il préférerait un débarquement en France, mais, à la fin de juillet, il apprend que Londres et Washington se sont prononcés pour l'entreprise d'Afrique, que ses troupes n'y participeront pas et que Roosevelt a fait choix du général Giraud pour rallier Algérie, Maroc et Tunisie au camp des Alliés.

Alors, devant « cet égoïsme sacré », il décide de ne jouer que le jeu français, en renforçant la cohésion de la France combattante. Il adopte en conséquence délibérément « l'attitude raidie et durcie qu'impose cette concentration ». Il part en tournée au Levant et en Afrique française libre où il saisit toutes les occasions de relever les agissements britanniques contraires à la France. De retour à Londres, le 25 septembre, il a une violente altercation avec Churchill et Eden à propos de Madagascar que les Britanniques viennent d'occuper et dont ils refusent la remise à la France Combattante. Malgré les invectives de Churchill qui lui crie que « dans son attitude d'anglophobie il est guidé par des soucis de prestige et par la volonté d'agrandir parmi les Français sa situation personnelle », il tient tête résolument et finalement gagne la partie : le 6 novembre, Eden vient lui remettre Madagascar. C'est là une première satisfaction.

Mais ce ne sont pas seulement les Alliés qui lui donnent des préoccupations, ce sont aussi les mouvements de résistance de la métropole dont « l'individualisme et les rivalités » risquent de compromettre l'avenir : le seul remède est de les souder ; il prescrit en conséquence à ses adjoints de hâter la formation du Conseil de la Résistance « afin d'avoir au moment voulu un instrument dans la lutte contre l'ennemi et vis-à-vis des Alliés un appui essentiel pour sa politique d'indépendance et d'unité ».

La lutte pour le pouvoir unique.

Le débarquement allié au Maroc et en Algérie vient ajouter à ses soucis. Les chefs civils et militaires se rallient à Darlan qui, le 7 décembre, avec l'accord des Alliés, se décrète chef de l'État français d'Afrique du Nord et crée un conseil impérial pour l'appuyer. L'unité risque de se faire autour de Darlan.

De Gaulle réagit immédiatement. Dès le 12 novembre il fait savoir à Londres et à Washington « qu'il n'y a pas la moindre chance d'un arrangement entre la France combattante et le Haut Commissaire d'Afrique du Nord », puis il transmet aux Alliés une note rédigée par les mouvements de résistance qui demandent instamment que « les destins de l'Afrique du Nord française soient remis entre les mains du général de Gaulle ». Devant le silence allié, il demeure « inébranlable par rai-

sonnement autant que par tempérament ». Le système bâti à Alger lui « paraît trop artificiel pour résister au bélier des événements, quelque appui qu'il reçoive du dehors ». Il ne veut rien concéder à « cette oligarchie sans avenir et sans espoir ».

D'ailleurs, la France combattante est en train de s'agrandir d'elle-même car l'ensemble des possessions françaises de l'Océan Indien, La Réunion, Madagascar, Djibouti, vient de se rallier à elle.

Brusquement, le 24 décembre, l'assassinat de l'amiral Darlan ouvre des perspectives nouvelles. De Gaulle décide de « tirer immédiatement parti » de l'événement. Le général Giraud ayant été nommé commandant en chef civil et militaire, il lui écrit pour lui proposer une rencontre aux fins « d'étudier les moyens qui permettraient de grouper toutes les forces et tous les territoires susceptibles de lutter pour la libération et le salut de la France ». Giraud répond de façon dilatoire.

En janvier 1943 à Anfa, après l'échec d'une entremise de Churchill et Roosevelt, de Gaulle s'adresse de nouveau directement à Giraud pour lui proposer sa solution : « de Gaulle formera un gouvernement de guerre qui deviendra celui de la République ; Giraud recevra de ce gouvernement le commandement de l'armée de la libération ; à la rigueur ils formeront ensemble un pouvoir central ». Giraud refuse. Il se sent fort : Londres et Washington viennent de le reconnaître comme commandant en chef civil et militaire et ils ont en outre conclu avec lui un accord prévoyant certaines livraisons d'armes et de vivres.

De Gaulle ne se rebute pas. L'action rapide ayant échoué, il manœuvrera « par étapes ». La première consistera à prendre pied en Algérie, mais il ne veut pas y aller sans garanties. Pendant trois mois, il cherche à faire admettre sa conception par Giraud ; celui-ci répond en opposant la sienne : l'unité se fera autour de lui-même ; on créera à Alger un « Conseil des Territoires d'Outre-Mer » qui aura un simple rôle de coordination administrative, sans direction nationale, et le commandant en chef restera indépendant.

Mais peu à peu un mouvement se déclenche en Afrique du Nord en faveur de l'union et de la venue de de Gaulle, si bien que le 27 avril Giraud déclare qu'il renonce à la prépondérance ; puis le 27 mai, à la suite d'un message du Conseil de la Résistance qui s'est constitué à Paris et qui déclare que « ... le peuple de France n'admettra jamais la subordination de de Gaulle au général Giraud », il s'incline et demande à de Gaulle de venir immédiatement à Alger pour former un gouvernement commun.

De Gaulle a gagné la première manche : il arrive à Alger le 30 mai.

La seconde phase de la lutte pour le pouvoir unique commence dès le lendemain. Elle sera encore plus longue et plus pénible que la précédente. Après un premier contact très rude, de Gaulle et Giraud « ordonnent conjointement la création du Comité français de la Libéra-

tion nationale ». De Gaulle accepte donc ainsi de « supporter momentanément une dualité absurde », mais compte bien « amener Giraud à se ranger de lui-même du côté de l'intérêt public ». Il voudrait qu'il se contente des fonctions d'inspecteur général de l'armée et qu'il accepte d'être subordonné au Gouvernement. Ce n'est qu'à la fin de juillet qu'il obtient du Comité des décisions « qui rapprochent du but » : Giraud restera coprésident et commandant en chef, mais la direction du Comité appartiendra au seul de Gaulle.

Ce *modus vivendi* n'est pas heureux. En septembre, ayant constaté à propos de l'opération de Corse que Giraud agit à sa guise, de Gaulle décide de mettre fin à cette situation fausse et, dans le courant d'octobre, le Comité adopte une ordonnance d'après laquelle il n'y aura plus qu'un président.

A l'usage cette mesure se révèle, elle aussi, insuffisante : en avril 1944 il apparaît que Giraud a des contacts personnels avec la métropole. De Gaulle décide alors de l'écarter du Gouvernement ; il lui fait retirer son titre de commandant en chef et le nomme inspecteur général de l'armée. Giraud refuse ce poste et la médaille militaire et se retire définitivement.

La lutte pour le pouvoir unique est terminée. Devenu chef unique, de Gaulle va pouvoir se consacrer à une tâche qui devient urgente : la préparation de la libération de la France.

L'AFFERMISSEMENT DE L'AUTORITÉ.

Son autorité s'est d'ailleurs accrue pendant une absence du général Giraud en Amérique : l'unité autour de sa personne a été admise par tous au Comité et l'État est réapparu dans les faits et dans les esprits ; d'autre part, par ses visites en Tunisie et au Maroc, il a attiré à lui les masses populaires.

En cette même période, les Antilles françaises se sont ralliées au Comité de la Libération, lui apportant de surcroît une escadre et la réserve d'or de la Banque de France, et la flotte française d'Alexandrie de l'amiral Godfroy a rejoint les forces navales d'Alger. C'était là un sérieux accroissement de puissance.

Les Alliés comprennent que les jeux sont faits et le 26 août reconnaissent officiellement le Comité de la Libération.

Fort de son accroissement de puissance matérielle et morale, de Gaulle parle avec plus d'autorité aux Alliés. Dès la fin de juillet 1943, après la chute de Mussolini, il leur a déclaré que le règlement de comptes avec l'Italie ne « saurait être ni valable ni durable sans la France » et quelques jours plus tard il leur a envoyé une note disant que « le Comité français de la Libération nationale entendait prendre part aux négociations

d'armistice, puis aux délibérations et décisions des organismes qui feront exécuter les conditions imposées ». Le 12 septembre il étend la question et proclame à Oran que « la France prétend, dans l'intérêt de tous, à la place qui lui revient dans le réglement du drame dont la liquidation commence ».

En ce même mois de septembre, il aborde la grande question du rôle que les Français auront à jouer dans la libération prochaine de leur patrie. Se doutant que les Alliés caressent le projet d'assurer eux-mêmes le gouvernement de notre pays, il adresse à Londres et Washington un projet d'accord précisant « les modalités de la coopération à établir entre les forces alliées d'une part et les autorités et la population d'autre part » et demandant que « l'affaire fût mise d'urgence en discussion entre les trois gouvernements ».

Le 18 septembre, il envoie aux trois grands un mémorandum sur l'emploi des forces françaises à l'intérieur de la coalition. Celui-ci spécifie que « l'effort principal français devra être directement consacré à la libération de la France et engagé à partir de l'Afrique du Nord, par le sud de la métropole, mais que toutefois il est nécessaire que certaines forces fournies par nous participent aux opérations du Nord et qu'il faudrait qu'au moins une division blindée française fût transportée à temps en Angleterre pour assurer la libération de Paris ».

Les pouvoirs publics dans la France libérée.

Mais il ne suffit pas de marquer auprès des Alliés que l'on ne saurait leur concéder l'administration de la France, il faut aussi définir à l'avance, afin de ne pas être surpris et débordé, quel pouvoir on établira à Paris et quelle sera sa mission.

« La chance du pays, c'est l'unité nationale », pense le général de Gaulle. A cette fin il réforme, au début de novembre 1943, le Comité de la Libération, de façon à lui faire comprendre des représentants de chacune des « familles spirituelles » de la France, de la Résistance et quelques hautes compétences. Il constitue dans le même esprit une Assemblée consultative de la Résistance qu'il convoque au début de novembre. Il lui définit ce que le Comité attend d'elle. Mais, à son grand regret, l'activité de cette Assemblée ne se porte pas sur les grandes questions extérieures, mais sur les sujets qui lui tiennent le plus à cœur : l'épuration, l'aide à la résistance, l'établissement des pouvoirs publics en France à la libération. Ce sont donc ces sujets que le Comité doit régler en premier.

Tous les délégués estiment que le peuple français devra être consulté le plus tôt possible et qu'une Assemblée nationale aura à se saisir de la question constitutionnelle. Mais ils sont loin d'être unanimes sur la

nature de cette assemblée. Dans ces conditions, il est admis que la « Consultative » sera transférée dans la métropole et que, convenablement élargie, elle continuera au début son office auprès du Gouvernement. Dans les premiers mois de 1944, une série d'ordonnances règlent alors l'organisation des pouvoirs au cours de la libération. Des commissaires régionaux seront chargés de prendre toutes mesures nécessaires dans leurs circonscriptions, et « pour attribuer à la Résistance un rôle dans la remise en marche, un moyen normal d'expression, voire un exutoire à d'inévitables bouillonnements », il est décidé qu'un Comité de la Libération fonctionnera dans chaque département.

Dans le domaine de l'épuration, une décision du 3 septembre 1943 a déjà été prise contre les hautes personnalités du Gouvernement de Vichy, mais il est certain que la libération déclenchera dans tout le pays « une impulsion élémentaire de châtiment ». Or, le droit de punir est affaire d'État et doit le rester. Il faut donc que sa justice instruise les causes et rende ses verdicts dans les moindres délais sous peine d'être débordée par la fureur des groupes et des individus. Deux ordonnances de l'été 1944 fixent en conséquence les conditions dans lesquelles les crimes et délits de collaboration seront jugés. Des tribunaux spéciaux [1], les cours de justice et la Haute Cour seront chargés de cette mission.

Le Comité d'Alger consacre aussi une grande partie de son effort aux multiples problèmes économiques, financiers et sociaux qui doivent être réglés avec soin à l'avance si « on veut éviter le glissement des masses vers le totalitarisme communiste et sauver l'âme de la France ».

Le Gouvernement ayant ainsi raffermi son pouvoir et fait sentir son action dans tous les domaines, de Gaulle estime qu'il est nécessaire de « marquer dans les termes ce qui est acquis dans les faits » et qu'il est temps que « le Gouvernement prenne le nom qui lui revient ».

En conséquence au début de juin, à la veille du débarquement en Normandie, le Comité de la Libération nationale devient le « Gouvernement provisoire de la République française ».

La France reprend sa place.

L'action du Comité de la Libération et la reconstitution de l'armée d'Afrique sur un type moderne avaient amené les Alliés à avoir une certaine considération pour le Gouvernement d'Alger. A la mi-novembre 1943, ils l'avaient invité à faire partie d'une commission pour les affaires italiennes et le général Eisenhower lui avait demandé en décembre d'envoyer en Italie les premiers éléments de notre corps expéditionnaire. Mais les Alliés ne considéraient pas encore le Gouvernement

1. Sur l' « *institution regrettable de toute juridiction d'exception* » voir l'article de Maurice Garçon, *Revue de Paris*, novembre 1945. (N.D.L.R.)

d'Alger comme un gouvernement régulier et continuaient à le tenir à l'écart de toutes leurs délibérations. Le président Roosevelt en particulier persistait « à lui dénier la qualité d'être le pouvoir français lors de la libération ; il voulait instituer en France son arbitrage ». Churchill se conformait à son attitude et cherchait à gagner de Gaulle aux vues du président. Mais de Gaulle lui déclara un jour « qu'il poursuivrait son chemin, celui de l'indépendance, convaincu qu'il était le meilleur non seulement pour la France, mais pour notre alliance ». Finalement, en avril 1944, Roosevelt donna à Eisenhower des instructions disant qu'il lui appartenait, en tant que commandant en chef, d'assumer le pouvoir suprême en France lors du débarquement. Une lutte sévère s'engage alors entre les Alliés et de Gaulle sur cette question. De Gaulle, imperturbable, ne s'en émeut pas, persuadé qu'à la fin les Alliés céderont d'eux-mêmes. En effet, durant tout le mois de mai des représentants de Churchill, puis Churchill lui-même, cherchent à le convaincre d'aller trouver Roosevelt et de s'entendre avec lui au sujet de la reconnaissance du Comité de la Libération et de la question de l'administration de la France. Invariablement, il leur répond qu'il n'a rien à demander et que la reconnaissance est déjà faite par le peuple de France. Cette attitude de fermeté inébranlable amène peu à peu les Alliés à résipiscence. On l'invite à aller en Angleterre au moment du débarquement. Il accepte. Il se rend à Bayeux où la population enthousiaste l'acclame. « La preuve est faite », écrit-il. Deux jours après, à Londres, Eden vient lui proposer d'établir en commun un projet d'accord qu'il se fait fort de faire admettre par Roosevelt. Il accepte. Roosevelt de son côté insiste pour qu'il vienne le voir. Il accepte encore, mais à Washington il évite avec soin de parler affaires et se fait acclamer par la population de New-York : « C'est la preuve que dans le grand débat dont elle a été l'objet, la France va décidément l'emporter. »

Effectivement, le 13 juillet, quand il rentre à Alger, il trouve sur son bureau une déclaration publiée par le Gouvernement américain : « Les États-Unis reconnaissent que le Comité français de la Libération nationale est qualifié pour exercer l'administration en France. » Au début d'août un accord est signé « qui ressemble étonnamment à ce que nous avions proposé un an auparavant ». Le Gouvernement provisoire de la République est désigné par son nom sans réticence. On admet que lui seul exerce les pouvoirs publics ; que lui seul peut mettre à la disposition du commandement militaire les services qui sont demandés, que lui seul émet de la monnaie en France...

La France reprend son rang.

Et maintenant son armée, faite de la vieille armée d'Afrique, des volontaires venus de France, et des combattants de Libye et du Fezzan — « jamais elle n'eut de qualité meilleure » — va lui rendre son prestige sur la terre même de la patrie, après avoir déjà étonné les Alliés en Tunisie et en Italie.

L'AVENIR.

Telle est, résumée à très grands traits, et telle qu'il vient de la décrire lui-même dans ce nouveau volume, la lutte que soutint le général de Gaulle « pour l'unité et l'indépendance de la France ». L'œuvre accomplie était immense. Ce n'est pas notre propos ici de la juger.

« La politique, la diplomatie, les armes, dit-il dans les dernières lignes de son ouvrage, ont de concert préparé l'unité. Il faut maintenant rassembler la nation dès qu'elle sortira du gouffre. »

L'unité n'est donc pas encore réalisée ; elle n'est que préparée. Mais l'a-t-elle été dans les meilleures conditions et peut-on bien augurer de l'avenir ? Certes, tous les territoires d'outre-mer, à part l'Indochine, ont été remis sous une même autorité ; certes, le Gouvernement provisoire de la République a été établi et formellement reconnu par les Alliés ; certes, en France même un grand élan de patriotisme a été provoqué par les victoires de nos armées et par les combats et les sacrifices de la Résistance. En fait, l'unité morale restait à faire.

Le général lui-même a dû le sentir à maintes reprises. « Maintenant le but approche, dit-il, mais à mesure j'ai l'impression de fouler un terrain plus meuble, de respirer un air moins pur. Autour de moi les intérêts se dressent, les rivalités s'opposent, les hommes sont chaque jour plus humains. »

Au sein même de l'Assemblée consultative de la Résistance, les délégués « se montraient réservés par rapport à l'autorité sans laquelle aucun pouvoir n'accomplirait quoi que ce fût ». Il a éprouvé « inquiétude et tristesse à constater l'état d'esprit de ceux qui, demain, auraient en charge l'État et qui semblaient vouloir rebâtir le régime pour les jeux des politiciens, non pour le service du pays ».

Mais ce ne sont pas seulement les individus qui l'inquiètent, ce sont aussi les groupements de force — communistes en particulier — qui risquent de déborder le pouvoir et de lui échapper. Ne vont-ils pas compromettre l'avenir par leurs actes ? Ne vont-ils pas menacer l'unité renaissante par la poursuite de leurs intérêts personnels, par leur désir exacerbé d'épuration qui, à en juger par ce qui s'est déjà passé en Afrique du Nord, peut dépasser ce qu'exige la seule justice ?

A lire certains passages du livre du général de Gaulle, il semble qu'une sorte de pressentiment domine parfois ses pensées.

LOUIS KOELTZ

LA NUIT DE TEMPELHOF

par ARMAND LANOUX

Il y eut encore, sur le chemin de bois qui conduisait chez le commandant Watrin, un reflux d'officiers. Ceux-ci sortaient d'un cours d'histoire économique et discutaient ferme des causes de la décadence de la République de Venise ! Il y avait près de dix minutes que le groupe stationnait.

— Sous-lieutenant Vanhoenacker, dit enfin le Capim, c'est vous qui connaissez le commandant depuis le plus longtemps. Vous allez parler pour nous.

— Non, mon capitaine, dit Van', je ne saurais pas.

Vanhoenacker avait employé naturellement la formule du Nord : « ne pas savoir » pour « ne pas pouvoir ».

— Ah, dit le Capim, interloqué. Bon ! Bien ! Alors, ce sera vous, Soubeyrac...

— Moi, fit Soubeyrac, stupéfait, moi ! Mais le commandant me...

Il se retint, il allait dire le commandant « me déteste ».

Résumé des précédents chapitres. — Un Oflag en Poméranie en 1942. Un groupe d'officiers organise une petite compagnie théâtrale. François Soubeyrac la dirige ; c'est un homme sensible, intelligent et cultivé ; Camille, tout jeune officier, tient les rôles de femme ; auprès d'eux Thomas Cavatini, le « popotier », bègue, Vanhoenacker, le « décorateur », Frédéric, le « compositeur ». Profitant d'un certain relâchement de la surveillance, un officier français, Eberling, amorce l'entrée d'un tunnel dans le bloc même où se déroulent les répétitions et commence de préparer son évasion. Le commandant Watrin, officier âgé, respecté de tous, qui vit farouchement à l'écart, vient d'apprendre la mort de son fils. Un groupe d'officiers se réunit pour lui porter des condoléances.

Et il sut aussitôt que ce n'était pas vrai, que cela n'avait jamais été vrai.

Soubeyrac accepta de la tête, accablé. Ils allaient entrer quand, brusquement, quelques gamelles à la main, qu'il venait de laver au lavabo collectif, le commandant Watrin débusqua sur eux, par derrière, alors qu'ils le croyaient dans sa « chtoube ». Il n'avait pas son képi et ses cheveux étaient uniformément blancs. Tous les plis du visage s'étaient creusés. La moustache était entièrement blanche. Il avait vieilli de quinze ans au cours de ces vingt-deux mois. C'était un vieillard aux yeux rouges. Mais son expression fixe, tendue, farouche, était terrible, le masque de la pire des colères, la colère animale de l'homme touché dans sa chair. Ils reculèrent devant ce sanglier en vareuse. Watrin s'arrêta au milieu d'eux et les dévisagea l'un après l'autre.

François sentit sa gorge se nouer. Eh oui, il retrouvait comme aux avant-postes aux débuts de la campagne, l'impression d'être en faute, d'avoir fait quelque chose de mal, complexe de culpabilité que les militaires ont utilisé bien avant que l'ait décrit Sigmund Freud, et non seulement Soubeyrac régressait dans le temps jusqu'à redevenir le jeune sous-lieutenant des premiers mois de la guerre, mais il reculait bien plus loin, vertigineusement, vers son enfance, les fautes de son enfance. Il se mit au garde-à-vous.

Soubeyrac regarda en face Watrin. Ce masque boursouflé du commandant, ce n'était pas l'expression de la colère mais l'extrême désespoir. Il n'y avait aucune différence, chez le commandant Watrin, entre le masque de l'extrême désespoir et le masque de la colère. Soubeyrac n'avait plus de salive. Watrin ne cessait de pleurer depuis la nouvelle, et ce terrible guerrier, cette culotte de peau, ce vieux dur-à-cuir qui pleurait, c'était épouvantable, avec une pointe de grotesque qui empirait tout. La pomme d'Adam du commandant eut un soubresaut : toute l'angoisse et tout le chagrin accumulés depuis des mois et des mois remontaient. Alors, François parla et il ne reconnut pas sa voix :

— Nous sommes venus, mon commandant, nous tous, les officiers de votre bataillon et ceux du régiment. Nous allions chez vous...

Ça passait mal. Il reprit un peu de souffle ;

— Nous avons appris la nouvelle et nous voulions vous dire... toute notre fidélité... toute notre respectueuse... affection.

Les mots ne se fondaient pas dans l'air. Les mots restaient entre eux. Le vent du Sud ne pouvait rien sur eux. Les visages étaient tendus, autour de l'homme qui souffrait et pour lequel tout était vain. Le groupe s'était resserré, un petit cercle d'ombres entre des cabanes rectilignes, tandis que la nuit venait au grand galop.

La nuit venait de la Russie par où avait filé le Tatou, le fils du général. La nuit couvrait déjà la Russie silencieuse. La nuit glissait, glissait du fond de l'Asie. Dans cinq minutes, elle serait à Danzig, dans dix, tout à fait sur eux. A quelques kilomètres au Nord, elle envahissait la Baltique

écumeuse. Elle allait atteindre le petit village de pêcheurs où Eberling avait des complicités, gagner l'île Rügen et la Suède. « Bon Dieu, je te comprends, Eberling, je te comprends, foutre le camp, ah, foutre le camp ! »

Les corps des sept hommes étaient immobiles. Les vêtements, agités par le vent du Sud, semblaient indépendants d'eux. Enfin, le vieil officier bougea. Les traits bouleversés, le blanc des yeux injecté, la gorge gonflée, il gronda :

— Oh ! Ce n'est pas le courage qui manque !

Et il les considéra, farouche, comme s'il les soupçonnait d'être venus lui donner du courage ! Sa respiration était saccadée. Il ne pouvait dire que peu de mots à la fois :

— C'était un militaire, quoi.

Il fallait fouiller les mots un à un pour chercher le sens que le Vieux leur prêtait. Se redressant :

— Tout ce que je vous demande, c'est une petite prière pour lui.

Sa voix s'était cassée au dernier mot.

Il fit un pas. Il était tout contre Soubeyrac. C'est alors qu'il eut *le geste.*

La main noueuse, tordue d'arthrite, se leva vers la poitrine de Soubeyrac, et d'un doigt, d'un seul doigt, l'index, il toucha la vareuse du lieutenant à la hauteur du cœur. Et le cœur du jeune homme cognait si fort que le bruit devait résonner jusqu'au fond des baraques les plus lointaines.

— Et il faut que ce soit vous qui me disiez ça, Soubeyrac !

La main restait suspendue, noueuse, l'index pointé vers le cœur.

Une vague bouleversante passa sur le visage de Watrin. Il se maîtrisa :

— Rentrez, vous allez prendre froid. Rentrez, mon petit.

La main du commandant Watrin retomba. Il poussa un grondement de chien traqué, se dégagea brutalement, jetant de côté de tout son poids le Capim abasourdi et il s'engouffra dans la baraque dont il claqua sur eux la porte.

Ils se séparèrent sans parler, et Toto, Van' et François revinrent vers la chtoube, comme s'ils avaient commis une mauvaise action.

Ils se couchèrent, sans parler. Les êtres sont incommunicables. Bientôt, ce fut l'extinction des feux, que jouait ce soir-là Leblond, avec des variations qui rappelaient à tous ces militaires de métier ou de hasard les beaux jours des casernes de France, du temps de la paix, bien sûr. Comment obtenir la communion des êtres ? Prier ? François voulut prier, comme l'avait demandé le commandant Watrin. Pour le fils Watrin, pour l'homme de Volmerange, le gars de Billancourt, et aussi pour les morts de la *Pommersche Zeitung.* Pas pour lui-même car il estimait n'en être pas digne.

« *Litcht aus !* » hurlèrent dans la nuit les posten.

Mais Soubeyrac ne retrouvait du Notre Père que « Notre père qui êtes

aux cieux, pardonnez-nous nos offenses » et voilà tout. Il s'agissait bien d'offenses !

Il finit simplement par dire : « Mon Dieu, ayez pitié d'eux, et ayez pitié de nous. »

Un bruit de perles. C'était Toto. Thomas Cavatini avait posé son chapelet sur le tabouret qui lui servait de table de nuit. « A-a-amen », murmura-t-il si doucement qu'il était permis de penser que ce n'était pas une réponse.

Alors, Soubeyrac comprit qu'ils venaient de prier les uns pour les autres, que l'homme de Volmerange était revenu parmi eux, qu'il prendrait de plus en plus d'importance dans leur drame personnel et qu'il était vraiment très difficile de séparer les morts des vivants.

IV

Ils étaient cinq en plus du gefreiter armé et du Sonderführer : Soubeyrac, un délégué de la commission des ordinaires, Toto, Vanhoenacker et Eberling. A part le délégué de la C.D.O., Gillouard, un capitaine de réserve qui dirigeait un Damoy de Paris dans le civil, bon grand diable jovial, le colonel Marchandier avait laissé Soubeyrac établir la liste de la « corvée ».

Il était rare que la Lagerführung laissât les officiers sortir, même encadrés, et les promenades dans le Wald des premiers mois n'étaient plus qu'un lointain souvenir, aussi les candidats étaient-ils nombreux à chaque sortie ! Sur quinze cents officiers, on ne pouvait décider que par l'arbitraire et François s'y était résigné. Il fallait évidemment que Soubeyrac en fût, pour acheter le matériel. Restaient trois places. Les copains de la chtoube avaient tiré au sort ceux qui partiraient. Le nom de Paradoux était sorti. Au dernier moment, le « dépliant » artilleur s'était désisté. Il avait expliqué que, moralement, cette demi-douzaine d'heures de semi-liberté lui ferait plus de mal que de bien et il avait presque obligé Van', le sédentaire que guettait la neurasthénie, à sortir à sa place. Personne n'avait été dupe. Ces générosités étaient fréquentes. François avait demandé préalablement au commandant Watrin de les accompagner. Le Vieux avait refusé.

Depuis la nouvelle de la mort de son fils, le commandant était devenu un souci constant pour Soubeyrac. Quand il avait vu le Vieux pleurer, l'image qu'il s'était faite jusqu'alors de son chef s'était effacée.

Vanhoenacker connaissait mieux Watrin. En effet, le commandant était, avant 1939, chargé de l'instruction des S.O.R. et Vanhoenacker venait de leurs cercles de perfectionnement. D'après Van', Watrin devait avoir cinquante et un ans. Van' croyait être sûr des vingt-cinq ans en 1914. Il connaissait aussi les origines de Watrin. Fils d'un porion de Denain et d'une hercheuse, Watrin avait travaillé dans le fond, dès quatorze ans.

Soubeyrac n'avait pas imaginé ainsi l'enfance de son redoutable chef. Il se représentait désormais un enfant rouquin, travailleur, rude, allant à la mine bien avant l'aube, avec son briquet, une « flamique à poriaux dans ch'poche », et cette condition ouvrière, au départ, changeait toutes les perspectives.

— Le père de Watrin vivait encore en 1937, disait Van'. C'était un géant poil de carotte aux yeux bleus. Il allait toujours à la pêche, au canal. C'est à lui que son fils ressemble. La mère vit encore, une Flamande brune et sèche, du type espagnol, probablement une paysanne attirée par le gain dans les mines... C'est elle qui a dû le rendre aussi croyant qu'il est...

— C'est vrai que tu es un grand chef marabe, dit en souriant François.

Un « marabe » signifiait, dans l'argot de la baraque, un marabout, c'est-à-dire un prêtre, ou mieux, comme disait Frédéric, « un membre du parti prêtre ». L'action catholique était particulièrement active à Tempelhof.

— Et pendant la Guerre de Quatorze ? reprit Soubeyrac.

— Spécialiste des coups de mains. Sous-officier dans une compagnie franche. Verdun aussi. Il n'a été nommé sous-lieutenant qu'en 1917...

— Il ne parlait jamais de la Guerre de Quatorze ?

— Jamais.

Ni durant la campagne, ni durant la captivité, le commandant Watrin n'avait parlé de ses origines prolétariennes ou de ses activités de guerre. Il est vrai qu'il parlait si peu !

Alors revint l'image de l'homme de Volmerange.

C'était à la fin de mai 1940. Le brave bataillon que commandait Watrin descendait des lignes de Lorraine, non pour le repos qu'il pouvait légitimement souhaiter après une interminable présence aux avant-postes, mais pour une destination inconnue. En fait, la Champagne, pour « colmater les poches ». A Volmerange, le bataillon, exténué après une marche d'une quarantaine de kilomètres, avait appris avec stupeur que, parmi les renforts qui venaient d'arriver, se trouvait un homme à fusiller. L'homme venait d'être condamné à mort par la Cour martiale, pour rébellion. On n'en savait pas davantage. Soubeyrac n'avait pas pu dormir. Il avait rendu visite au condamné, gardé dans une petite épicerie à l'enseigne insolite des « Fruits de Provence ». Il avait vu l'homme qui allait mourir et il n'avait pas compris pourquoi on le tuait. L'homme jouait aux cartes avec ses gardiens, à quelques mètres à peine d'une fenêtre ouverte. Et, condamné à mort, il ne cherchait pas à s'évader. C'était pour Soubeyrac un drame de conscience. Car il avait eu l'impression que l'on avait condamné l'homme pour faire un exemple, et qu'on ne lui avait pas fait part de la sentence. Ils avaient un peu parlé. L'homme était de Billancourt. Il détestait la guerre. Mais y avait-il eu réellement tentative de rébellion ? François avait senti entre cet homme et lui une terrible fraternité s'établir, et il avait eu soudain la certitude qu'il devenait le

complice d'un crime. Il fallait prévenir cet homme du sort qui l'attendait. Il fallait lui laisser sa dernière chance, même si cette chance était de tomber en s'évadant, frappé par une balle. Peut-être Soubeyrac aurait-il fini par parler, par dire à l'homme ce qui l'attendait, quand le commandant Watrin était survenu. Soubeyrac n'était pas officier de jour. L'homme n'était pas affecté à sa compagnie. Soubeyrac n'avait aucune raison de parler avec lui, aux « Fruits de Provence », au lieu de dormir. Watrin avait mis le jeune officier aux arrêts et l'avait expédié dans sa chambre. Soubeyrac avait fini par tomber d'un sommeil de plomb. Il faisait grand jour quand il s'était réveillé. L'homme avait été fusillé.

Jamais le jeune officier, quelques mois plus tôt encore instituteur et pacifiste, n'avait pu oublier cette scène d'une froide, d'une mathématique épouvante.

— Van', dit-il, pour moi, il y a un mystère dans la vie de Watrin.

— Un mystère !

— Je n'ai jamais compris ce qu'il est venu faire exactement dans l'épicerie de Volmerange, la nuit qui a précédé la fusillade du condamné.

Cependant, comme ils arrivaient à l'orée du Wald, ils se retournèrent vers Tempelhof. Le camp était devenu tout petit, aplati. On eût dit un vague lotissement, semé de baraques identiques, d'un vert lépreux, dont les cheminées sombres se détachaient crûment sur les toits blanchis, les minuscules guérites chevronnées de noir, blanc et rouge, la salle des fêtes qui avait l'air d'un palais dans un peuple d'isbas, la ceinture des barbelés, et toujours la tache écarlate du pavillon à la svastika. Au loin, sur la droite du paysage, se profilait le camp des Russes. Dès les premiers pas hors de Tempelhof, ils s'en étaient éloignés. Et pour cause !

Le Sonderführer, un homme d'une trentaine d'années, les laissait marcher derrière lui. Il parlait avec le greffier, dans une attitude de confiance ostentatoire. Le vent revenait du Sud, doux, mais pas assez pour fondre la neige. Il y avait eu de rudes retours de gel, dès le lendemain du colloque embarrassé devant la baraque du commandant. En dépit du calendrier, la terre dure et glacée disait encore ce terrible hiver 1941-1942, qui venait de coûter sa victoire à l'Allemagne sans qu'elle s'en doutât, mais le ciel, d'un bleu de miniature, sans un nuage, en immense coupole cristalline, promettait le printemps.

François avalait à pleins poumons l'air froid qui baignait ces espaces, où se modulaient simplement, parmi les ondulations du terrain et leurs croupes boisées, les lignes sobres de la route, filant droit entre ses deux rangs de tilleuls, et de la voie ferrée, qui se perdait à l'horizon, simplement indiquée par l'alignée décroissante des poteaux télégraphiques.

— Il est chouette, Chamisso, dit Toto. On di-di-dirait qu'il a l'intention de nous f-f-foutre la paix. Où tu nous mène, F-f-françois ?

Pour les achats autorisés, justification de ce voyage, il y avait deux solutions, Stargard, dans les terres, Lauenmünde, au bord de la mer. Deux bourgs éloignés l'un de l'autre d'une douzaine de kilomètres.

— Pourvu que ce soit Lauenmünde, dit Vanhoenacker.

Le Flamand nostalgique pensait à Dieppe, à Calais, à la Panne, à Blankenberghe, à ses plages et à ses dunes froides de la mer du Nord.

Le gefreiter jappa, à trente pas, agitant le bras d'un geste autoritaire.

— Y a pas à dire, f-f-faut qu'ils gueulent même quand ils se baladent ! soupira Cavatini.

Ils allèrent vers les deux Allemands. Le gefreiter était une brute d'un mètre quatre-vingts, petits yeux porcins et moustache coupée comme celle de son Führer. On aurait dit un garde-chasse. Il devait approcher de la cinquantaine. A côté de lui, le Sonderführer Von Chamisso étonnait, par sa minceur et son élégance. Malgré la répulsion qu'ils éprouvaient pour l'uniforme allemand, les Français ne pouvaient pas contester que, portés par Chamisso, les bottes, la culotte bien coupée, la vareuse ajustée, le poignard, la casquette, n'eussent une élégance réelle. On aurait dit un Londonien, Von Chamisso. Il avait bien l'élégance des élèves d'Oxford, et jusqu'à l'allemand, qu'il parlait avec un accent berlinois des beaux quartiers, prenait une liquidité anglaise que ne démentaient ni les yeux gris et doux, ni la flottante moustache blonde.

Trois fois déjà, François lui avait longuement parlé. La première, c'était quand le colonel Marchandier avait décidé l'attribution de la chtoube 17-4 au groupe théâtral, pour bloquer le matériel sous la garde de ceux qui devaient l'utiliser. Il avait naturellement fallu l'autorisation de l'Oberkommando, qui avait demandé l'avis du Sonderführer. Les « sonderführers », tout au moins les deux premières années, exerçaient dans les camps une fonction peu militaire. Ils étaient chargés d'étudier l'opinion des prisonniers, la guider, l'orienter vers la collaboration, tempérer les chocs inévitables produits par les décisions militaires de la Wehrmacht. Ils étaient exactement des « chefs spéciaux ». Et Chamisso devait être l'un des plus remarquables.

Il y avait en lui ce mélange de mélancolie et de sourire, cette distinction raffinée qui caractérisent certain romantisme allemand depuis longtemps en voie de disparition, que les Français s'étonnaient toujours de trouver sous l'uniforme des vainqueurs. Ce premier jour, à la vive stupeur d'un Soubeyrac en méfiance, Chamisso ne lui avait parlé que de Paris, des poètes français contemporains et de Milosz. Et Soubeyrac entendait encore la voix sans accent identifiable, simplement marquée d'une légère vibration métallique, citer en français :

Tous les morts sont ivres de pluie vieille et sale
Au cimetière étrange de Lofoten...

Cela lui en avait fichu un bon coup, car, en d'autres circonstances, il aurait pu avoir de l'amitié pour cet homme. Il avait appris aussi, ce jour-là, sur la fin de l'entretien, que le Sonderführer avait un père prussien industriel, et une mère lithuanienne, de Courlande. Voilà pourquoi

l'officier allemand aimait Milosz. Et enfin, par le jeu des cousinages, il était un lointain parent de l'auteur de *L'Homme qui a perdu son Ombre*, ce qui toucha François, car il adorait cette œuvre toujours méconnue en France.

Chamisso avait dit : « Si l'atmosphère se détend entre nous, ce dont je ne suis pas responsable, j'espère vous faire voir ma Baltique. »

Ils avaient parlé longuement du symbolisme de *L'Homme qui a perdu son Ombre*, et puis, avec confusion, Chamisso avait écarté ce sujet de la conversation, comme trop personnel, pour évoquer le sculpteur Antoine Bourdelle, que Chamisso admirait, et de Maillol, pour qui il avait la plus profonde vénération. La seule pointe de l'oreille politique avait pu paraître quand le Sonderführer avait évoqué Arno Brecker, le « génie » du national-socialisme, mais il l'évoquait plutôt sur le ton de l'amitié individuelle. Et il n'avait été question ni des Anglais, ni des communistes, ni de la peinture judéo-marxiste et encore moins de la négrification de la France !

François avait été stupéfait, après cette drôle d'enquête, d'entendre Von Chamisso lui dire que son appui pour l'attribution de la baraque du théâtre était acquis et qu'il se chargeait de la faire accepter par l'amiral Von Mardrück, commandant allemand de Tempelhof.

Le second entretien avait eu lieu lors de l'entrée des Allemands en Russie, en juin 1941. Chamisso avait réuni une trentaine d'officiers choisis parmi ceux qui appartenaient au cercle Pétain, et il leur avait exposé les causes et les buts de la guerre en cours. L'homme lui avait paru différent, plus ferme, énergique. Soubeyrac avait alors pensé à Giraudoux et à *Siegfried* et il en avait conclu que la guerre allemande contre les Anglais et les Français n'emportait pas le consentement profond du Sonderführer au même titre que la guerre contre l'Est !

Et le troisième s'était déroulé quand François avait refusé de collaborer au journal allemand des camps, le *Trait d'Union*. Il avait bien cru alors que ce serait leur dernière entrevue.

Le gefreiter était au garde-à-vous.

Dans son élégant français, Von Chamisso dit :

— Messieurs, je conçois qu'un prisonnier ait envie de s'évader. Mais, dans les circonstances présentes, ce serait trop facile et fort inélégant, n'est-ce pas ? Je ne vous demanderai même pas votre parole.

Il tira un paquet blanc de cigarettes Juno de sa poche et en offrit. Soubeyrac surveillait Eberling du coin de l'œil. L'évadé modèle hésita une seconde et prit la cigarette.

— Je vous reconnais, monsieur Eberling, dit Von Chamisso.

Il alluma la cigarette de l'artilleur avec son briquet. La main de l'officier allemand ne tremblait pas, les lèvres d'Eberling bougeaient légèrement.

— Messieurs, dit encore le Sonderführer, nous avons sept kilomètres d'ici Lauenmünde — car nous allons à Lauenmünde, je vous avais promis

la Baltique, monsieur Soubeyrac. A quelques kilomètres près, c'est le même genre de paysage que la Lietuva de Milosz... *Après la léthargie des sept mois d'hiver, le ciel s'éveille en sursaut à la beauté soudaine du printemps... Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante...*

Il cassa net la citation, avec un joli sourire.

— Avec un peu de chance, vous rapporterez quelques perce-neige !

Et il avança, sans davantage s'occuper d'eux, à grands pas, dans le Wald craquant.

C'était une magnifique promenade pour ces hommes enfermés depuis des mois. La terre brune des sous-bois, terre à bruyère, apparaissait par places, pelée, contrastant avec le sable orangé découvert par la neige, dans lequel s'enfonçaient les gros godillots. Ils grimpaient vers le haut de la butte qui barrait la vue de la mer. L'hiver avait rétréci les fougères, comme si le feu avait attaqué leurs crosses. Les bruyères montraient encore des mauves de veuve en demi-deuil, et les lichens des gris sournois de festons marins. Les brindilles et les aiguilles séchées se brisaient sous leurs pas avec un bruit étouffé, qui faisait douter même de la réalité de leur présence. Ils avançaient dans un univers de roux, de vert-de-gris, de crosses de bronze, avec des traînées violacées, des blancs d'œuf, et des rouges crus de champignon dans le vert éteint du Wald.

— Ce n'est pas tout, dit François. Il faut que je parle à Eberling. Il m'inquiète, ce zèbre.

— Pourquoi l'as-tu pris ? dit Van', logique.

François eut un geste vague et le « dépliant » partit en avant, entraînant Toto. Gillouard, l'homme de la C.D.O., s'était taillé une canne et arpentait à grandes enjambées, la tête haute, les narines dilatées.

Soubeyrac était resté seul avec Eberling.

— Quel metteur en scène, ton Chamisso ! dit l'évadé modèle. Ah, le salaud' !

Il y avait une touche d'admiration dans la voix de l'artilleur. Ça le travaillait, le cas Chamisso !

— Tu traites facilement les gens de salauds, dit Soubeyrac.

— Militaires depuis quatre générations, répliqua Eberling.

L'air faisait du bien à l'évadé modèle. Il devenait moins sardonique, moins ravagé, moins nerveux. Il prenait de la stature et du muscle. Il cueillit le haut d'une crosse de fougère, l'écrasa dans sa paume, flaira avec volupté.

— Soubeyrac, dit Eberling, Soubeyrac, pour ton Chamisso, il y a deux solutions. Ou il est vraiment ce qu'il veut paraître, un francophile, et alors je lui tire mon chapeau. Ou il n'est pas ce qu'il veut paraître, son romantisme est fabriqué, et je l'admire plus encore, parce qu'il est d'une étonnante efficacité.

On ne voyait plus ni Chamisso, ni le gefreiter. C'était extraordinaire, cette impression de liberté, presque angoissant.

— Écoute, Soubeyrac, reprit brusquement Eberling, pourquoi m'as-tu proposé de venir ? La dernière fois que je t'ai quitté, il me semble bien que je t'ai engueulé...

— Plutôt.

— Je t'ai même traité de salaud ?

— Pire. Tu m'as traité d'adapté.

— Alors pourquoi m'as-tu repêché ce matin ?

— Parce que je suppose que tu as besoin de reprendre ta liaison dans le village. Il y avait une chance. Je n'avais pas le droit de t'en priver. Même adapté.

— Et puis, tu as peut-être changé d'avis ?

— Non, dit Soubeyrac.

— Tu refuses le tunnel, mais de toi-même, tu me donnes une chance ?

Eberling regardait de tous les côtés : un lièvre. Soubeyrac sentit qu'il avait peut-être fait une sottise en l'emmenant. Sous ses allures de calculateur, Eberling était un physique. Il s'évadait comme le lièvre court. François faillit intervenir mais se retint. La crise parut passée. Eberling eut un petit sourire honteux.

— Enfin, merci quand même, dit-il.

Soubeyrac réfléchit. Ce n'avait été chez l'autre qu'une poussée de fièvre, une volition, un tropisme. Mais, tout à l'heure, à Lauenmünde, le vrai danger commencerait, quand l'artilleur aurait retrouvé sa liaison. Qui sait si... Il avait joué gros jeu, Soubeyrac. « Peut-être tout simplement pour me prouver à moi-même que je ne suis pas adapté », songea-t-il.

Ils sortaient du Wald. Ils avaient franchi environ quatre kilomètres et ils arrivaient en haut de la butte de sable. Un long bruit, qu'ils pensèrent d'abord être la complainte du vent dans la forêt, montait. Une luminosité laiteuse cernait le jaune soufré de la dune. La végétation changeait. Une odeur puissante de poisson les assaillait, de poisson et de varech. François lâcha Eberling, courut, courut et vit soudain la mer grise et blanche d'écume sous le ciel d'un bleu froid, la mer coléreuse, l'Ostsee, la Baltique pleine de mouettes et il s'abattit sur le sable, à plat-ventre, les mains au menton, les yeux grands ouverts, qui commençaient à se brouiller.

La mer, devant eux, à quatre cents mètres environ, plate, hachée de crêtes, écumante, battait les digues courtes rongées de varech et de coquillages qui s'enfonçaient en elle comme des dents cariées, digues de pêcheurs. On voyait un vapeur au loin, durement secoué. Les rouleaux des vagues s'écrasaient sur la grève avec un bruit caverneux.

— Nous pouvons nous arrêter un moment ici, messieurs, dit Chamisso. Je suppose que la promenade vous a donné faim.

Ils tirèrent les provisions des musettes. L'appétit les fouettait, surtout Van', qui en devenait pâle.

— Ne vous inquiétez pas pour le ravitaillement, dit le Sonderführer.

Vous pourrez achetez ce que vous voudrez à Lauenmünde. Les commerçants accepteront vos marks de camp.

Car c'était un des aspects de leur condition, le financier. Ils recevaient en marks de camp une part de leur solde, et ils étaient riches de cet argent-paperasse, dont ils ne pouvaient rien faire au camp, que d'acheter de la bière à la cantine, quelquefois du vin non contingenté, et des pommes de terre.

Chamisso posa entre eux, sur un rocher émergeant du sable, trois boîtes de singe, pour corser leur casse-croûte. Il mangea du bout des doigts. Puis, les talons des bottes contre les fesses, les mains nouées autour des genoux, le Sonderführer admira mélancoliquement la mer, qui avait la couleur changeante de ses yeux.

Sur la droite, à deux kilomètres, se découpait le village de Lauenmünde, le clocher rouge pointu de son église protestante, et ses villas modernistes qui s'étalaient sur la côte, villas d'estivants de Stettin, de Greifenberg ou d'Arnswald. Sur la route bitumée que le sable dévorait, une femme passa, accompagnée de deux enfants habillés de vert cru, et elle fit de la main un grand signe auquel le gefreiter répondit par une grivoiserie hurlée.

Cependant, le froid de la mer et du vent commençait à les entamer. Ils se remirent en marche vers le bourg, les uns sur la route, les autres sur le sable mouillé. A mesure qu'ils approchaient, le village marin paraissait plus remuant. Il virent des pêcheurs, des femmes, des enfants, un petit port. Le gefreiter avait disparu.

Von Chamisso les accompagna chez le quincaillier, chez l'Apotheker, dans la charcuterie, où l'on ne voyait en vitrine que des fleurs de papier. Le carton, les couleurs furent commandés. Le gars de la commission des ordinaires, ravi, traita l'achat de tout un chargement de harengs. Ils se sentaient dans un monde extraordinaire, comme les touristes d'une ville étrange, où l'on pouvait acheter des vivres, bourrer ses poches de tabac. C'est l'opération-vin qui fut la moins réussie. Ils ne parvinrent qu'à dénicher chacun deux bouteilles de Himbeerwein. Du vin de framboise, leur expliqua Chamisso avec un sourire. Et comme ils faisaient la moue, l'Allemand consentit :

— Je préfère le blanc de blancs. Mais ne croyez pas que l'Allemagne soit sans vin. Nous avons de très bons vins de la Moselle, du Rhin. Et maintenant, le Tokay arrive !

Cette poussée de patriotisme vineux ne les convainquit pas. Sur ce point, ils avaient tort. Il est difficile de faire admettre au Français qu'il existe d'excellents vins hors de chez lui.

Le bourg possédait un petit Rathaus du quinzième, avec colombages et panneaux peints en camaïeu, ornés de lourdes femmes mythologiques. Devant, se dressait une fontaine, qu'occupaient une sirène et un dauphin grossiers. Chamisso consulta sa montre.

— Messieurs, dit-il, je vous donne une heure pour vous promener dans

le bourg, à votre gré. Nous nous retrouverons sur le port, et nous rentrerons.

Déjà, le Sonderführer s'éloignait de son long pas élastique.

— Il doit avoir une poule ici, dit Gillouard.

Le capitaine de la C.D.O. et Toto s'éloignèrent. Les popotiers responsables tenaient à approfondir cette question du vin. Ils entrèrent dans un Gasthaus. Eberling regardait Soubeyrac et Van'. Soubeyrac n'avait pas envie de quitter l'artilleur. Plus l'heure s'avançait, plus il craignait une crise de l'évadé perpétuel, tiraillé entre son amour logique et militaire de la préparation et son démon de l'action. Van' sentait quelque chose. Il n'aimait pas Eberling. Alors, il ne voulait pas quitter Soubeyrac. Eberling restait immobile, devant la fontaine.

— Tu ne crois pas que c'est un piège ? dit-il enfin à Soubeyrac.

— Quel piège ?

— Avoir feint de s'en aller pour voir ce que je ferais ?

— Non, dit Soubeyrac. Moi, je crois qu'il s'en fout.

— Pourtant, c'est son métier d'empêcher les prisonniers de s'évader ! C'est son métier d'entretenir un réseau de délation pour prévenir les évasions ! Et s'il est resté au camp depuis vingt mois, c'est parce qu'il ne se débrouille pas si mal, parce que son pourcentage d'évasions n'est pas élevé !

— Oui, dit machinalement Soubeyrac.

— Oui, oui, bien sûr que oui ! Il y a des moments où tu es d'une naïveté ! Bon. J'ai deux mots à dire à quelqu'un. Vous venez avec moi ? A trois, ça semblera moins louche.

Ils allèrent vers l'église, en promeneurs. Cela rappelait à Soubeyrac ses premières permissions, quand il était bleu, en Alsace. Au coin d'une étroite rue qui donnait sur la mer, ils passèrent devant une Konditorei, puis se glissèrent dans un passage. Ils feignaient d'admirer une vieille maison de pêcheurs, aux murs entièrement recouverts d'ardoise pour la protéger des embruns. Brusquement, ils ne virent plus Eberling.

— Il va foutre le camp, dit Van'.

— Je ne sais pas encore, dit Soubeyrac.

Ils attendirent un quart d'heure. Il n'y avait que des gosses pour les regarder.

Un mauvais vent salé venait maintenant de la Baltique et le ciel se chargeait de nuages. Et puis, une porte à volet vert s'entrouvrit. Ils entendirent quelques mots en français et Eberling sortit furtivement. Une seconde, François vit une jeune femme, au visage maquillé, du rouge aux lèvres, ce qui était rare en Allemagne et mal considéré, un visage de brune rieuse, méridionale, insolite parmi les habitantes blond paille de cette presque Pologne.

Eberling glissa dans la musette de chacun d'eux un paquet gris. Beurre, margarine ou végétaline ? Ils marchaient, le vent mauvais en

pleine face. Ils retrouvèrent au Gasthaus les deux autres, attablés devant des bols d'orge grillée, et des verres de genièvre. Toto était hilare, il avait déniché quelques bouteilles d'un vin absurde, un Spätburgunder, étiqueté de Baden, dans des flacons de vin d'Alsace, ornés d'un singe doré en relief, moulé dans le verre, qui embrassait la bouteille...

— C'est des... des bouteilles à d... double complexe, disait Toto, le... le... le... Bourgogne et les co... co... les colonies !

Il faisait chaud dans la salle commune déserte où ronronnait un monumental poêle de faïence émaillée.

Un quart d'heure plus tard, ils reprenaient le chemin de Tempelhof. Von Chamisso marchait devant eux et le gefreiter se laissa dépasser pour se retrouver en serre-file. Ces précautions tardives attestaient que Chamisso avait dû excéder ses pouvoirs en leur laissant tant de liberté. Ils étaient vannés. La fatigue tomba sur eux dès qu'ils aperçurent le camp.

Ils passèrent près de la ferme qu'ils voyaient des fenêtres de la 17-4, un bâtiment de bois passé au carbonyl, qui découpait sur le fond net de la plaine ses rectangles exacts. Les tuiles qui le couvraient étaient neuves et quatre bouleaux semblaient fixer quelques mètres carrés de terre arable sur l'étendue du sable, de leurs longues pointes d'argent. Un mouton recensé paissait les touffes d'une herbe rude. Une femme travaillait, puissante de corps, le visage marqué de signes slaves, pommettes saillantes et yeux plissés, la tête couverte d'un torchon multicolore. Elle portait une jupe à ramages, un corsage et un fichu grenat. La paysanne tenait par la bride un cheval qui penchait la tête comme ceux qui tirent les péniches sur les chemins de halage. Le cheval était-il polonais ou allemand, la paysanne, polonaise ou allemande ? Le cheval était cheval et la paysanne, paysanne. Le cheval tournait sans fin, sur ses pas en cercle, attelé à une sorte de rayon de manège.

— Il est comme nous, dit Eberling, le bourrin !

Il y avait dans la voix de l'évadé modèle de la rancœur. « Il m'en veut, pensa Soubeyrac. Il m'en veut maintenant. Il m'en veut de l'avoir empêché moralement de « tenter sa chance », de l'avoir mis dans une situation qui commandait l'élégance morale avec l'ennemi. »

François n'avait pas eu la curiosité de demander à l'artilleur qui était la femme fardée de Lauenmünde, ni comment il la connaissait. Et pourtant, il avait été frappé de constater qu'Eberling ne mentait pas, ne bluffait pas, ne s'illusionnait pas.

Deux enfants, dont le plus petit semblait une réplique exacte de l'aîné, observaient les prisonniers de leurs yeux bleus pleins d'étonnement. La femme, les enfants et le cheval se remirent à tourner lentement, entraînant dans leur ronde ce qui devait être une meule primitive.

— Où sont les vrais prisonniers ? demanda François, désagréablement frappé par ce que ce spectacle comportait de symbolique lugubre.

— J'suis rendu, souffla Van'. Oh, je repense à quelque chose à propos

de Watrin, François ! Tu te souviens de Riquet, le petit lieutenant du génie qui travaillait avec le bataillon en Alsace ?

— Oui.

— Eh bien, un jour, pendant ta permission, je crois, Riquet a dit en pleine popote du bataillon : « Je me demande ce qu'on fait là. » On l'a tous regardé. Tu sais, le commandant était sourcilleux sur le défaitisme. Il a répondu bien doucement : « Moi aussi. Mais ce que je sais, c'est que je ne pourrais pas être ailleurs. »

— Oui, dit François. Oui.

Devant le poste de police, le gefreiter les compta. Il recommença deux fois, bien qu'ils ne fussent que cinq ! Décidément, c'était une tradition ! La barrière se leva. Ils saluèrent Chamisso et se séparèrent à l'entrée du bloc III. Soubeyrac restait pensif. Le dernier propos du commandant Watrin reporté par Van' éclairait le vieux soldat de métier d'une lumière pas ordinaire, énigmatique.

Peu à peu, dans le malheur, la solitude, la captivité et ses maussades méditations, un homme lui apparaissait sous l'uniforme, un homme profond, compliqué, grave, un homme qui assumait sans mot dire un drame exemplaire et qui le savait.

V

En dépit de la solide amitié qui existait entre les copains de la 17-4, une sauvagerie les prenait quand passait le vaguemestre. François, lui, se réfugiait dans sa bauge, tout en haut du châlit.

La réponse d'Annie qu'il tenait entre les mains, acheminée par la Kriegsgefangenen Post, rédigée sur son papier standard, un couché de mauvaise qualité, portait les tampons du Reich, l'aigle tenant la croix gammée entre ses serres, et le tampon rond du *Geprüft*, la censure, que commandait aussi Von Chamisso. Par une ironie involontaire, le cachet des P.T.T. étalé sur la lettre déclamait : *Un bon de solidarité ne se refuse pas*. L'adresse était de sa propre écriture, libellée par lui trois semaines plus tôt sur le coupon-réponse qui revenait aujourd'hui de Paris. Cette procédure était réglementaire, mais elle faussait le jeu. C'était un peu comme du courrier qu'ils se fussent écrit à eux-mêmes.

Il déplia la lettre. Son amie l'avait numérotée. C'était la soixante-quinzième lettre qu'elle lui adressait depuis les débuts de la captivité.

Etendu sur sa couchette, dont la paille de papier était tassée en tampons, il sentit dès les premières lignes que la lettre était particulièrement importante.

15-4-42. (Elle avait donc mis quatorze jours à venir). *Je comprends maintenant ton jugement sur M. R.*

Les initiales désignaient Maurice Raymons. Maurice Raymons était un copain de l'École Normale d'avant-guerre, prisonnier aussi, et qui avait collaboré dès le début au journal de camp des Allemands, *Le Trait*

d'Union. Sachant François prisonnier, Raymons l'avait fait demander à Berlin, pour participer à la rédaction de cette feuille détestée. La demande était venue par l'intermédiaire de Chamisso. C'est là que François avait dû refuser nettement. Mais il n'avait pu s'empêcher de mettre au courant Annie de cette triste aventure, en termes voilés. La première phrase prouvait qu'Annie avait compris.

L'affaire était d'autant plus pénible que, pour prix de ses services, pourtant désintéressés, ça, François en eût juré, Maurice Raymons avait été tout récemment rapatrié et avait vu Annie, et se proposait de faire, de Paris, des démarches pour libérer François. Il avait fallu couper net cette compromettante activité.

François revoyait Maurice Raymons, sa bonne figure rougeaude de joyeux vivant, toujours farceur. Rien ne les séparait à Normale, ils étaient tous deux inscrits aux T.P.P.S. de Marceau Pivert [1], tous deux farouches ennemis des militaires, de l'impérialisme, du colonialisme. Une vie ardente habitait le gros Raymons, et son thème favori, c'était « un chien vivant vaut mieux qu'un héros mort ». L'ennui, c'est qu'il avait continué à penser de la même façon, en dépit de la guerre et de la défaite, ne voyant pas la nouveauté totale de la situation, et continuant à lutter contre toutes les guerres sous la botte même du guerrier !

La promenade à Lauenmünde, qui avait eu lieu quelques jours plus tôt, prenait tout son sens du fait que Von Chamisso, au courant du refus de François de participer à la rédaction du *Trait d'Union*, au courant du courrier aussi, ne devait rien ignorer des sentiments profonds de François Soubeyrac quant à la collaboration.

Je sais que tu ne pourrais rien faire de bien si tu perdais ta propre estime, continuait Annie. *Était-ce grave ? J'ai entière confiance en toi, en tes actes et tes décisions. Tu fais toujours les choses « dans l'honneur ». Je ne puis qu'être fière de toi, mais j'ai beaucoup de peine, car mon espoir cette fois-ci était très grand, très grand.*

Pauvre gosse ! Comment avait-elle pu admettre ce refus ! Comment, telle qu'elle était, pacifiste par sexe, comment ne préférait-elle pas, elle aussi, le chien vivant au héros mort ou captif ?

Dois-je voir encore Maurice ?

Tiens, elle l'appelait par son prénom. Pourtant, ils ne s'étaient vus que deux fois avant la guerre. François eut un petit pinçon au côté.

Je savais, moi, depuis longtemps, ce que tous ces gens valent ! Je ne leur jette pas la pierre, mais je n'ai aucun respect pour eux, leurs actes, leurs discours...

Il souffla. Et dire que la censure de Von Chamisso laissait passer ces phrases transparentes ! Il retourna la lettre. Le censeur avait le numéro 22. C'était la Fouine, le pire de tous.

1. Formation politique d'avant-guerre, située à la gauche du parti socialiste : « Toujours prêts pour servir ».

Des mots, des mots. René était là samedi. (René était un autre ami commun, un sculpteur.) *Je lui ai fait lire ta lettre, il était comme moi, atterré. Simone, lui et moi, avons broyé du noir toute la soirée. Mais je sais, moi, que tu reviendras vite, cela ne saurait durer. Nous ne reverrons pas un nouvel hiver de séparation. Aie confiance et courage, mon petit. Je suis tout près de toi. Et pendant ce temps-là, le ciel est là-haut, qui fait son affaire. Toujours Ramuz me revient. Je l'aime autant que Giono, dont je viens de voir « Le Bout de la Route ». C'est une pièce que tu devrais monter. Je te l'envoie par le prochain colis vert. J'ai pleuré. J'espère que tu ne feras pas pleurer avec ton « Histoire de Rire ». C'est une pièce si amère ! Pourquoi l'as-tu choisie ?*

François avait choisi *Histoire de Rire* parce que, parmi les très bonnes pièces, c'était un rôle pour Camille, parce qu'il voulait faire une expérience décisive avec une pièce où une femme soit très féminine, parce que le nombre des comédies montables au camp était réduit, parce qu'ils avaient en vain dépouillé les collections de l'*Illustration*, parce qu'elle avait de l'allure... et parce que la femme y apparaissait comme un élément de trahison. Hé oui, aucun doute ! Bien sûr, il n'y avait pas ouvertement pensé, mais la question d'Annie l'éclairait : ils étaient tous fascinés par la trahison possible et c'était le plus enfoui et le plus profond de leurs soucis.

Je n'aime pas Adé. Je ne veux plus pleurer, je ne veux plus que vivre pleine d'espoir et de confiance. Le ciel est bleu. Le soleil est entré tout entier en face, chez la modiste. Tu te souviens qu'il ne vient jamais chez moi. (Elle avait écrit « *chez moi* ».) *Mais la modiste, en plus de ses chapeaux, élève un lapin sur son balcon. Puis, elle le boulotte. Comment peut-elle recommencer chaque fois ? Le lapin voit le marronnier qui déplie ses petites pousses et il se croit à la campagne.*

François revit la modiste. Une grosse blonde plaisante, à la Rubens, rondouillarde, qui leur adressait de grands sourires complices et dont Annie disait pour rire que François se cachait derrière les rideaux pour la voir se déshabiller, parce qu'elle avait de grosses fesses. Il protestait. Elles étaient trop grosses ! Elle répliquait : « Si tu la trouvais couchée, tu ne la ferais pas lever. »

Il eut un frêle sourire qui s'éteignit. Bien sûr qu'il regardait à l'occasion les fesses de la modiste ! C'était dans ce petit logement de Montmartre que s'était déroulée la dernière entrevue entre eux, deux ans plus tôt. Il y a deux ans, Soubeyrac était encore peu différencié de Maurice Raymons, qu'il avait rencontré au cours de sa permission, Raymons affirmant que nous serions vaincus, accusant les classes dirigeantes de trahir la France et la bourgeoisie d'appeler Hitler et de souhaiter la paix sans condition. Exactement la pensée du Marcel Déat de *Mourir pour Danzig*.

François en avait été choqué quoique incapable de surmonter ses contradictions. Ne reniant pas son pacifisme antérieur, chargeant alors

à fond contre le commandant Watrin qu'il croyait détester, le prenant comme « tête de Turc à culotte de peau », « produit de la copulation d'une femme gendarme avec le dernier rescapé de la charge de Reischoffen », etc., François se sentait déjà différent. Raymons avait vu une croix de guerre sur la vareuse de son ami. Il n'en avait pas paru surpris. Il avait simplement dit : « Tu seras toujours aussi bête ».

Ce qu'il devait continuer à dire !

François alluma sa pipe. Il revoyait le décor : la rue du Chevalier-de-la-Barre, Paris derrière, immense, avec le monstre de Dufayel, le sourire d'Annie, la bonne face de Raymons et les grosses fesses à fossettes de la modiste. S'il avait voulu, tout cela lui eût été déjà rendu ! Pourquoi ai-je refusé à Chamisso ? C'était si facile ! François n'aimait pas les réponses qui venaient naturellement à l'esprit : loyauté, ne pas trahir, patriotisme, propreté. Elles lui semblaient excessives, orgueilleuses, mélodramatiques. On en avait fait trop mauvais usage depuis trop longtemps.

Une phrase d'Annie le gênait, il la trouvait inconvenante : « *Parce que tu fais tout « dans l'honneur »*. « L'honneur, ce sentiment bourgeois moyen d'exploitation... commençait Raymons, ah ! il te coûte cher, cet honneur, dont tu n'oses même pas te réclamer et auquel tu ne crois pas ! Honneur et Patrie. Liberté, égalité et fraternité. Famille. Devoir. Patrie ! » François revit le visage de Watrin et se souvint du propos reporté par Vanhoenacker : « Je ne sais pas ce que je fais ici. Mais je sais que je ne pourrais pas être ailleurs. » François savait aussi qu'il ne pourrait pas être ailleurs au prix d'une trahison, alors que les copains restaient là. Enfin, une idée claire naissait dans les nuées, incarnée dans des êtres vivants, incontestable, et elle lui venait du Vieux.

Le piano du Bouvreuil tragique, de l'autre côté de la cloison, le berçait. Cette suspension au-dessus du monde, à l'horizontale, dans la chtoube apaisée, avait aussi, en soi, quelque chose d'extraordinaire. Tu ne sais pas bien, Annie, toi pour qui l'oubli est une arme parce que tu es une femme, que je ne peux rien retrancher du passé. Ce sont les femmes qui oublient. On écoute dans la captivité, tu sais. Tout oreilles. Comment veux-tu que je te conseille ! J'agis moi-même comme si j'étais emporté par un courant. Je ballotte. Je refuse le tunnel. Je refuse la proposition d'évasion d'Eberling. Mais je lui facilite les choses ! Je te sens désespérée, là-bas, étourdie par cet espoir que tu as eu plus que moi. Tu vas peut-être flancher. Je le sens. Par désespoir. Et tu le regretteras toute ta vie. Mais je ne m'évade pas ! Et pourtant, je suis courageux. Enfin, courageux ! J'ai tout compris du courage quand j'ai vu, en juin Quarante, un de mes hommes, Mathias le contrebandier, transformé en chien par la peur des bombardements, redevenir un héros une grenade à la main. Il y en a, c'est le contraire. On est doué, quoi ! Doué pour la grenade, le revolver, le bombardement, la pique ou le couteau de tranchée ! Et plus ou moins lâche pour le reste ! C'est le fond de l'escroquerie

au héros : tu vois. On ne dit jamais « héros » en quoi, héros en surin, ou en mitraillette !

Tu me dis que je fais tout « dans l'honneur » et Eberling m'a dit que j'étais adapté. Où est le courage, où la lâcheté ?

François avait les pieds glacés. Il arrangea ses couvertures. Il écouta le piano dans la pièce à côté. Puis il sentit plutôt qu'il n'entendit des coups sourds. Il se dressa à demi, tendit l'oreille. C'était bien ça. Des coups caverneux qui vous arrivaient en plein ventre. Le clownesque Frédéric continuait à jouer !

François reprit la soixante-quinzième lettre d'Annie. La Fouine avait écrit, à côté de son *geprüft* : « Lettre trop longue. La censure. » Il la classa et feuilleta les autres. Il s'aperçut que les dernières, sauf celle-ci précisément, étaient écrites beaucoup plus gros. Progressivement. Il vérifia. Aucun doute. Certaines, parmi les récentes, comportaient deux fois moins de texte que les premières. Il fut effaré de cette constatation. C'était aussi clair qu'un graphique de fièvre pour un opéré. Tout est perdu avec Annie si je ne reviens pas.

Il se leva, descendit, alla récupérer ses chaussures. Toto lui sourit, l'air distrait de quelqu'un qui cherche un mot oublié.

— De bonnes nouvelles ? dit Van'.

— Oui, dit François.

— Viens voir. Tu sais que ma maison a été détruite en Quarante ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai reçu une photo. Regarde. Évidemment, c'est pas beau. Regarde bien.

François regarda le petit carré noir et blanc. Ruines, ruines, comme vous vous ressemblez ! Mais Vanhoenacker souriait.

— Tu ne vois pas ? dit-il.

— Non ! Quoi ?

— La statue ?

— Ah oui, la statue ?

— Eh bien, elle est intacte, mon vieux ! Intacte. C'est le saint curé d'Ars...

Van' se remit à siffloter. François faillit crier d'envie, de jalousie pour cette paix du cœur, de désespoir et de révolte contre ce monde fou, ou si merveilleusement sage, et sortit précipitamment.

Dans la petite entrée commune aux deux chtoubes, celle du théâtre et celle des répétitions, il croisa deux types qui portaient une grosse gamelle. Ils mirent précipitamment le couvercle, mais François avait vu qu'elle était pleine de terre. Dehors, sur le chemin de bois, Eberling faisait le guet.

VI

Depuis la promenade baltique, chaque fois qu'il s'allongeait dans sa bauge, François entendait les coups sourds venant de la baraque des musiciens, non par les oreilles mais par le ventre, le diaphragme, les reins. Un être second en lui écoutait sans trêve, au-delà des conversations, du bruit des outils, des répétitions. Depuis quarante-huit heures, les travaux avaient ralenti. Un banc de gneiss ébréchait les fers les mieux trempés et Van' et Paradoux passaient leur temps à affûter des mèches. Ah, ces coups, ces coups sourds !

François se rejetait alors furieusement dans la préparation du spectacle, pour ne pas penser à Eberling qui, chaque fois qu'il le rencontrait, clignait de l'œil, s'arrangeait pour être à côté de lui aux lavabos, à la douche, aux « abort », même, ces ignobles latrines collectives où il n'y avait aucune séparation entre les cabines et où l'on se soulageait par rangées entières de déculottés ! Et, bien occupé à se torcher, l'artilleur lui disait :

— Si tu changes d'avis, il en est encore temps.

François rentrait, furieux de cette perpétuelle remise en question de tout, la liberté, le courage, la tyrannie, l'occupation, sa mère malade, Annie qui se lassait et, plus simplement, la vie.

Les répétitions élargies avaient souvent lieu sur la scène même, dans la grande cantine où Van' et Paradoux commençaient à planter les décors. La pièce n'allait pas trop mal, les rôles étaient sus, les personnages en place. Camille avait fait des progrès depuis les premiers tâtonnements. C'était même inquiétant, parce qu'il lui arrivait aussi d'être Adé en dehors des répétitions, à table, se faisant servir, acceptant les hommages burlesques ou parfois douteux des visiteurs ! Le rôle était entré en lui et faisait de ce garçon sain, marié, plutôt porté sur les filles, une femme intermittente ! Une possession. Non seulement cela gênait François, mais encore, cela commençait à le troubler.

La fin de l'après-midi du 4 mai, ils revenaient du théâtre, Camille et lui. Ils avaient répété en costume. Camille avait été Adé, à un point tel que François se demandait si Camille n'avait pas plus qu'une vocation de comédien. François était soucieux et Camille le pressait.

— Je ne devrais pas t'en parler, mais j'ai le trac, dit François. Pourtant, tu es vraiment Adé. Tu es très bonne.

— Merci pour le féminin !

— Eh bien, je crois quand même que je me suis foutu dedans. Il faut avoir une âme de rosière pour croire à la réalité d'une Ophélie ou d'un Fortunio qui, deux heures avant le lever du rideau, rince les légumes aux lavabos, ou joue au football dans la cour.

— Et après ?

— Après, c'est le sujet ! J'ai peur que ce double jeu de cocufiage ne passe pas pour tous ces cocus en puissance.

— Allez, continue, fronce pas le sourcil, ça te vieillit !

— J'ai peur que le public n'accepte l'illusion du travesti que si ça ne le dérange pas dans son confort moral. J'ai peur qu'il n'accepte que les personnages féminins secondaires, légers et conventionnels.

— Adé est une fille légère.

— Oui, mais elle pose tout le problème de la légèreté. La gravité de la légèreté. J'ai peur qu'ils nous emboîtent par réaction vitale. Qu'ils refusent l'attendrissement, les joies troubles de souvenirs trop précis. J'ai peur d'un tas de tabous que je sens.

Ils rentraient au bloc III par le chemin de planches. Une neige légère flottait, en dépit du calendrier. Mai, le joli mois de mai ! Sinistre Allemagne !

Ce retour du metteur en scène et de la vedette était un spectacle, Camille n'avait pas voulu se démaquiller et se déshabiller au théâtre. Un caprice ! Il était revenu en Adé, avec le petit imprimé du faubourg Saint-Honoré collé aux hanches, les pieds menus dans ses chaussures hautes de fille, simplement protégé par sa capote kaki posée sur les épaules, en sortie de bal, maquillé, et la fine perruque bouclée qu'il faisait tourner sur son poing ! Naturellement, des gars sortaient des piaules pour voir le spectacle. Camille leur répondait avec effronterie, faisait des mines qui n'avaient plus, en plein air, le charme qu'elles avaient eu sous les projecteurs, mais rappelaient plutôt les sortilèges épais du ruisseau. Bientôt, il y eut un cortège d'une centaine de gars braillards, une chienlit, une parodie où on ne savait plus qui jouait, ni à quoi, et François était fort sombre quand il rentra dans la chtoube. Était-ce donc si intelligent d'attirer l'attention sur la baraque à ce moment-là !

Camille minauda, en s'asseyant près du poêle ronflant :

— Mon metteur en scène d'amour n'est pas à prendre avec des pincettes ! Rassure-toi, mon gros loup, ça sera un succès, ton *Histoire de Rire*. Si Salacrou était là, je le tomberais.

Et le sous-lieutenant travesti enchaîna, avec une habileté déconcertante, lançant d'un geste la capote, virant sur les talons et redevenant fille, en un tour complet qui fit tournoyer la corolle de l'imprimé :

— « Alors, quand vous dites à un homme que vous l'aimez, vous vous souvenez de l'avoir déjà dit à un autre ? Quel mélange ! Eh bien, ma chère Hélène, c'est du joli !... »

— C'est admirable, dit Algrain, le professeur d'histoire. Admirable ! J'avais toujours eu une piètre idée du théâtre élizabéthain. J'y voyais comme une énorme farce, un *Volpone* où le public eût lui-même joué à être le public ! Eh bien, non. Je revise mes opinions. Capitulation d'un professeur sur un aspect de l'histoire du théâtre, due à la révélation d'une star androgyne en Poméranie...

— Androgyne ! Androgyne ! lança Camille, imitant la comédienne Arletty dans une réplique célèbre. Et ta sœur !

Algrain rit.

— Camille, dit-il, vous êtes non seulement androgyne, mais mythique. Vous êtes né — et je suis ravi de n'avoir point à l'écrire car je ne saurais à quel genre vouer ce participe — du théâtre. Vous êtes un personnage en toile à morue, en cheveux et appas postiches, en rouge Leichner et sourcils collés. C'est si vrai que vous êtes un mythe que vous avez une existence sociale, des couturiers, des maquilleurs, des caricaturistes, des critiques et un habilleur fabricant d'objets de piété dans le civil, ce qui est le comble de l'abomination ! Votre mythe est séparé du sous-lieutenant Camille. Je vous dis « vous ». Vous êtes une garce familière et un peu putain qui fait baver de concupiscence les colonels et dont chacun dit qu'elle doit avoir un joli coup de reins. Taisez-vous, vous êtes un personnage imaginaire ! Et vous avez du génie.

Il se retourna vers François :

— Qu'est-ce que tu en penses, Soubeyrac ?

François sursauta. Il guettait les coups, à côté.

— Rien, dit-il.

Sur ce, Toto, parut, la figure rouge.

Il avait couru.

— Ah, les v-v-v- les vaches, dit-il, sobrement.

— Qu'est-ce qui se passe ? Les Chleus ont pris Moscou ?

— La la la d-d-douze et la dix-sept à l'é-é-é-l'épouillage, expliqua Toto.

François comprit aussitôt : on tondait les épouillés. L'officier qui jouait Hélène, et ceux qui jouaient Gérard et Jean-Louis étaient de la 12. Pour celui qui jouait Hélène, comme pour Camille, ce n'était pas si grave ; avec les perruques, ça irait. Mais les héros masculins !

— Gérard et Jean-Louis, jeunes premiers avec cheveux passés tondeuse double zéro, dit Camille, imitant l'accent tovaritch, comme ça très bonne ! Ça faire grrrand Opéra Moscou !

— Tu as prévenu le colonel, Toto ?

— Aussitôt. Il a été voir l'amiral...

L'amiral Von Mardrück, le chef allemand du camp, un vieillard souriant qui s'ennuyait dans un uniforme blanc soutaché d'or, ne manquait pas de complaisance pour les prisonniers, sans doute par esprit de tranquillité plus que par sympathie vraie. Mais il était timoré devant le règlement.

— Et alors ?

— Alors, règle générale. Il n'y peut rien.

— Merde, jeta François. C'est quand ?

— Départ dans une heure.

Soubeyrac bondit hors de la baraque et se dirigea vers les bâtiments de la Lagerführung. Pourvu que Chamisso fût là ! Bien que les contacts

directs des officiers français avec les Allemands fussent mal considérés par les prisonniers, il ne balança pas. Ses gaillards tondus, tout le spectacle était compromis. D'autre part, Eberling et pas mal de ses complices appartenaient à la 12. Pour eux aussi, le passage à la tondeuse était un désastre.

François entra dans l'étroite chtoube de bois vernis. Il y avait un lit de camp, une table, des dossiers, un phonographe, un portrait du Führer. Chamisso tapait à la machine à écrire. Il s'arrêta. François expliqua. Le Sonderführer écoutait. Il eut une grimace quand il apprit que le colonel français avait déjà fait une démarche auprès de Von Mardrück :

— Il eût été plus habile, monsieur Soubeyrac, de vous adresser directement à moi.

— C'est difficile, dit franchement Soubeyrac, de ne pas tenir compte de l'opinion du camp.

— Vous attachez un prix considérable à l'opinion.

— Et vous ! Ah ça, monsieur Von Chamisso, si vous n'attachiez pas un tel prix à l'opinion, vous ne seriez pas ici !

— Très juste, dit le Sonderführer, en lissant sa moustache claire. Bon raisonneur, très bon raisonneur ! Remarquable dialectique. Nous sommes des métaphysiciens, vous, des logiciens. On devrait se compléter, on se bat !

Il croisa les jambes, fit asseoir François, lui offrit une Juno, mais François l'avait devancé avec un paquet de Camel. Il en arrivait au camp par les colis individuels, et surtout par la Croix Rouge américaine. Von Chamisso prit la Camel, la flaira et tendit le paquet de Juno à François, un mince paquet de cinq cigarettes, non entamé.

— Gardez-le, dit-il. Une Camel vaut bien cinq Juno ! Je ne suis pas patriote en tabac. Ni en cuisine. Oui, c'est regrettable que vous ne vous soyez pas adressé d'abord à moi. Inscrivez-moi les noms de vos acteurs, voulez-vous ?

Et les futurs évadés ? Cela prenait un aspect de mesure de faveur qui déplaisait à François. Il avait espéré que la tonte serait éliminée comme vexatoire. Il le dit. Chamisso eut un geste de la main, de bonne volonté impuissante, puis il étudia la liste.

— Sept, dit-il. Vous n'y êtes pas ?

— Non.

— Vous avez de beaux cheveux. C'est vous qui présentez le spectacle. Je vous inscris.

— Non, monsieur Von Chamisso.

— Je vous vois mal, monsieur Soubeyrac, disant votre présentation avec un crâne de Chéri-Bibi. Cela aurait l'air, disons d'une manifestation subtile.

— Je ne le voyais pas ainsi. Mais dans ce cas, il reste une solution. Le texte de présentation sera de moi et dit par un de mes comédiens.

— Comme ça, dit Von Chamisso, j'accepte.

Le Sonderführer plia le papier, le glissa dans sa vareuse.

— Voulez-vous prendre un peu de thé ? dit-il. Je le fais très bien. A l'anglaise, naturellement.

Il se mit à préparer le thé, tout en parlant.

— Je vais faire ce que vous appelez l'impossible. Je vois monsieur l'Amiral dans une demi-heure.

Ils burent.. C'est vrai qu'il faisait bien le thé, le descendant de *L'homme qui a perdu son Ombre*. Chamisso posa un disque sur le phonographe. Une mélodie jazz en sortit, heurtée, vive, dansante, très gaie. C'était un rythme neuf pour Soubeyrac, qui en était resté aux Armstrong et Duke Ellington d'avant-guerre. Il écoutait, avec plaisir, avec contrainte aussi. Une guitare menait la danse. Il y eut un second disque, plus vif encore.

— Ces disques viennent de Paris, dit le Sonderführer. Ils y font fureur. Le guitariste, c'est Django Rheinhardt. Excellent, n'est-ce pas ?

— Oui, dit François, qui reprit une gorgée de thé parce qu'il avait soudain la bouche sèche.

— Ça s'appelle du swing. Swing-troubadour !

— On danse beaucoup à Paris ?

— Oh, c'est interdit, dit Chamisso. Mais on danse quand même. Le swing. C'est une manière de nous braver qui n'est pas dangereuse. Il y avait un slogan dans une boutique des Boulevards, au « Fashionable ».

— Au Fashionable ?

— Oui. « Une France swing dans une Europe zazoue. » Nous l'avons fait disparaître. L'esprit français ne perd pas ses droits.

Il avait remis le disque. François souleva la tête du pick-up.

— Excusez-moi, dit-il.

— Je vous comprends, dit Chamisso. Monsieur Soubeyrac, j'ai appris avec regret par M. Müller, que vous appelez la Fouine, n'est-ce pas, que votre correspondante de Paris partageait vos sentiments sur votre compatriote Maurice Raymons. C'est regrettable. Car je ne puis rien pour vous. Je ne puis qu'essayer d'empêcher qu'on tonde vos acteurs. Je le regrette.

Chamisso lui tendit la main. Il la prit. « Si on m'avait dit en juin 1940 que j'accepterais de serrer la main d'un Allemand moins de deux ans après ! » Et le pire, c'est que la main du Sonderführer était une bonne main d'homme, franche, loyale, comme son regard.

Le visage de Von Chamisso s'éclaira :

— Je hais la haine, dit-il.

Sa tête se tourna vers le portrait du Führer. Il eut une petite secousse électrique quand il vit le portrait. Il leva le menton. Ils sortirent ensemble. Des officiers français se retournèrent sur François et chuchotèrent. Il était difficile d'évaluer ce qu'ils pensaient de ce colloque.

ARMAND LANOUX

(*La fin dans le prochain numéro.*)

POUR SALUER HENRY GREEN

par Maurice Pons

Voici presque dix ans, paraissait en France, sous le titre *Orages sur Londres* [1], un ouvrage traduit de l'anglais qui passa totalement inaperçu. Les lecteurs français, estimant sans doute avoir assez fait en découvrant Graham Greene, se soucièrent peu d'un autre Green prénommé Henry.

Il est vrai que sous le pseudonyme d'Henry Green se dissimulait un personnage peu enclin aux usages courants de la familiarité littéraire et refusant de se laisser photographier : Henry York, un industriel anglais d'une cinquantaine d'années. Il dirige une importante usine de fournitures pour limonadiers et restaurateurs qui appartient à sa famille depuis deux cents ans. Il fit ses études à Cambridge, puis un stage de plusieurs années comme ouvrier dans les ateliers de l'usine familiale. Après quoi, il quitta l'atelier pour le bureau directorial et contracta un brillant mariage avec la fille de lord Biddulph. Aujourd'hui, Henry Yorke est un monsieur triste et secret. Alan Ross, qui eut le privilège de voir, accroché dans sa maison de Knightsbridge, un portrait de lui peint par son ami Matthew Smith, nous a décrit son visage sombre et mélancolique, son air sensuel, mais d'un sensuel « qui se détournerait des plaisirs du monde ». Ce visage torturé traduirait, selon Alan Ross, un évident mysticisme esthétique, qui n'empêche nullement H. Yorke d'aimer la conversation, la lecture, les matches de football et les restaurants. On dit même qu'il boit chaque jour sa demi-bouteille de gin, et l'on raconte de lui cette anecdote : rencontrant un matin des petites filles qui jouaient au bord d'un bassin et jetaient dans l'eau des marguerites : « C'est ainsi, leur dit-il, que se noient les petites filles », et il passa, les laissant désemparées. On lira dans *Amour* une scène étonnante, qui relève de la même optique cruelle et tout à la fois poétique :

1. Editions Nagel. Ci-dessus portrait de Maurice Pons.

dans un décor de ruines et sous la pluie, le jeune Albert, jouant à colin-maillard, poursuit la fille qu'il aime, les yeux bandés par un foulard de soie, tout imprégné encore de son odeur et décoré de *I love you, I love you, I love you* calligraphiés en grosses lettres rondes dansant dans tous les sens...

On s'étonne que, pour un artiste à ce point capable d'exprimer la pathétique beauté de la réalité quotidienne, la vie littéraire puisse ne consister qu'à écrire, le soir, en rentrant du bureau, un pensum quotidien de mille mots. Mais c'est là l'affaire d'Henry Green, seul maître après tout des énigmes qu'il pose. Pour nous, ce qui importe, c'est que de ces pensums soit née, jour après jour, une œuvre qui fait considérer Henry Green, dans les pays de langue anglo-saxonne, comme un des très grands écrivains d'aujourd'hui, trop mal connu encore chez nous.

D'année en année, en effet, ont paru à Londres *Living*, souvenirs de la vie d'usine, telle que la connut cet ouvrier amateur, fils de patron et patron lui-même aujourd'hui ; *Party-Going*, l'histoire d'un groupe de voyageurs retenus dans une gare par le brouillard alors qu'ils se rendent à Paris, invités à une soirée chez un jeune homme riche ; *Caught*, qui retrace la vie des pompiers de Londres pendant le blitz ; *Concluding*, qui raconte la retraite d'un vieux savant malencontreusement échoué dans une pension de famille pour jeunes filles ; *Back*, l'aventure d'un soldat démobilisé rentrant chez lui et recherchant parmi les tombes et les roses la tombe de son amie Rose ; *Loving* et *Nothing* enfin, récemment parus en France. Mais avant même la traduction de ces deux livres, Henry Green avait attiré l'attention par un retentissant article, véritable manifeste littéraire, publié par la revue *Roman*, dont on sait avec quel discernement et quel courage elle se portait à l'affût de toutes les formes valables du renouvellement romanesque. Henry Green, qui n'aime pas à parler de lui, qui n'aime pas qu'on parle de lui, y exposait avec complaisance l'essentiel de ses théories littéraires — et l'on s'aperçut alors qu'en dépit de toutes les ignorances, et de toutes les apparences, son œuvre apportait un bouleversement considérable dans l'histoire du roman contemporain.

Selon Green, le temps est maintenant fini où le roman se contentait d'illustrer un thème intellectuel ou moral. Il est bien évident que de tout temps les romanciers écriront et continueront d'écrire des « histoires d'amour ». Mais ce qui importe, c'est la manière dont on peut traiter un thème. Or, de même que depuis plusieurs années déjà, la peinture tend à éviter la représentation, la reproduction directe des objets, à regarder au-dessous de la surface tout en continuant à se servir du truchement de la couleur et de la forme qui s'adressent à l'œil, de même dans une œuvre narrative, on peut être amené à penser que c'est l'échafaudage du contexte qui porte la signification. Le roman est ainsi considéré comme une œuvre d'art, qui ne saurait avoir de signification précise, mais qui est susceptible « d'interprétations aussi variées que la vie même ». En

tant qu'œuvre d'art, le livre aura une vie propre, alertant l'imagination consciente du lecteur. Autrement dit, le roman n'existe qu'à partir de la communication entre auteur et lecteur, de la recréation par le lecteur de ce que l'auteur lui donne à imaginer. A la limite, ainsi que le faisait remarquer M. Maurice Nadeau, un même roman, lu par mille lecteurs, donne mille romans différents.

Henry Green instaurait par là ce que, usant d'un vocabulaire pictural, il appelle la littérature non représentative (on dirait plutôt non figurative) qu'il voit liée directement au courant de l'inconscient. La démarche d'un Proust, d'un Joyce surtout, exactement comme celle d'un Picasso, semble avoir déjà trouvé en elle-même sa propre justification. Mais le dessein d'Henry Green est de parvenir par une autre voie à cette prose narrative de demain, aussi diffuse que les réactions possibles de chaque lecteur : à l'âge du téléphone et du cinéma, l'avenir de la prose romanesque est, selon Henry Green, dans le dialogue, mais dans un usage renouvelé du dialogue et traité de manière « oblique ». Le dialogue « oblique », c'est celui qui ne comporte pas de réponses directes, exactement comme la vie s'adresse à nous « obliquement », par toutes sortes de biais et de mensonges. « Vous en apprenez plus, écrit-il, par les mensonges de votre interlocuteur, si vous savez les déceler, que vous ne feriez par ses affirmations directes. Celles-ci ne vous révèlent généralement qu'une partie de ce qu'il pense. Un pur mensonge peut être infiniment révélateur, tandis qu'une demi-vérité ne nous mène nulle part. »

C'est une erreur que dénonce Green de croire que le lecteur accorde plus de créance à ce qu'il lit dans un roman qu'à ce qu'on lui raconte dans la vie. Et déjà dans la vie, nous faisons la plus extrême réserve sur ce qu'on nous dit. Avec quelle prudence le romancier devra-t-il donc tenter de faire accroire à son lecteur les vérités et les mensonges mêlés de ses personnages ! Ajoutons à cela que l'humour tient une grande place dans le dialogue de la vie courante, en Angleterre surtout, mais en France aussi : voilà un nouveau pont entre l'auteur, ses personnages et le lecteur. Au lecteur de savoir déceler dans un dialogue les ingrédients fondamentaux de la conversation courante dont les principaux sont, en plus de l'humour, la satire, le réalisme, la fantaisie et la « pornographie » qui n'est autre chose, selon Green, que l'habitude courante d'appeler les choses par leur nom. Le simple échange de deux êtres humains qui conversent est, il est vrai, une chose assez mystérieuse. Le simple fait de parler à son prochain est le grand privilège de l'homme. Mais qu'un auteur puisse, par son roman, faire parler des personnages étrangers et inconnus, ce n'est rien de moins qu'un « miracle » que Green ne veut pas sous-estimer. L'auteur montrera donc ses personnages sans commentaires, il les fera vrais et vivants, vivants de la vie la plus courante. Mais c'est aux lecteurs de déceler ce qu'ils sont véritablement, à partir de ce qu'ils nous révèlent d'eux-mêmes, par le truchement com-

plice, mais pas forcément lucide, de l'auteur. Et c'est par là que sera créée la vie de l'œuvre d'art littéraire dans chaque conscience individuelle de lecteur.

⁂

C'est à la lumière de ces théories que nous pouvons aborder avec profit les œuvres de Henry Green — que l'on ne sera pas surpris de découvrir presque entièrement composées de dialogues — « dialogues obliques » le plus souvent. On ne s'étonnera pas non plus de les voir échapper résolument à l'analyse, puisque l'intérêt essentiel de toute œuvre « non figurative » est d'échapper à l'analyse objective.

D'un livre comme *Amour* (pauvre traduction pour *Loving* [1]), qui commence par les mots magiques : « Il était une fois... » et qui finit rituellement, ou presque, par la phrase enchantée : « Ils se marièrent et vécurent heureux à tout jamais », on pourrait attendre la narration d'un conte de fées. Mais ce qui caractérise sans doute un conte de fées, pour Henry Green, c'est qu'on ne nous y conte rien, et que, bien entendu, il n'y intervient aucune fée... On peut fort bien croire M. Vinaver quand il affirme, dans l'étude qu'il a consacrée à *Amour* [2] qu'il n'y a *rien* derrière la sucession des petits faits et des grandes conversations qui forment ce roman. Mais il est tout aussi vrai de dire que *tout* tient dans ces conversations et ces faits, et qu'à force d'être insignifiants, ils réussissent à devenir essentiels.

Le cadre du récit est le château de Kinality, en Irlande, pendant la guerre, ou plus exactement la cuisine et l'office du château de Kinality. Les maîtres dans le livre ne jouent qu'un rôle de figurants (ou de prétextes) et ce sont les douze domestiques qui tiennent la vedette. Le vieux maître d'hôtel meurt dès les premières pages et c'est Charles Raunce qui désormais fera régner son autorité cauteleuse sur la vaste demeure et les parcs silencieux où se promènent des paons. A la table des domestiques, il occupe le fauteuil laissé vacant par le défunt ; il tyrannise son aide, le jeune Albert, que tourmente déjà l'âge ingrat, il domine Mrs Welch la cuisinière et ses deux filles de cuisine, Miss Burch, première femme de chambre, Mrs Swift, la vieille nurse toujours malade, Paddy à qui échoient la garde et l'élevage des paons, il poursuit les deux jeunes femmes de chambre, Kate la blonde et Edith la brune, pour qui il éprouve une violente passion. Tous ces personnages qui peu à peu se révèlent à nous par les bribes entendues de leurs conversations particulières ou générales, vont se trouver étroitement mêlés aux événements qui bouleversent la maison : en lui portant un matin son petit déjeuner, Edith découvre sa maîtresse, nue dans son lit avec un capitaine !

1. Gallimard, éditeur.
2. *Les Lettres nouvelles*, juin-juillet 1953.

Exaspérée, elle se jette dans les bras de Raunce, et Kate qui ne veut pas être en reste, se jette dans ceux de l'affreux Paddy. Mais Albert aimait Edith en secret : par désespoir il s'engage dans l'armée anglaise, tandis que Raunce et Edith s'enfuient à Londres, laissant Kinality dévasté par l'amour à tous les étages.

C'est une façon de raconter les choses. Mais ce n'est pas la bonne. Car les mêmes personnages, dans le même temps, sont également mêlés à d'autres événements qu'on n'est nullement en droit d'appeler secondaires : le meurtre d'un paon par le jeune Albert, le jour même de son arrivée, le vol par Edith pour ses soins de beauté des œufs des paons de Paddy, la découverte par Raunce du carnet du vieux maître d'hôtel, le vol du silicate de soude dans la cuisine, la disparition puis la réapparition d'une émeraude précieuse, tout cela se tient, se mêle, s'embrouille dans une somme d'actions et de réactions qui n'en finissent pas d'avoir des conséquences, lesquelles à leur tour réagissent les unes sur les autres, modifiant sans cesse une atmosphère en perpétuel changement, où le moindre geste finit par devenir pathétique. L'auteur n'intervient à aucun moment dans le déroulement des faits, ni dans le cours des conversations, ni dans le déploiement des caractères. Il nous présente une matière brute, des personnages nus, mais où il nous est loisible, en fin de compte, de découvrir une image fulgurante de la vie même, où les êtres se débattent comme ils peuvent, et tels qu'ils sont, cernés par les événements.

Il semble que dans *Rien* (*Nothing*), autre roman de Henry Green traduit en français [1], ce que nous avons tendance à appeler le « sujet » apparaisse plus clairement. De vrai, le livre peut se résumer en quelques lignes : John Pomfret est un veuf d'âge mûr, qui vit avec sa fille, la charmante Mary ; Jane Weatherby est une veuve encore jeune et jolie, fière de son grand fils Philip. John a bien sûr une maîtresse, et Jane un amant, mais ils ont été si bien ensemble autrefois que Mary et Philip sont en droit de se demander s'ils ne sont pas frère et sœur. Rassurés sur ce point, ils décident de se marier, et encouragés par l'exemple de leurs enfants, John et Jane en font autant. La maîtresse du nouvel époux, l'amant de sa femme se consoleront ensemble.

Mais l'intérêt du livre n'est pas dans ce chassé-croisé qu'on croirait emprunté à Marivaux et exporté outre-Manche ; il n'est pas non plus dans ce qu'il peut y avoir d'ironie et d'humour dans la peinture du conflit permanent des générations, car ici, ce sont les parents qui trouvent leurs enfants « vieux jeu », les enfants qui jugent leurs parents frivoles et dévergondés. Non, l'intérêt du livre est dans son titre, dans le fait qu'un écrivain puisse écrire un livre, et un livre gai, vivant, intelligent, sur rien, sur une absence totale d'événements et de péripéties. Car l'histoire n'est rien, les personnages ne sont rien, ne font rien, et parlant

1. Gallimard, éditeur.

sans cesse, ne disent à peu près rien. Un sujet de conversation qui revient sans cesse est l'orteil de ce pauvre Arthur qu'il a fallu couper !... Il y a là une gageure, mais qui n'est pas seulement un jeu littéraire, qui est la critique la plus impitoyable jamais tentée d'une certaine forme de littérature et à travers elle d'une certaine forme de société. Rarement on a vu le vide et la bêtise de certaines existences bourgeoises apparaître aussi crûment que par le procédé impitoyable du dialogue greenien.

Léon Bloy disait que le bourgeois est celui qui ne fait pas usage de la faculté de penser. On est stupéfait de voir, à travers le livre de Henry Green, l'indigence de la pensée « bourgeoise » aller si bien de pair avec l'abondance de la parole ! Pendant près de trois cents pages, des hommes et des femmes « brusquement sortis du néant » ont parlé, parlé, parlé, comme nous parlons tous, chaque jour, et ils n'ont rien dit. Mais à travers ces riens, sous la plume et par l'art de l'auteur, apparaissent des êtres admirablement vivants, admirablement décrits, dont les sentiments finissent par affleurer sous les paroles, telle la futilité exemplaire de John Pomfret occupé essentiellement de ses costumes et de ses dîners, tel le romantisme désuet de Mary que déçoit le conformisme de son fiancé, telle la niaiserie de Philip qui croit servir l'Angleterre parce qu'il travaille dans l'Administration... Ces gens n'ont ni courage, ni beauté, ni intelligence, ni même de sentiments sincères. Ils ne sont rien. Et ils ont beau parler, parler, parler, s'ils réussissent à faire du bruit par leurs discours, leurs scandales ou leurs mariages, c'est encore beaucoup de bruit pour rien.

« Il semble bien, écrit Henry Green, qu'après trois guerres en comptant la guerre des Boers, en cinquante ans, et une guerre froide par là-dessus, avec tous les revers de fortune individuels provoqués par ces bouleversements, sans parler des révolutions qui ont eu lieu dans l'intervalle, le lecteur en ait assez des désastres personnels. » Quand Henry Green en aura fini de dénoncer une par une et dans leur cadre particulier les incohérences dérisoires des bourgeois ou de leurs domestiques, quand il sera las d'échafauder une œuvre avec des riens, et de donner un tour neuf aux banalités de la vie, peut-être nous donnera-t-il ce roman dont il a l'ambition et que son exceptionnel talent nous permet d'attendre de lui, ce roman qui doit être « tout pour tous » et qui remplacera dans les hautes eaux littéraires le grand vaisseau victorien à trois ponts.

MAURICE PONS

NANA ET SES SŒURS

par Alain Decaux

Son Altesse Impériale le prince Napoléon s'ennuyait. Les lambris fraîchement redorés des salons du Palais-Royal, frappés des lettres J et N entrelacées, n'offraient plus — pour lui — que des charmes relatifs. Sa maison pompéienne de l'avenue Montaigne, il en avait épuisé tous les attraits.

« Plonplon » ne se résignait pas à y vivre éloigné du pouvoir. De tous les neveux de Napoléon Ier, il était celui qui, physiquement, lui ressemblait le plus. Donc, il se croyait un grand politique. Hélas ! son rang de cadet ne lui permettait pas de faire jouir la France de ses « dons ». Bien sûr, cet ex-républicain d'extrême-gauche avait fort volontiers endossé la dignité d'Altesse Impériale. Il était commissaire général de l'Exposition Universelle, président de la commission chargée de publier la correspondance de Napoléon Ier... Ces sinécures ne le consolaient pas. Pas plus que ne le retenait sa trop sainte épouse, la princesse Clotilde de Savoie, toujours en prière dans son oratoire.

Il cherchait ailleurs des « dérivatifs » à sa nostalgie. Il les trouvait chez de jolies femmes — nombreuses, accueillantes — qui successivement s'essayaient à retenir ce blasé.

Rares étaient les interrègnes. Il y en avait cependant. Un jour, le prince confia son embarras à Émile de Girardin. Il cherchait une maîtresse

nouvelle. Rachel avait cessé de lui plaire. Mme Arnould-Plessy ne présidait plus les dîners de l'avenue Montaigne. Cora Pearl ? Une passade. Qui choisir ? Le journaliste eut une idée soudaine :

— Votre Altesse connaît-elle Anna Deslion ?

Sur la réponse négative de Napoléon, Girardin se récria. Il n'y avait point à tergiverser : c'est Deslion qu'il fallait à Monseigneur ! Précisément, le chroniqueur d'un petit journal lui consacrait quelques lignes, assaisonnées de cet esprit facile qui passait alors pour du « sel attique ». Girardin plaça la description sous les yeux du prince : « Belle à miracle, grande, brune, bien campée, douée d'un léger embonpoint, qui stimule le sentiment, avec une peau mate, d'une blancheur éclatante, des yeux lascifs, de jolies mains, de jolis pieds et une expression nonchalante qui la rend continuellement désirable... »

Il y avait là de quoi retenir l'intérêt, même d'une Altesse Impériale. Napoléon se déclara tout prêt à rencontrer Mlle Deslion. L'entrevue se déroula chez une autre « lionne » fameuse : Esther Guimond.

Girardin n'avait nullement exagéré. Anna Deslion était une créature superbe. Ses admirateurs — entre autres, Arsène Houssaye — vantaient « ses seins impertinents par leur fierté, ses épaules tombantes, sa chair de rose et de lait, ses hanches savoureuses ». A la vérité, le front apparaissait bien un peu étroit, le nez se retroussait de façon plutôt canaille. Défauts mineurs, vite oubliés. Les raffinés jugeaient « peuple » son langage, son allure. Les indulgents en souriaient, disaient : « Elle est nature ». Telle quelle, on considérait Anna Deslion comme l'une des trois ou quatre femmes de Paris les plus en vogue...

Au moment où Girardin pensait à la désigner au désir éventuel du prince Napoléon, il lui manquait encore la liaison retentissante, celle qui lançait définitivement une femme, la mettait à la mode.

Esther Guimond chapitra Deslion :

— Je te ferai dîner avec le prince. Seulement, il faudra résister ; c'est un homme qui aime qu'on lui résiste.

— C'est bien difficile...

— Difficile peut-être, mais indispensable.

Au dîner, Anna se présenta vêtue d'une robe somptueuse laissant nus ses bras et ses épaules. Esther Guimond, avant de passer à table, lui souffla l'ultime conseil : « Résiste ! »

Le prince, visiblement, était enchanté. Dès le potage, il se montra empressé, gaillard. Au rôti, il ne s'embarassait plus de préliminaires. Ses allusions se faisaient de plus en plus directes, ses plaisanteries de moins en moins voilées. Le naturel reprenant le dessus, Anna riait aux éclats. Esther Guimond multipliait les coups d'œil furieux. En vain. Avec des mimiques à rendre jalouse une actrice de l'Ambigu, elle répétait son avertissement précieux : « Résiste ! » Alors, Anna baissait les yeux, prenait l'air pudique d'une pensionnaire effarouchée. Puis, une minute plus tard, sur une polissonnerie bien appuyée du prince, son rire éclatait,

large, sensuel, sans retenue. Au fromage, Plonplon lui prit la taille. Elle s'abandonna avec un évident plaisir. C'en était trop ! Courroucée, Esther se dressa, glissa à l'oreille de sa protégée :

— Anna, j'ai deux mots à te dire !

L'oreille basse, Deslion se leva, suivit la Guimond jusque dans la pièce voisine. Esther lui brandit le poing sous le nez :

— Ah çà ! Veux-tu bien résister, petite malheureuse !

Bien plus tard, contant l'anecdote, Esther Guimond ajoutait en souriant : « Tout ce que je pus obtenir, ce fut de la faire traîner jusqu'à onze heures. »

Il paraît que cela fut très suffisant : cette soirée marqua le début d'une longue liaison qui — définitivement — assura la gloire d'Anna.

De telles aventures se rencontrent à chacune des pages des chroniques du Second Empire. Le prince Napoléon, dans la société de son temps, n'apparaît nullement comme une exception. On trouve Eugène de Talleyrand faisant les belles nuits d'une Léonide Leblanc, avant que celle-ci ne les consacre au duc d'Aumale. Walewski avait donné un enfant à Rachel, comédienne géniale, mais courtisane insatiable. Edmond de Castries demeura pendant vingt ans l'amant « principal » d'Adèle Courtois. Le prince Joachim Murat ne dédaigna pas de prendre soin d'une autre Adèle, Adèle Rémy. Napoléon III lui-même se contenta de Marguerite Bellanger, qui venait du trottoir.

Les soupers du *Café Anglais* réunissaient exclusivement les membres de l'aristocratie — et des filles. Des filles de haute volée, bien entendu. Là se côtoyaient, dans un amalgame singulier, le roi des plaisirs parisiens, le duc de Gramont-Caderousse, les « lions de la fashion », comme le prince d'Orange — baptisé le prince Citron — le prince Paul Demidoff, neveu de la princesse Mathilde, le jeune duc de Rivoli, aux allures de mousquetaire, le marquis de Modène, « descendant » de Molière, lord Hamilton, qui mourut après un souper à la Maison Dorée, le prince Narishkine, le comte d'Hérisson, tant d'autres — et Cora Pearl, Anna Deslion, Esther Guimond, Blanche d'Antigny, Rose Léon, Caroline Letessier...

C'est ici que peut-être on pourrait découvrir la marque dominante des mœurs amoureuses du second Empire : le règne triomphant des courtisanes de la classe supérieure.

⁂

Il y a d'évidents degrés dans la prostitution. Sollicité par la Païva de composer un vers qu'elle pût inscrire dans l'escalier de l'hôtel édifié pour elle aux Champs-Élysées, Augier répondit : *Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.*

Adage qui pourrait servir d'exergue à ce chapitre très particulier de l'histoire amoureuse du Second Empire. La prostitution, sous Napoléon III, ne présente aucune caractéristique originale, en ce qui concerne

la triste cohorte des courtisanes vulgaires. Souteneurs, amendes, prison, maladie, déchéance. Loi millénaire que l'accession de Louis-Napoléon au trône n'a évidemment pas modifiée.

Filles soumises. Les formalités à quoi elles sont obligées ne diffèrent guère de celles d'époques antérieures ou postérieures. La fille soumise est inscrite sur le « livre sans nom ». On lui a remis une carte ; dans son argot, elle l'appelle la *brème*, car cette carte est blanche et plate comme le poisson ainsi dénommé. Le recto porte son nom, son âge, sa demeure. Chaque semaine, elle doit y faire apposer le visa du dispensaire, si elle appartient à une « maison ». Ce visa n'est que bimensuel si elle vit « isolément et chez elle ». Au verso, elle peut lire les règles étroites qu'elle s'est engagée désormais à suivre : à toute réquisition d'un agent de la police, elle doit exhiber sa carte. Il lui est interdit de stationner sur la voie publique ; elle n'y peut apparaître avant sept heures et après onze heures du soir. Dehors, les étoffes éclatantes lui sont défendues. Elle ne sortira pas coiffée en cheveux. Sa fenêtre sera toujours fermée, garnie de rideaux ; elle ne s'y montrera pas. Il lui est interdit de déambuler aux abords des églises, des palais, des jardins publics, des boulevards, des Champs-Élysées. Elle ne peut habiter dans les environs d'un pensionnat. Si elle a un amant, il est défendu à la fille de lui donner asile : simple précaution contre les voleurs dont une longue expérience a appris qu'ils ont, de tout temps, montré une « insurmontable attraction » pour les filles publiques. Enfin, la fille soumise reconnaît aux inspecteurs du service le droit d'entrer chez elle à toute heure du jour et de la nuit.

D'où viennent-elles, ces filles ? De très bas, en tous les cas. Maxime du Camp, à qui ses relations d'amitié avec le préfet de police Pietri avaient permis de consulter les dossiers de police, a parlé de « l'une de ces femmes, qui a longtemps occupé le monde de Paris, qui, grâce à des libéralités excessives et multiples, jouit maintenant d'une grande fortune et vit à l'étranger dans un palais ». Cette femme avait été arrêtée à l'âge de douze ans et demi, *pour la troisième fois*. Une autre, interrogée, disait avec candeur :

— Je viens du ruisseau. J'y veux retourner.

Beaucoup sont nées à la campagne. Elles sont arrivées à Paris comme filles de cuisines, bonnes à tout faire. Un dimanche, elles ont été au bal. Elles y ont fait une « connaissance ». Cela s'est su. Les maîtres les ont chassées. Quel parti prendre ? Retourner au pays ? Impossible. Alors, elles ont fermé les yeux et mis le pied « sur la pente qu'on ne remonte pas ».

Sont-elles Parisiennes ? Les chroniqueurs du temps affirment alors qu'elles se révèlent souvent filles de concierge... Dans la loge maternelle, elles aspiraient à déclamer aux Français, à danser à l'Opéra. Elles sont parfois entrées « dans la carrière » comme grisettes. Puis, après quelques idylles, marquées par de beaux dimanches à Robinson, elles ont aban-

donné l'atelier « pour que tous les jours, dit Maurice Allem, leur soient désormais des dimanches ».

En général, c'est au hasard d'une rafle, toujours redoutée, que la prostituée de hasard s'est trouvée inscrite d'office sur les registres de la Préfecture de Police et « en carte ».

Il s'est produit des cas — assez rares, certes — où des filles ont sollicité d'elles-mêmes la mise « en carte »... Un chef de bureau a raconté la visite d'une « orpheline âgée de vingt ans ». Elle était, à la Préfecture de Police, parfaitement inconnue. Elle fit d'autant plus horreur et pitié, qu'elle paraissait « pleine de fraîcheur et de grâce ».

Le chef de bureau tenta de lui montrer l'avenir où elle courait.

— Ici, par notre situation même, lui dit-il, nous sommes en relations avec des femmes charitables qui ont commisération pour toutes les faiblesses... Elles n'abandonnent point celles qu'elles ont adoptées ; laissez-moi vous mettre en rapports avec une de ces âmes compatissantes. Vous savez lire et écrire, c'est un grand avantage pour vous et l'on peut en tirer parti. Donnez-nous le temps nécessaire pour tenter quelques démarches et je vous promets qu'on vous trouvera une place d'ouvrière ou de femme de chambre.

Elle regarda bien en face le chef de bureau. Elle répondit dédaigneusement :

— Être domestique, merci ! On ne mange pas de ce pain-là dans ma famille.

Des mémorialistes souriants ont dépeint la journée de la lorette. Tel est alors le nom — l'un des plus charmants qu'on lui donna jamais — de la prostituée. Sous Louis-Philippe, lorsque furent percées les rues nouvelles du quartier Notre-Dame-de-Lorette, quantité d'appartements s'étaient trouvés à louer. Devant la grève des locataires — heureux temps ! — les propriétaires avaient annoncé une baisse générale des loyers. Les jeunes et faciles personnes de la capitale s'étaient jetées sur l'occasion. Elles avaient annexé le quartier. Nestor Roqueplan, dans une chronique, les baptisa un beau jour « les lorettes ». Le nom leur était resté. Balzac avait commenté : « *Lorette* est un mot décent, inventé pour exprimer l'état d'une fille ou la fille d'un état difficile à nommer... Quand un nom nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait pas dire sans périphrases, la fortune de ce mot est faite. » Quant à Littré, il avait, de sa toute-puissante autorité, consacré le mot : « Nom qu'on donne à certaines femmes de plaisir qui tiennent le milieu entre la grisette et la femme entretenue, n'ayant pas un état comme la première et n'étant pas attachées à un homme comme la femme entretenue. »

La lorette pauvre mène une existence fort incertaine... Il y a les apprenties qu'on appelle les biches. L'idéal d'une biche est de devenir lorette. L'idéal d'une lorette est de finir lionne. La lorette se lève tard, fait un peu de ménage — oh ! le minimum ! — dans ce qu'elle appelle son boudoir : un petit réduit de six pieds carrés, avec néces-

sairement un porte-cigares et des fleurs en papiers. Aux murs, des gravures représentant « Le passage de l'Elster par Poniatowski », ou « Souvenirs et regrets de la permission de dix heures ». Ou bien quelques pastels équivoques, figurant — mal — des femmes décolletées du XVIIIe siècle. A midi, la lorette déjeunera d'un peu de pain et de confiture. Car elle ne fait qu'un vrai repas par jour : elle soupe. L'après-midi sera rempli par une opération capitale : la toilette. Le soir tombe. C'est l'heure ! La voilà partie en campagne. De la rue de Bréda, de la rue des Martyrs, les biches, les lorettes, les colombes [1] descendent vers le boulevard des Italiens ou le boulevard Montmartre, vers le gaz accrocheur des cafés à la mode. Une véritable invasion. « On voyait sur les trottoirs de la rue Notre-Dame-de-Lorette, raconte Zola dans *Nana*, deux files de femmes rasant les boutiques, les jupons troussés, le nez à terre, se hâtant vers le boulevard, d'un air affairé, sans un coup d'œil aux étalages... A cent mètres du *Café Riche*, comme elles arrivaient sur le champ de manœuvre, elles rabattaient la queue de leur robe, relevée jusque-là d'une main soigneuse ; et dès lors, risquant la poussière, balayant les trottoirs et roulant la taille, elles s'en allaient à petits pas ; elles ralentissaient encore leur marche, lorsqu'elles traversaient le coup de lumière crue d'un grand café. Rengorgées, le rire haut, avec des regards en arrière sur les hommes qui se retournaient, elles étaient chez elles... Mais à mesure que la nuit s'avançait, si elles n'avaient pas fait un ou deux voyages rue de La Rochefoucauld, elles tournaient à la sale garce, leur chasse devenait plus âpre. Il y avait, au pied des arbres, le long des boulevards assombris qui se vidaient, des marchandages féroces, des gros mots et des coups... »

Au mois de juillet 1860, un arrêté préfectoral interdit aux prostituées de « faire le trottoir ». Bien pis, les cafés situés en bordure des boulevards durent refuser leurs banquettes à cette part importante de la clientèle féminine, grande consommatrice de grogs ; l'espace d'une saison, on les appela des « grogueuses ». Comme il arrive la plupart du temps, cet arrêté produisit son effet pendant quelques jours — voire quelques semaines — puis tout rentra dans le désordre.

Le rêve de la lorette est de trouver un « client sérieux pour la nuit ». Le programme obligé commence par un souper. Manger la nuit, dormir le jour, c'est l'ambition — pas toujours réalisée — de la lorette. Au petit matin, elle rentre chez elle. Le soir, elle recommencera.

La culture des lorettes apparaît, à l'observateur impartial, des plus élémentaires... Jules Moinaux — le père de Courteline — a publié, dans l'une de ses chroniques judiciaires, la lettre de l'une d'elles :

« Monsieur Ernest,

» D'après ce qui s'est passé dimanse vous avez aji comme un vrai

1. Ce dernier terme apparaît vers la fin du Second Empire.

cochon, car je croyez avoir à fair à un homme plus commifaut que vous ; vous avez crue sans doute que jaité plus bette qu'une autre et vous n'etre qu'un misérable, encore si vous alliet avec qu'elquun commifaut, sa serait raisonnable, mais vous alez avec la plus grande rien dutout de Paris, pour un home comme vous, s'est ce qui vous feaut espesse de petit crevé que vous êtes.

Elvina Dandre
(de Saint-Alban)

» Vous navet pas voulut venir avec moi dimanse parce que Loise était avec moi, à Dieu misérable ; pour vous parlée la première, jamais. »

A l'échelon supérieur — celui des courtisanes « arrivées » — ce n'était guère mieux. Trouvant Blanche d'Antigny plongée — occupation inhabituelle ! — dans un livre, et la voyant passionnée par sa lecture, l'un de ses admirateurs lui en demanda le titre.

— *La Vie de Jésus*, répondit la blonde enfant.

— De M. Renan ?

— Oui. Ça m'intéresse bien. Je me dépêche, parce que je veux savoir comment ça finit.

Sous Napoléon III, les filles « en carte » représentent à Paris un nombre très limité, par rapport à celui des prostituées de la capitale. Au 1er janvier 1870, on en comptait trois mille six cent cinquante-six, dont deux mille cinq cent quatre-vingt-dix isolées et mille soixante-six dans les cent cinquante-deux « maisons » alors ouvertes.

Fait curieux, le nombre des maisons a notablement diminué, durant les dix-huit années qu'a duré le Second Empire. En 1852, il en existait deux cent dix-sept à Paris. Diminution qui s'explique par le goût de l'indépendance de plus en plus manifesté par la lorette. Une indépendance d'ailleurs de pure illusion. En 1780, Mercier, dans son *Tableau de Paris*, estimait à trente mille le nombre des prostituées de la capitale. A la fin du second Empire, Maxime du Camp ne craint pas d'avancer le chiffre énorme de cent vingt mille. Il y englobe, il est vrai, « toutes les femmes qui ne vivent que de galanterie, depuis la grisette qui *est mise dans ses meubes*, jusqu'à la grande dame qui, avant de se vendre, exige et reçoit un million en pièces d'or nouvellement frappées ».

Comment expliquer la différence considérable entre le nombre des filles soumises et celui des insoumises ? Il apparaît que la police, à cette époque, intervient beaucoup plus rarement que de nos jours. Les rafles terrifiantes, comme celle décrite dans *Nana*, sont exceptionnelles. D'ailleurs, s'il advient que la police se décide à sévir, les jeunes personnes amenées au violon se recommandent presque toujours d'un personnage très officiel. On ne peut refuser à la fille de faire porter un message à son « protecteur », lequel arrive souvent une heure plus tard et réclame

la libération immédiate de « cette petite ». Et il faut bien obtempérer...

Vers la fin du règne de Napoléon III, au cours d'une rafle, deux pensionnaires d'un théâtre subventionné furent arrêtées. Par erreur, dit-on. Les journaux se précipitèrent sur cette pâture inespérée, trop heureux de fronder une police que les Parisiens ont toujours volontiers moquée. On jeta feu et flammes contre cet inqualifiable abus. On vanta les vertus candides des malheureuses jeunes femmes embastillées au mépris de toute équité. Bref, l'aventure fit tant de bruit, exaspéra tant la Préfecture de Police, que furent à peu près abandonnées les « expéditions combinées » qui, de temps à autre, assainissaient les boulevards.

Les filles exceptionnellement « ramassées » passent la nuit au dépôt. Le lendemain matin, elles sont rassemblées dans une pièce sans fenêtre, où le gaz brûle à toute heure du jour. Elles s'assoient le long de la muraille, sur des bancs de bois. Mélange pitoyable, disparate. Là, cette femme « élégante, parfumée, dédaigneuse », qui soupe à la Maison Dorée ; là, cette pauvresse hideuse, abêtie par l'absinthe, coiffée d'un mouchoir à carreaux, vêtue d'un mérinos crasseux, chaussée de souliers qui baillent. Tout cela fraternise le plus gaiement du monde. Entre elles, ces dames ne sont pas *fières*...

On les fait entrer toutes ensemble dans le bureau du chef de service chargé de les interroger, et aussi de les juger. L'homme écoute leurs explications, leurs plaintes, leurs excuses. Selon les cas, il les relaxe immédiatement, ou propose une sanction que l'approbation du chef supérieur rendra — ou non — exécutoire.

Celles qu'une condamnation aura frappées seront conduites à Saint-Lazare. Non sans pleurs, cris, protestations : il faut bien obéir à la tradition. Elles quitteront leurs vêtements, revêtiront la bure de laine à raies noires et bleues, le bonnet de laine noire, le fichu de cotonnade blanche.

Pour certaines, la punition est rude. Un ordinaire grossier. Point de linge ; l'administration interdit les serviettes et les mouchoirs. Pour d'autres, la prison est une oasis. La doyenne de la prostitution, en 1869, était, chaque hiver, accueillie en prison « à titre de charité ». Elle avait quatre-vingt-neuf ans, étant née en 1780. Elle ne quittait plus son lit. « On voit, dit un contemporain, qu'elle a été fort belle. » Ses compagnes d'infirmerie la faisaient *endêver* en répétant qu'elle avait été la maîtresse de Marat. Elle protestait, marmonnait qu'elle avait connu « le beau Barras », bredouillait d'une voie cassée :

— C'était le temps des grandes guerres...

La chronique du second Empire traite souvent, avec brillant et légèreté, le chapitre des biches et des lorettes. Le tableau primesautier que l'on trace de leur existence prend d'autres couleurs — des teintes beaucoup plus sombres — lorsqu'on feuillette les dossiers de police.

Un cas. En 1864, une fille est arrêtée pour racolage sur la voie publique. Elle n'a que quatorze ans... On l'interroge. Elle répond :

— Ma mère est portière et refuse de me recevoir. Je ne travaille pas,

je n'ai point d'état, je n'ai aucune ressource. Je n'ai d'autre domicile que celui des gens qui consentent à m'emmener et je ne mange que lorsqu'ils veulent bien me donner à manger.

Un an plus tard — à quinze ans — on l'arrête à nouveau. Examinée au dispensaire, on la trouve enceinte et galeuse. On la soigne. Sa gale guérit. A sa sortie de l'hôpital, elle accouche d'une petite fille, le 28 décembre.

Elle plonge dans une effroyable misère. En février 1866, elle demeure trois jours sans trouver d'asile, sans manger. Elle serre dans ses bras son enfant à peine protégé du froid par des haillons noirs de crasse. Dans la soirée du 18 février, elle s'en va chanter dans des cafés et des restaurants de bas étage. Elle gagne trois francs. En vain frappe-t-elle à la porte de quelques garnis du voisinage. On ne la reçoit pas : *les femmes seules ne sont pas admises*. Ah ! si elle racolait un compagnon de rencontre, ce serait différent... Mais avec son enfant sur les bras...

Une heure du matin. L'enfant pleure, la mère ne tient plus debout. Épuisée, elle s'assoit sur le seuil d'une porte cochère de la rue du Rocher. Elle tente d'allaiter la petite fille. Sa tête s'appuie sur le montant de la porte. Elle s'endort... Quand elle se réveille, il est cinq heures. Il fait un froid pénétrant, enveloppant, l'un de ces froids humides de février. Doucement, pour ne pas l'éveiller, elle ramène ses haillons sur son enfant : celle-ci est glacée. Elle frictionne le petit être. Inutile. La petite fille est morte.

Hagarde, la mère court chez un marchand de vins qui ouvre sa boutique. Plus vite encore, elle vole vers le poste de sergents de ville de la rue de Vienne. Rien ni personne ne pourra ranimer la pauvre enfant...

La mère sera traduite en police correctionnelle, sous prévention de vagabondage et d'avoir causé par imprudence la mort de son enfant.

Il faut bien l'acquitter : le contraire serait trop odieux. Comme elle n'a point de domicile, on la garde momentanément au dépôt. Elle s'y ennuie. Elle adresse au chef du service des lignes émouvantes : « Rappelez-vous, Monsieur, que ma mère m'a mise aux Enfants-Trouvés et que ma pauvre petite fille est morte entre mes bras. Je suis pour la vie celle qui implore votre pitié. » On la relaxe sur le champ. Le soir même, elle déambulait sur l'un de ses trottoirs familiers...

On songe à Fantine, aux apitoiements de Hugo, à ses imprécations à l'endroit de la société : plaignez la femme qui tombe ! L'histoire n'est pas finie.

Cette femme qui avait traversé tant d'heures implacables, rencontra un honnête ouvrier qui la plaignit, l'aima. Il voulut tout oublier et qu'elle oubliât tout. Il l'épousa. Quelque temps plus tard, elle s'échappa, courut retrouver ses anciennes compagnes. Un soir, on l'arrêta pour outrage public à la pudeur. Le mari, averti, vint la réclamer. L'administration consentit à la libérer. A peine sortie du bureau, encore dans

la Préfecture de Police, la rusée perdit le pauvre homme au détour d'un couloir... On ne la revit plus...

Voilà qui eût peut-être déconcerté le père Hugo...

⁂

Quelques dizaines de femmes — sur des dizaines de milliers — sont parvenues à « s'élever » au-dessus du triste troupeau. Celles-là on eu l'habileté de gravir une à une les marches qui les ont conduites à un luxe retentissant. Elles ont ébloui Paris de leurs toilettes, de leurs bijoux, de leurs équipages, de leurs réceptions. Les noms de plusieurs d'entre elles ont été mentionnés dans la chronique parisienne. Même — et ceci eût probablement bien surpris les principales intéressées — quelques-uns de ces noms ne sont pas oubliés. Ils s'associent à l'image chatoyante, en forme de cliché, que nous nous forgeons du Second Empire. Au vrai, quelques-unes de ces dames sont entrées dans l'Histoire...

Ce triomphe posthume, inattendu, n'a fait que consacrer l'apothéose des « lionnes », survenue lorsqu'elles étaient bien vivantes. Cette réussite est spécifiquement « Second Empire ». On objectera l'époque 1900, la belle Otéro, Liane de Pougy. Les succès de ces dernières ne peuvent se comparer à une Païva, ni en efficacité, ni en retentissement. Les grandes courtisanes du temps de M. Loubet sont souvent des danseuses, avec qui les grands-ducs acceptent de souper chez Maxim. Du moins, leur métier leur procure-t-il un alibi. Leur origine, si elle est incertaine, est rarement inavouable. Elles sont davantage des femmes entretenues — richement et par plusieurs — que de vulgaires prostituées. Enfin, on ne sache pas que beaucoup d'hommes se soient ruinés pour elles...

Ce qui surtout caractérise la grande courtisane second Empire, c'est la façon dont les hommes — ses clients — la traitent. Il semble que pour toute une aristocratie — de nom, d'argent, de lettres — l'amour n'ait eu qu'un seul visage : celui, trop fardé, des lionnes célèbres. Qu'un homme en vue — le prince Napoléon, dans l'exemple cité plus haut — à la recherche d'une maîtresse, interroge un ami, le premier nom qui vienne à l'esprit de celui-ci est celui d'une courtisane. Réaction difficilement imaginable de nos jours où l'amour vénal se trouve relégué à sa vraie place : la plus mineure. Comme en tant d'affaires, la mode est ici victorieuse. Ces femmes sont à la mode. Il est à la mode de passer pour être leur amant. Ces femmes seront donc courtisées, admirées, couvertes d'or. Les « fils de famille » se ruineront pour elles. Mieux, ces femmes, on les aime ! Voir le Muffat de *Nana*. On les épouse ! Voir le comte de Donnersmarck — futur prince — et la Païva.

Pourtant, ces filles sont pour la plupart, nous dit un contemporain qui les connut beaucoup, « sans intelligence, sans instruction, sans orthographe, sans ressources dans l'esprit ». Et ces filles font leur société de « ce que le monde des hommes a de plus distingué ! ».

Il faut reconnaître que certains princes du dandysme savaient, par leur allure, leur élégance, leur impertinence, donner à leurs relations avec ces lionnes un singulier caractère. Tel le duc de Gramont-Caderousse. Son *ton* était inimitable, lorsque, à un souper du *Café Anglais*, il s'adressait à Anna Deslion ou Blanche d'Antigny. C'était un mélange de courtoisie extrême et d'ironie légère, de respect affecté et de condescendance à peine perceptible. Il était arrivé à Paris vers 1855, dans le dessein parfaitement affirmé d'y mener la « grande vie ». Très riche, il ne possédait malheureusement pas une très bonne santé. La plus gracieuse tournure, une crinière flamboyante, un fin visage aux yeux bleus, un immense faux-col toujours ceignant son très long cou, des joues marbrées de rouge, tel se présentait le plus populaire des « lions ». Un duel l'avait lancé. Personne sur le boulevard ne pouvait plus ignorer « Caderousse ». Il avait acquis une véritable popularité dans le monde — très fermé — des garçons de restaurant, des chasseurs de café, des bouquetières, des camelots, des ouvreurs de portières. En 1862, les cercleux les plus tapageurs montèrent une cabale pour les beaux yeux de Blanche Pierson et d'Athalie Manvoy à qui leurs rôles ne plaisaient pas et qu'on obligeait, malgré tout, à jouer. Expulsé de la salle, le jeune duc y fut ramené en triomphe, cependant que le poulailler hurlait joyeusement :

A bas la rousse !
Vive Caderousse !

« Ses chevaux et ses grooms anglais, ses équipages, ses chiens, quelques scandales de temps en temps, dit Henri d'Alméras, maintenaient son prestige. »

Ce prestige lui coûtait cher, et à bien des points de vue. Il se ruinait. Sa santé se délabrait. Rien de plus épuisant que la « noce ». Caderousse voulait de tout jouir à la fois : des femmes, des chevaux et des gens d'esprit. Causeur original, maniant volontiers le paradoxe, des hommes comme Philibert Audebrand, Aurélien School, Prévost-Paradol, l'appréciaient. Il appelait Prévost-Paradol son « pion de collège » ; ils dînaient ensemble chez Bignon. Rochefort a tracé de lui un portrait assez saisissant : « C'était un de ces hommes prédestinés qui ont de l'esprit et presque du génie, des sens et une âme tendre, des vices et jamais de ridicules, un de ces hommes délicieux qui poursuivent leur carrière d'amour et de plaisir tant qu'ils sont jeunes, sachant que dans l'avenir ils auront la force de s'adonner aux choses utiles. »

Il n'y eut pas d'avenir pour Caderousse. Il mourut à Paris en 1865, à trente-deux ans, entre les bras d'Hortense Schneider : sa dernière lionne.

Caderousse eut des imitateurs, certains brillants, la plupart très pâles. Ces derniers, qui ambitionnaient de devenir des lions, parvenaient diffi-

cilement à s'entendre appeler *gandin* par un public dédaigneux. Vers 1867, les gandins allaient être très péjorativement baptisés *petits crevés*. On trouva même en librairie *l'Almanach des petits crevés*. Les caricatures nous montrent le petit crevé avec une figure blême, cadavérique, le menton soigneusement épilé, enfoncé dans un col très évasé, la moustache cirée. Il y eut aussi le *cocodès*, catégorie intermédiaire entre le gandin et le petit crevé. Cocodès et petit crevé, nous dit un observateur perspicace, « étaient l'un et l'autre également stupides, mais avec plus d'éducation et de vernis mondain chez le premier ».

Et les compagnes de ces messieurs ? Il est temps d'en esquisser une revue rapide.

⁂

D'abord, une constation d'ordre général. Rarement les prostituées sordides des bas quartiers deviennent, sans secours extérieur, les élégantes soupeuses des restaurants lancés. Beaucoup ne le désirent pas. Les *Petites Maubert* ne se trouvent heureuses qu'aux alentours de la place d'où elles tirent leur nom. D'autres, plus ambitieuses, ne parviendraient jamais à « s'élever », sans *l'ogresse*. C'est un bien déroutant personnage. Une femme sans âge qui, reconnaissant en telle biche, en telle lorette, quelque beauté, jette les yeux sur elle. Il s'agit de lui insuffler d'abord de l'ambition, si elle n'en a déjà. Il faut la décrasser, lui donner le goût de la toilette. L'ogresse procurera tout : bagues, bijoux, robes et châles, montres et colliers. Tout cela elle le *louera*. Tel est le secret, le bénéfice de l'opération. Le lancement d'une lorette, sa promotion éventuelle au rang de lionne, c'est une spéculation qu'engage l'ogresse, avec un capital de départ qui, normalement, devra lui rapporter cent fois sa valeur. Tout se loue, *jusqu'à des billets de banque*, nécessaires pour prouver que l'on n'a pas besoin d'argent ! C'est ainsi qu'à débuté dans la carrière la plus fameuse des courtisanes du second Empire, Thérèse Lachmann, marquise de Païva.

Elle laissait entendre qu'elle était fille d'un grand duc. A la vérité, elle était née aux confins de la Russie polonaise, d'une famille juive très misérable. Très tôt, on la maria à un petit tailleur de Moscou. Elle s'enfuit, laissant à son mari un enfant trop encombrant. Ses ambitions allaient bien au-delà.

Était-elle belle ? Elle s'en persuadait et parvenait à en convaincre les hommes. Surtout, elle possédait un corps splendide. Le visage l'était moins : « Un nez épaté, de gros yeux à fleur de tête, une bouche brutale aux lèvres épaisses. » Mais les yeux « brillaient d'une flamme conquérante ». Les mains et les bras étaient ceux « d'une déesse grecque ». Quant aux épaules, « la soixantaine sonnée, elles supportaient encore le décolletage ».

Elle accourut à Paris. Après quelques aventures obscures, elle apparut soudain au grand jour : le compositeur Herz lui donnait des leçons de piano ; un jour, il la présenta comme sa femme dans les milieux artistiques. On l'admira. Elle se vit « lancée ». Las ! En 1848, Herz, ruiné, l'abandonnait. Il partait pour l'Amérique, tenter de se « refaire » en donnant des concerts aux mélomanes hypothétiques de la ruée vers l'or. Thérèse Lachmann avait vingt-deux ans. Herz ne lui laissait pas un sou. Elle tomba malade — gravement — à l'hôtel de Valois, près des Champs-Élysées. Théophile Gautier raconta aux Goncourt qu'elle lui envoya un billet ; elle le suppliait de venir la voir. Il pénétra dans une chambre dénudée, trouva une femme à demi-morte. Il s'assit à côté d'elle. Elle lui dit :

— Tu vois où j'en suis... Il se peut que je n'en revienne pas... Alors tout est dit... Mais si j'en reviens, je ne suis pas femme à gagner ma vie avec de la *confection* — et je veux avoir, un jour, à deux pas d'ici, tu entends bien le plus bel hôtel de Paris. Rappelle-toi ça.

Gautier n'avait nul besoin du conseil... Thérèse se rétablit. Alors intervint *l'ogresse*. En l'occurrence une marchande de modes, nommée Camille. D'un regard, celle-ci avait jaugé la nouvelle lorette et ses ambitions. Sans hésitation, elle lui fournit « un arsenal de toilettes pour son grand coup ».

Gautier sonna chez elle, alors qu'elle était au moment de partir. Sur les fauteuils, les chaises, le lit, s'étalaient les robes somptueuses louées par Camille. Thérèse les essayait « comme un soldat fait jouer son fusil avant la bataille ». Elle lui dit :

— Je suis pas mal *outillée*, n'est-ce pas ?... Mais on n'est jamais sûr de rien... Je puis rater mon coup... Alors, bonsoir...

Et elle lui demanda un flacon de chloroforme, pour le cas, précisément, où elle « raterait son coup ». Gautier s'en fut demander le chloroforme à un interne de ses amis. Thérèse partit pour Londres. Quelques soirs après, elle apparaissait dans une loge découverte, à Covent Garden. Elle était entrée seule dans le théâtre. Elle en sortit au bras de l'opulent lord Stanley.

Quand elle regagna Paris, sa fortune était fort avancée. Thérèse appartenait à l'espèce des courtisanes thésaurisatrices, celles qui préfèrent un paquet d'obligations 4 p. 100, plutôt qu'un attelage à la Daumont. L'attelage, elle se disait qu'elle se l'offrirait à elle-même — plus tard — avec les revenus de son capital, et sans toucher à ce capital !

Dans son lit, passa entre autres, le duc de Guiche, plus tard duc de Gramont. L'un des amants de Marie Duplessis, la dame aux Camélias... Une véritable consécration, pour Thérèse Lachmann !

Une chose l'agaçait : son nom. Il ne convenait pas au genre de vie qu'elle s'était choisi. Elle aurait pu adopter un pseudonyme. Ainsi Emma Cruch était-elle devenue Cora Pearl. Thérèse n'était pas femme à se contenter de ces subterfuges. Un Portugais, à demi-ruiné, le marquis

Ajauro de Païva, lui faisait la cour. Elle se refusa à lui. Puis, comme il s'avouait « dévoré d'une passion ardente », elle lui proposa, comme une grâce, de l'épouser. Fou de joie, il accepta.

Le lendemain du mariage, s'il faut en croire Viel-Castel, la nouvelle marquise de Païva « tint à peu près ce langage à son amoureux satisfait :

« — Vous avez voulu coucher avec moi, et vous y êtes parvenu en faisant de moi votre femme. Vous m'avez donné votre nom, je me suis acquittée cette nuit. J'ai agi en honnête femme, je voulais une position, je la tiens, mais vous, monsieur de Païva, vous n'avez pour femme qu'une p..., vous ne pouvez la présenter nulle part, vous ne pouvez recevoir personne : il est donc nécessaire de nous séparer, retournez au Portugal, moi je reste ici avec votre nom, et je demeure p... »

Il y eut séparation de corps et de biens. Plus tard, définitivement ruiné par les femmes et les chevaux, Païva se fit sauter la cervelle.

Thérèse, restée Mme de Païva, augmenta naturellement ses tarifs. Dans sa chambre, elle avait fait placer — quel symbole ! — deux coffres-forts, l'un pour l'argent, l'autre au pied du lit pour les bijoux.

Certaines de ses aventures ne se déroulèrent pas sans étrangeté. Ainsi en fut-il avec l'un de ses soupirants que, par caprice, elle laissait depuis des semaines sur son désir. Un matin, elle lui dit :

— Vous voulez absolument coucher avec moi, vous y tenez, c'est votre idée fixe, il faut donc en finir pour vivre désormais en paix avec vous. Que pouvez-vous m'offrir ? Vous êtes pauvre, vous possédez trente mille livres de rentes. J'aime l'argent, je n'en ai jamais assez, pourtant j'en ai plus que vous ; je veux vous faire acheter la faveur que vous sollicitez. Avez-vous dix mille francs ?

Le « solliciteur » ouvrit des yeux étonnés ; il répondit négativement. La Païva sourit de ce sourire cruel qui, entre les lèvres épaisses, laissait voir ses dents parfaites, acérées.

— Vous avez bien répondu, dit-elle, car si vous aviez avoué posséder dix mille francs, je vous en demandais vingt mille. Puisque vous n'avez pas dix mille francs, apportez-les moi, nous les brûlerons, et je serai à vous aussi longtemps que durera ce feu de dix mille francs.

Le jeune homme salua et dit :

— A demain, marquise.

Le lendemain, quand ce soupirant trop inflammable pénétra dans son boudoir, la Païva lui décocha l'un de ces regards d'ironie qui eussent glacé un homme moins aveuglé. Lui ne pensait qu'au but — très précis — de sa visite. Il sortit de son portefeuille douze billets de la banque de France, des billets bleus, crissants, neufs. Sans mot dire, il les tendit à la femme. Douze billets ! Deux de plus qu'il n'avait été prévu : le sacrifice était plus complet, mais ces deux mille francs représentaient quelques précieuses secondes...

La Païva prit les billets, les disposa en cercle sur le guéridon de

marbre. Ainsi placés, ils ne pouvaient brûler que les uns après les autres. Elle mit le feu au premier. Puis, allongée sur son divan, elle attendit.

Il n'était pas question de préliminaires. Le jeune homme vola dans les bras de la courtisane et profita de sa bonne fortune, « en homme qui connaît le prix du temps ».

Quand il se releva, la Païva, goguenarde, le regardait. Sur le guéridon, un petit tas de cendres demeurait — seul témoin de ces épanchements contre la montre.

— Alors ? s'enquit, moqueuse, l'ex-Thérèse Lachmann.

— Alors ? Ma pauvre enfant, je me suis f... de toi. Les billets avaient été si admirablement photographiés par mon ami Aguado que tu y as été trompée.

« A ces mots, dit Viel-Castel, la Païva bondit comme une panthère vers l'impudent. Ni Camille, ni Hermione dans leurs fureurs ne pouvaient faire comprendre la colère de la courtisane bafouée. Elle aurait voulu poignarder, étrangler l'insolent, mais il y a des cours d'Assises. Elle se contenta des coups de poignard que la langue peut porter ; elle les prodigua, elle accabla de termes de mépris le satisfait qui n'était plus amoureux, et qui partit en époussetant ses genoux. »

Il paraît peu probable qu'elle ait pris pour devise celle que Paris lui attribuait ironiquement : *Qui paye y va.* Mais elle la méritait.

Sa chance ultime, ce fut la rencontre du comte, futur prince Henckel de Donnersmarck. Ce Silésien, l'un des hommes les plus riches d'Europe, propriétaire de mines de zinc d'une valeur incalculable, la vit — et l'aima. Elle n'était plus jeune. Elle avait dépassé la quarantaine. Son visage se fripait, sous l'épaisse couche de fards. Donnersmarck ne vit rien : de cette prostituée, plus âgée que lui de plusieurs années, il tomba amoureux, sans retenue, follement. Elle joua le jeu éternel, se fit désirer, résista. Il prit au sérieux ce qui n'était qu'une tactique. Il quitta Paris. Elle en demeura stupéfaite, dépitée. Perdre le comte de Donnersmarck : c'était trop fort ! Renoncer ? Elle, la Païva ? Elle partit pour Berlin. Elle descendit au *Stadt Hof*, un hôtel près de *Unter der Linden*. Dès le lendemain, elle rencontrait, comme par hasard, son soupirant millionnaire. Alors commença l'entreprise de séduction, où elle mit toute sa ruse, qui était profonde, et tous ses moyens, qui étaient grands. Elle usa de ces flatteries légères qui enchantent l'âme, de ces rebuffades apparentes qui ne blessent pas l'amour-propre. Il s'impatientait, piaffait, mais toujours revenait. Il pria, supplia tant, qu'un soir elle se donna l'air de céder.

— J'ai 3 millions de rente, lui dit-il. Consentez-vous à vivre avec moi, ils nous deviendront communs.

Il n'y avait, dans la vie de Mme de Païva, qu'un seul dieu : l'argent. Sa nouvelle liaison allait lui permettre de rendre à cette idole le culte le plus étendu et le mieux avoué.

Elle acheta aux Champs-Élysées, d'une dame Grelet, née Lemoigne de Saint-Maurice, un terrain.

Elle fit commencer là, par Mauguin, et finir par Lefuel un hôtel dont Paris jasa pendant des années. Les petits journaux annonçaient l'état des travaux. Un jour, Aurélien Scholl s'en revenait des Champs-Élysées. On lui demanda s'il était passé devant l'hôtel en construction de Mme de Païva.

— Où en sont les travaux ?

— Ça va, répondit Scholl. Le principal est fait. On a posé le trottoir.

Le trop lourd et trop riche hôtel, élevé à frais énormes — 3 millions — par la plus célèbre courtisane du temps, apparaît un peu comme un symbole. On peut le voir encore, dernier vestige des Champs-Élysées d'autrefois, comme oublié entre les cinémas « Marignan » et « Paris ». Imposant et sans beauté dans son prétendu style néo-grec, il évoque assez bien ce qu'il fut originellement : le temple de l'amour vénal.

Raffinement extraordinaire : l'escalier avec ses marches, sa rampe, ses balustres et son revêtement mural, tout était taillé dans l'onyx. Paul Baudry avait peint les plafonds : il y avait montré les amoureuses célèbres, de Cléopâtre... à la Païva ! La tenture des salons — un damas cramoisi spécialement tissé par les métiers de Lyon — avait coûté 800 000 francs.

— *Je veux avoir un jour, à deux pas d'ici, tu entends bien, le plus bel hôtel de Paris. Rappelle-toi ça...*

Thérèse Lachmann avait tenu parole.

Mme de Païva, même maîtresse quasi légitime de M. le comte de Donnersmarck, ne pouvait prétendre à recevoir chez elle le « monde ». Elle se consola en accueillant les artistes. Sainte-Beuve put dire qu'il n'y avait à Paris que deux salons fréquentables par les hommes de lettres : le salon de la princesse Mathilde, le salon de Mme de Païva. On voyait chez elle Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Eugène Delacroix, les Goncourt, Sainte-Beuve, Émile de Girardin, Paul de Saint-Victor — parfois aussi Taine et Flaubert.

Il se donnait, autour de la maîtresse de maison et de son « bellâtre allemand », glacé et silencieux, des dîners somptueux. On y faisait assaut d'esprit. Parfois aussi, on s'y ennuyait : « des dîners de croque-morts », a-t-on dit. Ces soirs-là, le regard de Mme de Païva « s'alourdissait tout à coup d'ennui et de dégoût ». Son masque devenait presque tragique...

Arsène Houssaye lança un jour devant elle :

— C'est l'amour qui vous a appris le français ?

— Non, répondit-elle, c'est le Français qui m'a appris l'amour.

Donnersmarck ne cessait de la combler. Un soir de mai, il entra dans sa chambre et dit tranquillement :

— J'ai acheté pour vous la terre et le château de Ponchartrain.

Il venait d'en donner 2 millions aux d'Osmond.

L'argent... Parfois, Mme de Païva dissimulait mal qu'elle en avait un jour manqué. A Pontchartrain, après dîner, Girardin et Houssaye se promenaient dans le parc.

— Quelle peut bien être la fortune de la marquise ? demanda Émile.

— 8 à 10 millions, répondit Arsène.

Mme de Païva sortit prestement d'une charmille. Son regard dur flamboyait de dédain.

— Vous êtes fous ! s'écria-t-elle, 10 millions ! Mais cela fait à peine 500 000 livres de rentes. Croyez-vous que c'est avec cela que je pourrais vous donner des pêches et des raisins mûrs au mois de janvier ? 500 000 francs, c'est ce que me coûte ma table.

Elle vieillissait, prenait de faux airs « d'actrice de province sur le retour ». Elle plâtrait son visage fatigué. Mais ses épaules restaient splendides. En 1871, Donnersmarck, toujours épris, l'épousa. Thérèse Lachmann se trouvait soudainement alliée à la famille impériale allemande...

Puisa-t-elle dans cette ascension des ambitions nouvelles ? Elle se sentit une âme politique. Elle jalousa les entreprises de Mme de Castiglione. Son hôtel abrita d'étranges conciliabules. On y vit le prince de Hohenlohe — et Gambetta. C'est chez l'ancienne prostituée que ce dernier envisagea un moment une entrevue avec Bismarck. Le 12 avril 1878, Henckel de Donnersmarck télégraphia au chancelier de l'Empire allemand que Gambetta arriverait à Berlin avant huitaine. Dix jours plus tard, Henckel envoyait une nouvelle dépêche à Bismarck, l'informant que Gambetta partirait le dimanche suivant et serait le lundi 29 à Berlin. L'objet de l'entrevue était d'entamer une éventuelle négociation au sujet de la Lorraine. Puis Gambetta hésita. Il risquait, aux yeux des Français, de se démonétiser — irrémédiablement. Lui, l'apôtre de la résistance à outrance, rencontrer le plus farouche ennemi de la France... Il se déroba. Il écrivit au mari de Thérèse :

« Quand j'ai accepté, hier, avec empressement, je n'avais pas compté avec l'imprévu, qui nous tient en échec. Les questions relatives au ministère de la Guerre ont pris des développements considérables. On me prévient qu'un grand débat sera ouvert sur le ministère de la Guerre, dès la réunion des Chambres, et je me trouve donc dans la nécessité d'ajourner, tout au moins après la session, qui sera probablement très courte, l'exécution d'un projet à la réalisation duquel vous avez prêté un concours si efficace et si sympathique. »

Le projet n'eut pas de suite. Gambetta se persuada qu'il était trop tôt encore pour négocier. La blessure douloureuse — l'amputation de la Lorraine et de l'Alsace — était trop récente.

Les manèges de l'ex-Mme de Païva inquiétèrent le monde politique — d'autant plus qu'on en ignorait les raisons et les buts. Il lui fut conseillé discrètement de passer la frontière. On rappelait que sa terre de Pont-

chartrain avait, en 1870-1871, été épargnée par l'occupant : « choses et gens ». On rappelait qu'au jour tristement mémorable de l'entrée des Prussiens dans Paris, toutes les maisons, tous les hôtels des Champs-Élysées avaient clos leurs volets. Sauf un : l'hôtel de Païva.

Mme de Donnersmarck dut quitter Paris. Elle n'y était plus à sa place, à bien des titres. L'époque était achevée des courtisanes triomphantes. La Païva emportait un trophée : l'admirable collier dont l'impératrice Eugénie se paraît aux beaux soirs des Tuileries ; elle l'avait acquis après la déchéance de l'Empire...

Lefuel lui construisit un palais à Neudeck. Elle n'en jouit pas longtemps. Elle avait abandonné Paris très malade. Son exil n'était pas fait pour la remettre. Elle s'alita. Précisément, Donnersmarck venait d'être créé prince. Ainsi, Thérèse Lachmann connut-elle cette consécration suprême : mourir princesse.

⁂

La chambre de Nana...

Dans son luxe royal, la nouvelle chambre resplendissait. Des capitons d'argent semaient d'étoiles vives le velours rose thé de la tenture, de ce rose de chair que le ciel prend par les beaux soirs, lorsque Vénus s'allume à l'horizon, sur le fond clair du jour qui se meurt ; tandis que les cordelières d'or tombant des angles, les dentelles d'or encadrant les panneaux, étaient comme des flammes légères, des chevelures rousses dénouées, couvrant à demi la grande nudité de la pièce, dont elles rehaussaient la pâleur voluptueuse. Puis, en face, c'était le lit d'or et d'argent qui rayonnait avec l'éclat neuf de ses ciselures, un trône assez large pour que Nana pût y étendre la royauté de ses membres nus, un autel d'une richesse byzantine, digne de la toute-puissance de son sexe et où elle l'étalait à cette heure même, découvert, dans une religieuse impudeur d'idole redoutée...

Est-ce Anna Deslion qui fournit à Zola le modèle de sa *Nana* ? On l'a affirmé. Les destinées sont parallèles. Comme Nana, Anna Deslion est venue de très bas. Marie Colombier prétendait que la Deslion avait commencé sa carrière dans une maison close. Avec cela, un appétit de luxe à quoi elle était prête à sacrifier tout. Les Goncourt — qui dans leur *Journal* ne l'ont pas ménagée — racontent que, lorette débutante, elle priait leur domestique, comme s'il s'agissait d'une grâce, de lui laisser faire le tour de table servie, avant le retour des maîtres, « pour se régaler les yeux... »

Comme Nana, Deslion était vulgaire sans rémission. D'ailleurs, ses allures canailles ne lui allaient pas mal. Elle traversait des heures de *spleen*, rêvait tristement à son père — un brave ouvrier — et au petit logement où elle s'était élevée. Là-dessus, elle dépensait 4 000 à 5 000 francs par mois pour le blanchissage de ses dentelles. Un peu

lourde de corps — comme Nana — dès la tombée du jour, elle aspirait à retrouver son lit.

— Si j'étais riche, disait-elle, j'apprendrais à ne pas dormir le soir.

Malheureusement, les nécessités du métier la contraignaient aux nuits blanches. Quand le prince Napoléon la « lança », elle ne changea rien à ses habitudes. Elle ignorait le sens du mot fidélité, même s'il entrait dans ses intérêts. Elle trompa le prince avec le vaudevilliste Lambert Thiboust. Plonplon et lui se rencontrèrent un beau jour dans l'escalier. On se salua sans colère.

— Trompé par un homme d'esprit, dit le prince, c'est encore du bonheur.

— Deshonoré par une Altesse, répliqua le vaudevilliste, c'est encore de l'honneur.

Ce fut, durant des années, une frénésie de richesses, d'or et de bijoux. Elle avait son hôtel rue Lord-Byron. Elle y recevait les hommes de Paris les plus en vue. Chaque nuit, on jouait gros jeu. Chaque jour, c'étaient mille fantaisies — plus coûteuses les unes que les autres. Elle ruinait son monde avec une facilité dont elle était la première à s'ébahir. Comme Nana. « A chaque bouchée, Nana dévorait de l'argent. Les feuillages frissonnant sous le soleil, les grands blés mûrs, les vignes dorées en septembre, les herbes hautes où les vaches enfonçaient jusqu'au ventre, tout y passait, dans un engloutissement d'abîme ; et il y eut même un cours d'eau, une carrière à plâtre, trois moulins qui disparurent. Nana passait pareille à une invasion, à une de ces ruées de sauterelles dont le vol de flamme rase une province... »

Des millions s'étaient envolés, des mains paradoxalement immaculées de Deslion. Il ne restait rien. Plonplon la lâcha. On parla moins d'elle. Elle n'était plus à la mode. Elle pluma encore quelques millionnaires. Mais elle ne vivait plus que de sa réputation passée. Avec l'âge mûr, sa vogue s'acheva. Elle vendit ses dentelles, ses équipages, ses bijoux, ses meubles.

Elle dut à l'un de ceux qu'elle avait ruinés, un Espagnol du nom de Perez, de ne pas mourir à l'hôpital. Avec ses dernières ressources, il lui loua un petit appartement obscur de la rue Taitbout. Devenu pauvre, il l'aidait à vivre — pauvrement.

***

Si Nana les incarna toutes, elles ont toutes un peu de Nana. Cette Giulia Barucci, par exemple, arrivée d'Italie un matin pour faire fortune, et folle de son corps. Elle répétait : *Zé souis la Vénous de Milo ! Zé souis la première « biche » de Paris !* Son toupet était incroyable. Arrivée en retard à un souper où l'avait conviée le prince de Galles, elle lui montra — pour s'excuser — son derrière. Comme on se récriait, elle s'étonna, avec une ingénuité parfaitement sincère :

— Comment ! Ne m'avez-vous pas dit qu'il fallait être aimable avec le prince ? Je lui montre ce que j'ai de mieux. Et ça ne lui coûte rien !

Cora Pearl s'appelait de son vrai nom Emma Cruch. On comprend qu'elle en ait changé. Elle était Anglaise et nullement jolie. Elle inaugura le visage contrasté : cheveux teints éclatants, joues vernissées au blanc d'argent, lèvres ensanglantées de pourpre. Le prince Gortchakoff jurait qu'elle était « le dernier mot de la luxure ». Elle aussi « gagna » des millions et ne sut pas les conserver. Elle n'avait pour elle que de monter superbement à cheval. Un jeune homme éconduit par elle se tira un coup de revolver. Bien des années plus tard, il la revit dans une loge de théâtre. Il dit à Rochefort !

— Quand je pense que je suis resté trois mois entre la vie et la mort à cause de cette ignoble rosse, que je ne toucherais pas aujourd'hui avec des pincettes, je me demande où j'avais la tête...

Les 24 et 25 mai 1877, Cora Pearl vendait les « meubles, bibelots et objets d'art » qui garnissaient son hôtel de la rue de Chaillot. Tout ce que rapporta la vente servit à désintéresser des créanciers sans pitié. Elle vivait encore en 1885, dans un petit appartement où demeurait, de son ancienne gloire, un seul vestige, son portrait en amazone, avec sous le cadre, ces vers de Musset :

... Et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
Avant d'y retrouver une perle si chère.

Elle partageait sa solitude avec une ancienne amie de plaisirs : Eugénie Laforêt. Celle-ci se chargeait, aux heures d'impécuniosité totale, de faire le tour des anciens admirateurs devenus grands-pères...

Esther Guimond savait à peine écrire. Elle ne manquait pas d'un certain esprit populacier qui plaisait à ses commensaux habituels : le prince Napoléon — encore lui ! — Émile de Girardin, Roqueplan, Dumas fils... Elle ne rougissait nullement de son « état ». Un jour, débarquant à Naples, elle s'entend demander sa profession par les douaniers :

— Rentière.

On ne la comprend pas. De nouveau, on s'enquiert. Alors, d'une voix éclatante, elle lance :

— Putain ! Et retenez-le bien pour le dire à l'Anglais qui est là-bas.

Elle prenait plaisir à susciter les jalousies de ses amants, les rivalités de ses amies. Elle était méchante, foncièrement. C'est à cause d'elle, affirme-t-on, que se tua Mme Bazaine. Frédéric Loliée a tracé d'elle un portrait accablant : « Elle employa un génie infernal à brouiller les gens, à jeter le doute ou la colère dans les âmes, à susciter la discorde à travers les unions régulières ou irrégulières... Elle jouissait avec une inconscience parfaite des discordes qu'elle avait causées. »

Au contraire de Nana qui semait autour d'elle des tragédies sans le

vouloir — tout en restant « bonne fille » — Esther Guimond, femme redoutable, les suscitait, ces drames, en parfaite connaissance de cause.

Il y a une justice immanente — même pour les courtisanes. Cette femme qui avait tant fait le mal mourut d'un cancer, dans des souffrances atroces. Le comte de Lagrené, qui connaissait dans le détail ses malfaisances passées, vint lui rendre une dernière visite. Il la trouva « comprimant ses entrailles de ses mains crispées ».

— J'ai là, souffllait-elle, comme un chacal qui me dévore. Oh ! pourquoi dois-je souffrir ainsi !

Et elle ajouta :

— *Moi qui n'ai fait de mal à personne !*

Lagrené la quitta. Dans l'antichambre, attendaient les domestiques effarés. Lagrené leur jeta :

— Allez chercher le médecin : elle a le délire !

Il serait vain et naïf de chercher à tout prix une morale dans ce passé qui est la vie. Si Caroline Letessier — la spécialiste des grands-ducs — mourut dans une presque misère ; si Pauline d'Angeville, atteinte de folie érotique, finit dans un asile ; si Jeanne Desroches décéda à vingt-cinq ans de phtisie galopante, quelques-unes, en revanche, surent choisir une porte de sortie qui nous laisse perplexes sur les goûts et les sentiments de l'aristocratie du temps.

Celle qu'on appelait « La Madone » épousa le prince Soltikof et mourut dans un palais. Juliette Beau s'unit à l'un des plus grands seigneurs d'Europe ; elle agréa « son nom, ses titres et ses trésors ». Le destin de Rosalie Léon est plus incroyable encore. Elle était née à Guipavas, près de Brest. A seize ans, elle était fille d'auberge. Un acteur de tournée l'enleva, la conduisit à Paris. Un an plus tard, elle était « à la mode ». Elle connut tous les lions de Paris, jusqu'au jour où la remarqua le prince Pierre de Wittchenstein, général de division et aide de camp de l'empereur de Russie. Il lui offrit « sa main et ses quarante-cinq millions ». Le tsar l'avertit qu'il lui faudrait choisir entre ses fonctions officielles et ce mariage insensé. Il choisit Rosalie Léon.

Devenue princesse de Wittchenstein, on aurait pu la croire comblée. Erreur. Elle s'ennuyait. La dignité de sa nouvelle vie l'accablait. Elle se mit à boire de l'éther. A ce régime, elle mourut tôt. Accablé de chagrin, le prince s'exila dans son château de Bretagne et la suivit de près dans la tombe.

Adèle Courtois, elle, sut donner à son âge mûr l'aspect édifiant qui complète le tableau. Sa vie aurait dû constituer pour ses « consœurs » un exemple d'ordre et d'économie. De sorte qu'à l'heure de la vieillesse, elle jouissait fort tranquillement de 100 000 livres de rente. Doucement, comme par une transition naturelle, les amants avaient disparu et les prêtres leur avaient succédé. Elle habitait, le plus bourgeoisement du monde, un luxueux appartement de la rue Pierre-Charron. Chaque matin, son cocher la déposait à la messe basse de Notre-Dame-des-Victoires.

Exemple contagieux : pendant que le valet de pied gardait la voiture, le cocher allait, lui aussi, s'agenouiller devant la statue de saint Antoine de Padoue...

Adèle Courtois, ses dévotions achevées, l'apercevait immanquablement. Elle questionnait sa femme de chambre, personne austère s'il en fût :

— N'est-ce pas Jean qui prie là-bas devant l'autel consacré au bon saint Antoine de Padoue ?

— Oui, madame, c'est Jean.

Le plus pieux des cochers pouvait escompter une gratification en fin de mois...

La table d'Adèle ne recevait que des sœurs ou des ecclésiastiques. Elle se plaisait à renvoyer le maître d'hôtel, à les servir elle-même. Elle répétait « sur un ton touchant » :

— O mon Dieu, je suis prête. Prenez-moi quand vous voudrez.

Elle nourrissait neuf Pères blancs...

Si l'on descend dans l'échelle sociale, où découvre-t-on les lorettes « retraitées » ? Certaines sont « dames de maison », et appliquent à la direction de leurs pensionnats très spéciaux les fortes qualités que l'on doit à une expérience personnelle. D'autres tombent — mais plus ou moins bas. « Pour une qui a réussi, dit un contemporain, dix mille sont mortes dans la misère et l'abjection. »

Les plus économes, les plus adroites, placent leur petite fortune dans un cabinet de lecture, un débit de parfumerie, une boutique de lingerie, un magasin de modes ; on en voit devenir *ogresses ;* on en trouve « parmi les ouvreuses de loges, les portières, les femmes de ménage, les balayeuses, les chiffonnières, les marchandes de quatre-saisons ».

Les plus rusées ont choisi l'exil en province. Souvent, elles appartiennent à cette classe bizarre des femmes rangées, même en amour, de celles qui disent à leurs amants :

— Tu veux me donner un bracelet de 300 francs pour ma fête. Je préfère 15 louis.

Celles-là sont entrées « avec ordre dans le désordre », possédées par une idée fixe : *Je ne veux pas mourir à l'hôpital !*

L'heure enfin a sonné. Alors on s'est retiré avec son bas de laine dans un chef-lieu d'arrondissement. On y possède une petite maison, un petit jardin et deux chiens. « On s'appelle Mlle Basuche ou quelque chose d'approchant, dit un chroniqueur de 1856. Aux questions indiscrètes des voisins, on répond qu'on a fait sa fortune dans la mercerie et qu'on n'a jamais voulu se marier parce que les hommes sont trop « indélicats ». Un reste d'élégance et de prétention, un peu de rouge sur les joues qui sont pâles et flétries, et beaucoup de blanc sur le nez qui est rouge, trahissent aux yeux de l'observateur ce culte que la femme galante conserve jusqu'à la dernière heure pour la peau dont elle fut si fière. »

Le journal reste le bien ultime qui relie Mlle Basuche à la vie pari-

sienne. Elle lit la « chronique » en premier, avec passion, souvent avec attendrissement, parfois avec nostalgie. Elle rêve sur les comptes rendus de premières représentations où assistait, dit le journaliste, « le Tout-Paris élégant ». Du fond de sa retraite, Mlle Basuche se revoit entrer dans sa loge, « précédée de son bouquet et suivie de son Arthur ». Elle fait sensation, on la dévisage, les impertinents braquent vers elle leur lorgnette. Le lendemain, sa femme de chambre lui remettra, à son petit lever, quinze « propositions ».

Mlle Basuche repose le journal... Le rêve est fini. Elle se retrouve les pieds sur sa chaufferette, « en tête à tête avec le secrétaire de la mairie, qui a flairé les 4 000 livres de rente et qui soupire pour le bon motif ».

La prostitution sous le Second Empire reste surtout caractérisé, nous l'avons dit, par la disproportion vraiment considérable entre le nombre de filles « soumises » et des « insoumises ». L'impuissance de la police et son inefficacité constituent à cet égard un phénomène social remarquable.

Cette société bourgeoise et cléricale a conservé dans ce domaine l'hypocrisie magnifique du temps de Louis-Philippe. Ce n'est qu'à la fin du règne de Napoléon III qu'un premier cri d'alarme se fera entendre.

A un congrès médical réuni à Paris en 1867, pendant l'Exposition, le docteur Mangeot déclarait :

— Au nom des intérêts les plus élevés, nous tenons pour les plus grandes rigueurs dans les mesures administratives, non seulement pour les femmes publiques et soumises, mais vis-à-vis de ce qui touche plus ou moins à la prostitution clandestine. Toute cette catégorie appartient, selon nous, aux établissements insalubres et doit subir la réglementation.

Maxime du Camp, écrivant un peu plus tard, posait à son tour l'impérieuse question : « Laissera-t-on la prostitution insoumise nous envahir et submerger nos mœurs ? Un tel problème, facile à résoudre, si l'on veut se tenir en dehors des fausses sentimentalités et ne considérer que l'intérêt social, est de nature à préoccuper les esprits sérieux. A voir ce qui se passe, à consulter les documents irrécusables des statistiques hospitalières, on comprendra que la situation ne peut se prolonger impunément et qu'il est grand temps d'aviser. »

L'image stéréotypée de la grande « biche » du Second Empire s'efface ainsi peu à peu de nos imaginations. Un univers morne et gris s'y substitue, de vice et de misère, de maladie et d'abêtissement. Nana et ses sœurs, nous les voyons plus éloignées de la Maison Dorée, mais plus proches de la Salpêtrière.

ALAIN DECAUX

NOTES D'UN MARIN

par JAN DE HARTOG

QUELQUES PERSONNAGES DE LA DRAMATURGIE MARITIME

CAPITAINES.

Le premier homme qui s'est embarqué seul à bord d'un tronc d'arbre évidé était un marin. Le premier homme qui emmena avec lui un jeune garçon était un capitaine. Les capitaines n'ont pas changé depuis, leur bâtiment est toujours aussi fragile, la mer aussi menaçante, le garçon aussi impossible.

Si quelque jeune marin veut comprendre son capitaine, qu'il ne perde pas de vue ces notions élémentaires. Cela est important car, vivant comme il le fait au milieu d'officiers qui ne sont pas encore capitaines, mais qui pensent qu'ils devraient l'être depuis longtemps, le novice peut se laisser facilement influencer par leurs propos de table ou même par leurs gestes : sourcils levés, yeux au ciel, haussements d'épaules. On donne à penser au jeune marin que le navire est en fait mené par le second. Le second en tout cas en est convaincu.

Le capitaine paraît tout à fait satisfait de mener une existence recluse, lointaine, quasi divine, dans son salon-chambre à coucher et pendant de longs jours, seuls, une toux de poitrine ou un éternuement rappelleront au novice sur sa passerelle que son capitaine existe.

Pratiquement, tout capitaine à l'air d'un vieil imbécile et ne l'est jamais. Par sa seule présence, il détermine la nature de la communauté qui habite le navire. Il constitue le meilleur argument contre l'athéisme

1. Jan de Hartog, écrivain hollandais dont la *Revue de Paris* a publié déjà plusieurs œuvres (*Un Capitaine*, en octobre et novembre 1951, *La Mer Perdue*, en février et mars 1953), a la passion de la mer. A dix ans, il naviguait déjà sur les bateaux de pêche du Zuyderzee ; on le vit ensuite sur des voiliers en Baltique, puis sur les Tug Boats, les remorqueurs de haute mer. Un accident l'obligea à les quitter et à entrer dans la police du port d'Amsterdam. C'est alors que Hartog commença à écrire des récits de mer. En 1943, il passe en Angleterre, puis, après la guerre, s'établit quelque temps dans l'île de Wight. Romancier, il est aussi dramaturge. Deux de ses pièces ont été jouées à Broadway et à Londres. A Paris on a pu voir : *Maître après Dieu, Mort d'un Rat, Ciel de Lit.*

que je puisse trouver : car il n'est pas de querelle, de malentendu, de dispute, si mesquins soient-ils, entre les membres de l'équipage, qui ne comportent cette certitude sous-entendue que si les choses viennent à empirer on sait bien qui aura le dernier mot. En cas de dispute le second dira : « Attention ! Que le capitaine ne s'en aperçoive pas. » Et le chef mécanicien : « Vous feriez mieux de la boucler, ou bien je vais tout dire au patron. » Le chef mécanicien invoque ici le capitaine comme les pasteurs un peu trop sûrs d'eux-mêmes s'adressent à leur déité privée.

Si quelque problème personnel (et les problèmes qui le tourmentent sont toujours personnels) jetait le jeune marin au bord du suicide, qu'il n'hésite pas à demander conseil au capitaine, ce qui est une solution moins définitive ; qu'il sache cependant qu'en agissant ainsi il se prépare à être humilié. Le capitaine l'écoutera avec bonté mais, avant même qu'il ait franchi le seuil de sa cabine, le drame intime du jeune marin aura repris ses véritables proportions. Le spectacle du Vieux assis à son bureau en train d'écrire, avec l'application calme du joaillier gravant une cuiller d'argent, impressionnera tellement le jeune marin que le capitaine aura à peine besoin d'ouvrir la bouche. Qu'il se rassure, ce qu'écrit le capitaine en de semblables moments n'a en général aucun intérêt.

Rares sont les occasions où un novice peut contempler le capitaine sous son véritable jour. Ce peut être à l'occasion d'une tempête, mais il faut un bon bout du temps d'un capitaine pour qu'il admette l'existence d'une tempête. D'habitude, lorsque le vent se lève, il passe sa tête par la claire-voie et il interpelle l'officier de quart comme s'il le soupçonnait de balancer le navire. Avant de s'évanouir dans les profondeurs de sa grotte douillette, il bredouille : « Je suppose que vous avez inspecté le panneau numéro trois, M. Euhh », ce qui frappe le jeune officier comme la foudre tombée de l'Olympe. Personne n'a jamais vu le capitaine s'approcher du panneau numéro trois.

Je crois que c'est tout ce que je pourrais dire à un jeune marin sur ce sujet. Il faut qu'il attende d'être promu capitaine. D'ici là, qu'il s'en tienne à ces deux règles essentielles : il n'y a pas de mauvais capitaines et les plus jeunes capitaines sont vieux. A bord, ce n'est pas le nombre des années qui compte mais le nombre des jours passés en mer.

Passagers.

La meilleure définition qu'on puisse donner des passagers (de paquebot) est celle-ci : un groupe d'individus ordinaires qui, une fois la passerelle franchie, perdent complètement la tête. C'est peut-être la vieille légende de la mer qui, tapie jusqu'alors dans les profondeurs de leur subconscient, les rend fous lorsqu'on la dérange.

Les passagers se conduisent à bord d'une manière insensée pour qui les connaît à terre : les végétariens mangent du bœuf, les abstentionnistes

contemplent des mirages au fond de leur verre de vin blanc ; tous jouent à des jeux qui feraient pleurer d'ennui un enfant de dix ans. Ils mangent trop, dorment trop, bavardent sans fin et au dernier dîner présidé par le capitaine ils arborent des bonnets de papier, soufflent dans des trompettes, font éclater des ballons en forme de cochon ou d'ours en les touchant du bout de leur cigare et se trouvent si drôles qu'ils pensent en mourir de rire. Magistrats. hommes politiques, douairières, dentistes, nul n'échappe à cette frénésie. Une fois le mal de mer passé, ils ont l'impression d'avoir rompu tous les liens avec leur foyer, leur travail et ils partagent tous ce vœu informulé que le monde qu'ils ont laissé derrière eux soit réduit en cendres pendant leur absence.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'air de la mer agit sur les passagers comme un aphrodisiaque. Une grande compagnie française de navigation qui voulait faire de la publicité pour ses croisières d'été commanda une brochure de propagande à un académicien. Cette brochure fut traduite en anglais par une Française lyriquement inspirée et son lapsus ne fut découvert qu'après que cinquante mille exemplaires de cette luxueuse brochure eurent été tirés. Voici ce que cela donnait en anglais : « Le pont des embarcations, admirablement aménagé, permet à chacun de s'y rencontrer et de s'y faire des relations sexuelles. » Il fallut envoyer l'édition au pilon, néanmoins la vérité se fera jour. Et à cet égard la brochure n'avait pas besoin d'être revue. Récemment, deux perfectionnements ont été apportés au service pourtant admirable offert par les grandes compagnies de navigation : l'installation d'une bijouterie où l'on peut acheter des bagues de fiançailles et l'introduction à bord d'un psychanalyste. On a beaucoup discuté au mess des prérogatives et de l'uniforme de ce gentleman, mais le fait est là et le besoin s'en faisait sentir.

On dit qu'il n'est pas d'être humain plus cynique qu'un vieux maître d'hôtel. J'ajouterai que le commandant et le commissaire d'un grand paquebot ne le sont guère moins. Il y a des capitaines qui sont aimables avec leurs passagers ; il y en a d'autres qui, lorsqu'ils s'assoient à leur table dans la salle à manger des premières, se transforment en autant de porcs-épics. S'il me fallait prendre passage, je choisirais un petit cargo avec quelques cabines pour voyageurs. Là, le passager est un hôte, l'état-major composant la majorité. Déjeunant à leur table, il aura une idée de ce qu'est la vie en mer. Il écoutera leurs histoires, il demandera conseil au chef mécanicien. Il appréciera la nourriture et se fera un ami du cuisinier en lui demandant ses recettes. Tout ira bien à condition qu'il les perde, ces recettes, en rentrant chez lui. Car, de même que ces fleurs de mer qui déploient leurs couleurs merveilleuses dans les profondeurs mais qui pourrissent sitôt jetées sur le pont, les recettes du cuisinier provoquent immanquablement l'ulcère à l'estomac (et dans le cas des saucisses à la royale, la cécité et la folie) lorsqu'elles sont essayées à terre.

Chaque homme au fond de son cœur aspire à retourner à la mer d'où émergèrent nos ancêtres. Qu'il apaise en silence et en paix cette archaïque nostalgie, et qu'il oublie ces villes closes contaminées par la peste dont le paquebot moderne offre l'image reflétée sur le miroir convexe de l'océan.

Femmes et enfants.

Des hommes, lorsqu'ils ont mis le pied à bord, il y a peu à dire. Une fois qu'ils se sont habitués à leurs vestes à boutons dorés, à leurs casquettes à visière spécialement achetées en vue du voyage, une fois qu'ils ont renoncé à fumer la pipe parce que cela brûle la langue, ils atteindront bientôt cet état d'heureuse somnolence qui appelle le poker. La partie commencée, on n'entend plus parler d'eux pendant le reste du voyage. Il y a bien ces séances tardives au fumoir au cours desquelles ils mettent en gage leurs femmes. Ces séances se terminent d'habitude bruyamment mais comme elles ont lieu pendant le quart de minuit, elles apportent à l'officier de service une heureuse diversion.

Avec les femmes, il n'en va pas de même, car un voyage en mer apporte un bouleversement total à leur routine solidement établie. Depuis des années elles aspirent au jour de la délivrance, mais le moment venu, elles se sentent un peu perdues. La question des chaises de pont les préoccupe. On le sait, les chaises de pont sont des instruments compliqués dessinés pour pincer les doigts des dames.

S'il y en a plus d'une, on les voit s'asseoir en rang serré et bavarder. Le rang se déplace à la recherche du soleil. Le jeune marin associera la présence de femmes à bord avec le transport des chaises de pont d'un bord à l'autre et avec la nécessité de déterminer la position du soleil trois heures à l'avance. Il faut plus de temps à une femme qu'à un homme pour se faire à une nouvelle routine, pour se détendre. Jusque-là, elle sera difficile à vivre.

Les enfants s'imposent comme de petits monstres. Très vite, ils deviennent délicieux. Ils ont beau être encore plus routiniers que les ménagères, ils s'adaptent incomparablement plus vite. Sitôt qu'ils se sentent assurés dans leur vie nouvelle, ils éclairent la vie à bord par leurs cris joyeux. Le seul danger, s'ils disposent d'une cabine à eux, c'est la bataille d'oreillers et cette découverte qu'il y a toujours à bord des gens qui ne dorment pas. Un novice serait stupéfait de voir la quantité d'eau que les enfants absorbent pendant la nuit. Mais il doit savoir qu'ils boivent non parce qu'ils ont soif mais parce qu'ils ont peur. Il faut leur donner à boire le moins possible, car ce qu'ils absorbent ils doivent le rendre.

Les enfants se plaisent sur le gaillard d'avant. La porte étroite qui y conduit les attire. On les y gâte outrageusement. Un petit garçon insupportable sur le pont, sur la passerelle, disparaîtra silencieusement

pendant des heures dans les profondeurs du poste d'équipage. Les petites filles sont plus heureuses à la cuisine. Que le charpentier leur confectionne un petit fourneau, qu'il demande au maître d'équipage des pots de peinture vides de taille décroissante : le cuisinier et les petites filles passeront des heures enchantées

Le chien du bord peut être méchant comme la gale. Avec les enfants, il se montrera infiniment patient. Il n'y a aucun danger. Les chiens traitent les petits avec plus de tolérance que les hommes et ils ne tiennent aucun compte de la différence des espèces.

RÉFLEXIONS SUR LES ÉQUIPAGES ÉXOTIQUES

Chinois.

Si jamais un homme a eu l'air d'un imbécile, c'est bien le second de ce navire à bord duquel je me trouvais en Extrême-Orient et à qui on remit un équipage chinois. Quelques jours plus tard, ce meneur d'hommes joyeux et sûr de lui se trouvait transformé en neurasthénique. Il se glissait le long des murs, il prenait sa température et il s'examinait devant la glace le blanc des yeux en soulevant les paupières. De sa cabine qui retentissait autrefois de chansons gaillardes, de vigoureux gargarismes, ne sortait plus que le meuglement mélancolique du monsieur qui essaye d'apercevoir ses amygdales.

Ce qui minait surtout le second dont il est question, c'est que chaque fois qu'il montait sur la passerelle, le timonier chinois réprimait derrière sa main un éclat de rire et que chaque fois qu'il descendait au gaillard d'avant pour donner un ordre, il entendait en se retirant d'inextinguibles cascades de rires à peine réprimés. Le second n'y résista pas. Je me demande quel homme blanc aurait résisté à sa place. Les Chinois nous trouvent sans doute extrêmement drôles et, qui pis est, attendrissants. Leur hilarité se mêle de condescendance. Le seul qu'ils prennent relativement au sérieux, c'est le capitaine. Lui-même, quoiqu'on le traite avec une politesse infinie, une servilité complète, finit par ne plus se sentir aussi assuré : avec l'arrivée des Chinois, il a perdu son navire Il n'est plus le Maître après Dieu, mais après quelque divinité totalement inconnue avec laquelle il est impossible de s'entendre, car Elle n'est jamais à la maison.

Un dialogue d'homme à homme avec un maître d'équipage chinois à propos de ses administrés est impensable. Ceux-ci peuvent s'entr'égorger, fumer l'opium, avoir des mœurs contre nature, le bosco émergera toujours de son antre d'iniquité avec un sourire radieux et rendra visite à son capitaine comme un missionnaire aborde un chef zoulou coiffé d'un haut de forme et assis sur un tonneau.

C'est après une longue expérience que le marin habitué à l'Extrême-

Orient en arrivera à conclure qu'un équipage chinois est idéal à tous égards, excepté les égards. Les Chinois sont propres, gais, travailleurs. Ils savent pourquoi ils travaillent et ce n'est pas, comme le veut la légende, un cercueil de prix, un aller simple au pays des Ancêtres. C'est une petite boutique en Malaisie, en Indonésie, où avec leur bonne gueule ils pourront exploiter la crédulité des autres races. Aucun Chinois qui a pris du service à bord d'un navire de Blancs n'a l'intention de passer sa vie en mer, et sa conscience professionnelle est feinte.

A ses yeux, l'amour d'un équipage pour son navire reste incompréhensible ou le fait sourire ; quant à l'honneur du marin, c'est un mystère absolu, dont il sait d'ailleurs habilement tenir compte, lorsque, cela peut le servir.

Il n'y aura jamais d'amitié réelle entre un jeune officier et son bosco chinois ou même son premier lieutenant.

Ce n'est pas qu'ils soient hypocrites ; opportunistes plutôt, comme l'est un peu le jeune marin lui-même lorsque, seul dans le secret de sa cabine, il se met à genoux .

Lascars.

On ne sait pas très bien d'où ils viennent. Lorsqu'ils débarquent on ne sait pas non plus où ils vont. On croit qu'ils viennent de l'Inde. En tout cas, ils sont bruns de peau, souples, petits, secrets.

Essayons d'y voir clair. Il n'existe aucune race qui réponde à cette qualification. C'est un terme que dans les accords internationaux de navigation on applique sans autre définition à tous les matelots nés en Orient et particulièrement aux Indes. Au XVIIe siècle, les Portugais appelaient « Laskhars » les matelots de la dernière catégorie. Peu de gens connaissent la signification exacte et l'origine de ce mot. Pourtant, il comporte une certaine nuance de mépris. Les équipages chinois ont encore figure humaine aux yeux du marin de race blanche, les lascars presque plus.

J'étais encore un enfant, je n'avais aucune notion de la prétendue hiérarchie des races, lorsque j'embarquai comme mousse sur un vieux vapeur délabré dont l'équipage de soute était composé de lascars. Le maître d'équipage me conseilla de ne pas me mêler de leurs affaires. Je dois dire qu'ils n'avaient pas l'air rassurant lorsqu'ils surgissaient des profondeurs, silencieux comme des chats et saupoudrés de charbon. Quelques semaines plus tard, comme j'avais été terriblement gâté par les marins, je partis à la recherche d'émotions nouvelles et je passai, le cœur battant, ma tête de l'autre côté de la porte qui délimitait l'univers interdit des lascars. Je fus stupéfait et un peu affolé de voir s'épanouir dans l'ombre seize sourires étincelants et une main, longue et fine comme celle d'une femme, tendit vers moi un objet brillant. C'était une petite idole de cuivre, usée, polie, accroupie sur un amas de coussins de cuivre, les bras étendus avec une grâce incomparable. Derrière la petite idole,

un visage apparut qui, encore aujourd'hui, incarne pour moi le mystère de l'Orient. Je compris à ce moment, dans un éclair, mais un éclair environné de ténèbres, toutes les choses qu'aujourd'hui je sais sur l'Extrême-Orient mais qu'il m'a fallu longtemps pour mettre en forme. Il y avait sur ce visage l'innocence de l'enfance, la cruauté latente, la présence du rêve, le regard de ce bleu sombre qu'ont les mers tropicales telles qu'on les voit pour la première fois à travers un hublot. Je sentis aussi cette odeur qu'on finit par aimer mais qui, au début, dégoûte un peu. Et par-dessus tout, ce sentiment que quoique je puisse voir, ou éprouver, nous serions toujours séparés l'un de l'autre par une invisible cloison.

Je me pris à aimer beaucoup les lascars. Au début, parce qu'ils me gavaient d'une sorte de rahat-loukhoum, plus tard parce que je pouvais rester des heures à les regarder jouer, prier, jouer de la cithare, chanter, avec cette sensation merveilleuse de ne pas compter davantage à leurs yeux qu'une mouche sur le mur. J'avais sous les yeux un caravansérail avec ses bavardages, ses soupçons, ses querelles, ses rires incompréhensibles et moi j'étais là aussi familier et aussi étranger que ce petit garçon hollandais qui figurait sur la boîte de lait condensé qui leur servait de timbale et qu'ils tenaient comme on tient une noix de coco.

Je le savais alors, je le découvris à nouveau plus tard : les lascars ne font jamais partie du navire. Pour eux, le voyage est un épisode du pèlerinage qu'ils accomplissent et dont on ne connaît pas le but. Ils ne sont heureux que lorsque le navire va de l'avant ; ils éprouvent alors une sorte de satisfaction religieuse comme ces Thibétains qui agitent un moulin à prières. Nous ne comprendrons jamais pourquoi les Thibétains pensent que balancer leur moulin tout en discutant au-dessus d'un quart de lait de lama peut faire du bien à leur âme ; nous ne comprendrons jamais pourquoi les lascars éprouvent la même impression à bord d'un navire en mouvement.

Quoi qu'il en soit, pourvu qu'on les surveille attentivement lors des escales, pourvu qu'il n'y ait pas de brute avinée parmi les membres de l'état-major, ils seront aussi placides, aussi bons, aussi totalement inapprochables que les tortues dans un étang glacé du Nord.

Malais.

Il ne faut jamais oublier, lorsque l'on a affaire à un équipage malais, que pour eux tout homme blanc représente encore la Compagnie des Indes Orientales. Le jour où le premier bâtiment monté par des aventuriers et par des forçats parvint en vue des îles de l'Archipel, un nouveau chapitre de l'histoire de la Chrétienté s'ouvrit et beaucoup de gens ne l'ont pas oublié. C'est le cas classique d'une civilisation ancienne s'effondrant au contact des Barbares. Pour les Malais, nous sommes et nous serons toujours cette sorte de conquérants qui font sauter les Parthénons.

Le seul moyen de s'entendre avec eux sans craindre le cercle de cauchemar dessiné lentement du doigt sur le pont brûlant suivi par le hurlement et le kriss de l'homme devenu « amok », c'est la politesse. Sur cette base, des relations sont possibles qui seront toujours plus étroites qu'avec tout autre équipage oriental. Une fois que le Blanc a convaincu le Malais qu'il n'est question ni de force, ni d'arbitraire, ni (et ceci est essentiel) de mépris, il n'a plus à se préoccuper des questions d'argent. La dignité humaine a plus de prix aux yeux du Malais que le salaire de sa peine. Il pourra se montrer à de certains moments incroyablement paresseux mais non de la paresse de l'homme blanc. C'est la lassitude d'une culture très ancienne, avec des accès de nostalgie qui font paraître tout effort physique aussi vain que d'essayer de vider l'Océan avec une cuiller. En de tels moments, leur visage devient un masque qui recouvre le néant, les mains reposent sur leurs genoux et rien ne peut les ramener à ce que nous appelons la réalité. Un bosco malais peut perdre un jour entier à graisser un mètre de chaîne, mais il peut repeindre la passerelle en une matinée. On peut toujours se consoler avec cette idée que la somme totale de ses efforts rejoint le produit du consciencieux bricolage d'un maître d'équipage blanc.

Il faut savoir aussi que tout contact physique est dégoûtant pour le Malais. Le geste le plus amical, une main posée sur l'épaule, une tape dans le dos, réveille en lui les échos de notre péché originel.

MARINES

La Mer du Nord.

Quant j'étais petit, la mer du Nord était la plus grande mer connue et sa force m'emplissait de terreur. Pour les gamins de la côte est de l'Angleterre, la mer du Nord est une amie. Pour ceux qui habitent les rives opposées, elle est lourde de menaces, comme un ennemi qui ne désarme jamais. A l'abri de leur île, les jeunes Anglais peuvent s'amuser dans de petits canots, dans de vieux yachts délabrés ; sur la côte est, c'est une autre affaire.

Car les vents dominants, ici, viennent de l'ouest, les ouragans sont fréquents et surviennent à l'improviste. La côte est parsemée de bancs de sables mouvants et les sportifs ne doivent pas seulement se montrer courageux mais bien connaître leur affaire avant de se risquer au grand large.

La mer du Nord, plus que toute autre à ma connaissance, est le domaine des pêcheurs, hollandais pour la plupart. Ils appartiennent à une race très ancienne et très rude. Certains d'entre eux portent encore le costume traditionnel et invoquent les dieux de la tribu. Je suis parti avec eux comme mousse. Pour moi, la mer du Nord signifia le mal de

mer, le froid, les vêtements trempés, le désespoir, la colère glacée de Jéhovah. C'est pourquoi il ne me sera jamais possible de donner de la mer du Nord une description raisonnable. C'est là que j'ai connu mes premières frayeurs et mes premières joies. Mes premiers rêves d'aventure et d'amour ont été bercés par le cri des mouettes tournoyant dans un ciel bleu pâle, mes premières craintes de la damnation éternelle, je les ai ressenties à l'avant d'un chalutier rouillé tandis que les troupeaux implacables des chevaux de l'Apocalypse galopaient d'un bord de l'horizon à l'autre.

Le jeune marin qui traverse la mer du Nord éprouve une certaine surprise. Les vagues sont raides, courtes, agressives, les courants puissants, la navigation difficile, les bancs de pêche nombreux, la circulation intense. On dirait du Pas-de-Calais une rue de village un jour de foire. Les pêcheurs, plus que nulle part ailleurs, se montrent dédaigneux des étrangers. S'ils allument des feux, le soir, ce qui n'arrive pas toujours, ce ne sont pas les bons. Et comme on pêche beaucoup par paires (deux boutres à la cape remorquant un filet), il faut prendre bien soin de ne pas passer entre eux. Un incident en mer du Nord, c'est grave.

L'été, la mer du Nord donne un merveilleux sentiment de sécurité qui endort et risque d'être dangereux. Les phares, les bateaux-feux balancent leurs faucilles d'or parmi les étoiles, des guirlandes de lumières colorées festonnent les côtes lointaines, une faible lueur touche le ciel de rose au-dessus des villes. Pourtant ces visions d'un monde meilleur, d'une paix éternelle, ne doivent engendrer que méfiance. Un grain se forme quelque part, prêt à fondre sur l'imprudent avec tous les cris de l'enfer et la marge de dérive est courte du côté de l'est.

Mon souvenir le plus poignant de la mer du Nord se situe un peu plus tard, sur le Dogger Bank, un soir de Noël. Je me tenais, avec l'opérateur radio, dans sa petite cabine à hauteur du pont des embarcations et nous écoutions la messe de minuit dans tous les pays qui bordent les côtes. Vint un moment où tout se mélangea : prières du Danemark, cantiques d'Allemagne, cloches de Hollande, chants d'Angleterre, sermons d'Écosse, et ce faible tintement glacé de clochettes agitées par des enfants qui marchent dans la neige au pied d'une église norvégienne. Jamais je ne me suis senti aussi près du Créateur.

Si la Méditerranée est le berceau de la culture, l'Atlantique la mesure de son audace, le Pacifique son parcours solitaire dans l'espace, la mer du Nord offre l'image du monde chrétien jeune encore, qui espère et qui lutte.

La Méditerranée.

C'est une mer magnifique. Elle réunit tout ce dont nous avons rêvé dans notre enfance : le bleu profond de l'eau, sa transparence cristalline, le soleil brûlant et les nuages blancs au loin sur les montagnes.

Partout des ruines antiques. Du haut des collines, les tours fortifiées évoquent les invasions sarrasines, sur une plage immense on aperçoit la silhouette minuscule d'un homme qui, suivi d'un âne, avance nonchalemment le long des vagues. Au nord des collines orange couronnées de pins presque noirs, à l'horizon, des montagnes couvertes de neige donnent à l'homme perdu dans ses rêves le sentiment qu'on lui offre à la fois toutes les richesses de la terre, comme dans l'Évangile.

La Méditerranée vit sous le signe de la maturité. Les fruits y sont plus gros qu'ailleurs, les fleurs lourdes de parfum s'y épanouissent toute l'année, les cigales chantent jour et nuit et l'on peut voir, dans l'eau transparente comme celle d'un aquarium, monter des poissons monstrueux d'apparence préhistorique.

Le danger, au large, ne vient pas seulement des récifs mais surtout de ces violents coups de vent aux noms évocateurs. On les appelle mistral, sirocco, tramontane. Ils fondent sur vous comme l'éclair et on ne mesure jamais très bien la violence du mistral à cause de la limpidité du ciel, et de la pureté de l'horizon. Les vagues sont courtes et dures et il existe sur les cartes des régions marquées en rouge où les courants et les tourbillons peuvent engloutir un bâtiment corps et biens. Les périls de la mer sont comparables à ceux de la terre. Les petites îles, ces joyaux parés du crépuscule, s'offrent dans leur heureuse maturité comme autant de tentations. Être jeune, naviguer en Méditerranée, c'est se croire dieu sur l'Olympe. Si l'on descend à terre, on croit revêtir le manteau de l'immortalité. On croit se transformer en cygne. Ulysse lui-même, lorsqu'il se fit attacher au mât, lorsqu'il obligea ses hommes à se boucher les oreilles pour ne pas entendre le chant des sirènes, écrivit un chapitre additionnel d'importance aux *Instructions nautiques*.

L'Atlantique.

Il y a l'Atlantique Sud et il y a l'Atlantique Nord, mais seul compte le second. L'Atlantique Sud apparaît comme une version édulcorée du Pacifique ou de l'océan Indien. Il ne recèle pas une promesse à chaque pointe de la Rose des Vents comme celui-ci, il n'offre pas à l'homme l'image la plus ressemblante de l'éternité comme celui-là. L'Atlantique Sud, c'est le grand square d'une ville de province, il y en a de plus petits, il y en a de plus vastes. On dirait toujours qu'il essaye d'imiter quelqu'un. S'il n'y avait les alizés, et la région des calmes plats, l'Atlantique Sud c'est la mer dans toute sa banalité jusqu'au moment où l'on approche du détroit de Magellan.

L'alizé a quelque chose d'inquiétant. On a peine à y croire. Ce vent qui souffle toujours dans le même sens, avec la même force, n'apporte avec lui, si étrange que cela paraisse, aucun sentiment de détente. Les calmes plats, si redoutés au temps de la voile, ne sont plus aujourd'hui à craindre que des naufragés.

C'est seulement dans l'Atlantique Nord que l'homme affronte Neptune dans toute sa majesté. Il n'y a pas deux jours semblables ; ouragans d'une violence incroyable, journées d'un calme glauque, surnaturel, ciels rouges, ciels verts, ciels bleus. Et l'aurore boréale.

Ce n'est pas sans raison que, de tous les grands navigateurs, Christophe Colomb reste le plus connu. Depuis l'antiquité l'Atlantique apparaît comme le seuil du bout du monde. Tous les contes fantastiques, les serpents de mer, Aldebaran, l'Atlantide, y ont pris naissance et nul ne peut se dire marin s'il ne l'a parcouru. Les autres océans obéissent à certaines lois : l'océan Indien connaît une bonne et une mauvaise saison, le Pacifique vous prévient largement à l'avance ; la Méditerranée elle-même offre peu de surprises au marin expérimenté. Seul l'Atlantique échappe à toute espèce de prévisions en dépit de toutes les âneries qu'on a pu écrire à ce sujet et qui s'efforcent d'expliquer ses accès de folies, ses moments d'incomparable grandeur. Tous les adjectifs qu'on a inventés pour décrire la mer depuis la naissance du langage peuvent s'appliquer à l'Atlantique. Le seul moyen de savoir comment il apparaîtra ce soir est d'écrire tous les adjectifs sur des morceaux de papier et de faire tirer le mousse au sort. On aura « Azur » et on aura « changeant ». Ce peut être « terrifiant », ou « couleur d'étain ». On peut seulement compter sur « profond » et « humide ».

Le Pacifique.

Il y a bien longtemps, j'ai décrit dans mon premier roman les impressions d'un marin qui doublait le cap Horn et apercevait le Pacifique pour la première fois de sa vie. Je disais que les vagues étaient différentes, car derrière elles s'étendaient vingt-cinq mille milles de solitude et que tout équipage devant cette étendue silencieuse éprouvait de façon terrifiante le sentiment de l'insignifiance de l'homme en face de l'univers. Ayant lu ce livre, plusieurs marins déjà âgés m'écrivent qu'ils voyaient enfin le Pacifique dépeint sous ses couleurs véritables.

Pourtant je n'y avais jamais été. Je m'étais borné à méditer sur un globe terrestre à cent francs. J'avais mesuré ses dimensions. Plus tard, je découvris que je ne m'étais pas trompé. Il y a quelque chose là qui met le Pacifique à l'écart des autres océans. La description du jeune écrivain que j'étais ne venait pas d'un accès de génie ; il suffit à un marin de contempler cette étendue d'eau dont il connaît le nom pour qu'il retombe sous le charme né du petit globe terrestre de son enfance.

Il y a des choses qu'on ne peut pas oublier. Si l'on regarde une carte postale représentant le Sphinx, on peut le prendre pour un chenet dépareillé. Il faut l'avoir vu en personne pour éprouver la stupeur des centaines de générations de touristes. Il en est de même pour le Taj Mahal, le tombeau de Napoléon, les lunettes de Washington. C'est la

magie des foules innombrables qui opère. Et le Pacifique, le plus vaste océan du globe, semble imprégné de la rêverie des hommes. Des vaisseaux y disparaissent et y naviguent peut-être encore entre l'eau et le vent. C'est un désert plein de fantômes et sur cette plaine vierge courent plus de rêves et de souvenirs qu'il n'y a d'étoiles filantes dans une nuit d'août. Car, au-delà de l'horizon d'argent dort le paradis de l'homme moderne : les îles.

Les gens qui y sont allés rêvent rarement d'y vivre. Ce ne sont pas des petits morceaux de paradis, ce sont des berceaux géants. Si l'homme moderne aspire à retrouver les draps soyeux de son berceau et l'odeur du talc, qu'il parte pour les îles. Rester couché sur le dos comme une poupée, n'avoir de choix qu'entre ses orteils ou son hochet. voici la vraie image de l'existence dans le sud du Pacifique. Les ravissantes joueuses de ukulele, avec leurs jupes de raphia, apparaissent bizarrement asexuées une fois qu'on les a regardées et la chanson éternelle de la vague sous le ciel des Tropiques a ceci de déprimant qu'elle est éternelle. Dans ces conditions le bonheur pour moi apparaît comme la description la plus évocatrice de l'enfer.

Mais l'océan, lui, propose au jeune marin une expérience inoubliable. Par sa dimension même il lui impose le rythme de la vie en mer. Naviguer de semaine en semaine sans rien voir que l'eau, le ciel, et le nez camus du navire qui se lève et s'abaisse lentement, l'amène à approfondir des sujets que, dans sa hâte à voir la terre se lever le lendemain sur l'horizon il a négligé d'examiner. Il écrira dans son journal : « Je me demande si je n'idéalise pas Maggie », premier pas d'une démarche qui a isolé les grands penseurs du reste du troupeau.

Quand, enfin, la terre apparaît, quand le pilote ou le capitaine du port monte à bord, il fera une expérience plus étrange encore ; il éprouvera un sentiment inexprimable, teinté de soulagement et de regret.

JAN DE HARTOG

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PIERRE JAVET

L'EXPOSITION DE ROUEN ET LES LETTRES DE JEANNE D'ARC

par Régine Pernoud

Jeanne fut-elle fêtée avec plus de ferveur à l'époque où elle fut réhabilitée qu'en ce cinquième centenaire de sa réhabilitation ? On peut se le demander lorsqu'on voit avec quel zèle les autorités municipales de Rouen ont préparé leur « Grande Semaine » destinée à fêter à la fois la résurrection de la cathédrale et la grande date du 7 juillet 1456 qui marqua pour Jeanne l'entrée dans la gloire. En 1456, il y eut, disent les textes, « grandes processions par tout le Royaume » ; en 1956, fêtes, spectacles et cavalcades se seront succédé de Domremy à Orléans, de Chinon à Rouen, avec un éclat qu'aucun des siècles antérieurs n'aura connu, sauf peut-être en ce qui concerne Orléans, ville du souvenir et de la reconnaissance. Si notre époque mérite dêtre jugée avec sévérité, ce n'est certainement pas à propos du culte qu'elle rend à ses héros. Cette année johannique, la dernière de notre siècle, en est la preuve. Et il est réconfortant de voir se manifester, à cette occasion, ce goût du document authentique, cette recherche du vrai, qui est aussi la marque de notre xxe siècle : car il n'y a pas que les cavalcades ; à côté des spectacles, des cérémonies tant civiles que religieuses, on s'est préoccupé aussi de rechercher le témoignage de l'Histoire.

— Ci-dessus : « Jeanne arrive à Chinon », tapisserie du musée historique de l'Orléanais.

A Orléans, une première exposition a réuni avec beaucoup de discernement l'essentiel de ce que nous possédons sur Jeanne — exposition à laquelle collaboraient archives, bibliothèques, musées, chacun apportant ses richesses d'ordres divers, mais d'un égal intérêt pour le public d'aujourd'hui.

Cette même exposition est reprise à Rouen, sur un plan plus vaste puisque les locaux le permettent et que la ville de Rouen — ville de la Réhabilitation après avoir été celle du Martyre — lui a offert les plus larges possibilités. Le public est donc en mesure d'admirer une évocation du siècle de Jeanne d'Arc, dans sa vie artistique avec des pièces comme le portrait de Dunois, ou le beau saint Michel de Ferrière-en-Gâtinais, mais aussi dans sa vie familière, grâce aux pièces de mobilier, aux fers forgés et même aux humbles poteries, qu'a réunis Hubert Guillet, directeur des musées de Rouen. Il y trouve aussi ceux des objets — trop rares hélas — qui demeurent témoins de l'épopée de Jeanne : ainsi le merveilleux Calice du Sacre, et aussi ce « bacinet » que Jeanne a porté et qui demeura longtemps suspendu en ex-voto dans l'église Saint-Pierre-du-Martroi, à Orléans ; il a été envoyé à l'exposition par le Metropolitan Museum de New York — geste émouvant qui témoigne de la générosité avec laquelle les musées étrangers ont répondu à l'appel qui leur a été lancé à cette occasion. D'autres pièces sont exposées uniquement en raison de la tradition qui s'y est attachée, ainsi l'épée dite de Jeanne d'Arc du musée de Dijon, et son anneau, dont l'authenticité reste fort discutée, mais qui nous paraît vénérable en raison même de la vénération qui lui fut portée au cours des temps.

Enfin, d'autres éléments peut-être moins spectaculaires mais aussi plus probants pourront satisfaire la curiosité du public, toujours plus vive à l'égard de Jeanne d'Arc. Les manuscrits des grands procès en tout premier lieu, depuis l'exemplaire officiel du procès de condamnation, celui sans doute qui fut dressé pour Cauchon, jusqu'au beau manuscrit que Diane de Poitiers fit enluminer pour son usage et qui contient les seules miniatures représentant les scènes de la réhabilitation : le manuscrit d'Armagnac que malheureusement la France ne paraît pas se soucier d'acquérir pendant qu'il en est encore temps, et qui ira probablement, d'ici peu, meubler quelque collection étrangère.

Mais ce qui sans doute éveillera surtout la ferveur du public, ce sera de voir réunies à cette exposition, toutes les lettres de Jeanne d'Arc actuellement connues et identifiées. Il y en avait six, il n'y a pas si longtemps encore, mais la sixième a disparu dans l'incendie des archives de Tournai au cours de la guerre de 1940. Des cinq qui subsistent, trois portent la signature autographe de Jeanne. Elles ont valeur de relique autant que de document. Ce personnage si extraordinaire qu'il en devient presque mythique, et qui disparaît quelque peu derrière ce qu'on en a dit ou écrit (pour ne pas parler d'une iconographie qui l'a tant défigurée)

— s'est un jour penché sur ces feuillets de papier pour y tracer lettre à lettre son nom : JEHANNE.

Certains vont sursauter : Jeanne savait-elle donc écrire ? N'a-t-elle pas elle-même déclaré devant les docteurs de Poitiers qu'elle ne savait ni A ni B ? Il est bien évident en effet que c'est une petite paysanne ignorante qui est arrivée à la cour et qu'à cette époque Jeanne ne savait même pas signer son nom. Elle le dit expressément à maître Jean Erault, avant de lui dicter sa première lettre de sommation aux Anglais. Mais cette petite paysanne était aussi — la suite des événements allait le révéler — étonnamment intelligente et douée, très soucieuse aussi d'acquérir tout ce qui lui permettrait de mener à bien son incroyable mission. Or, il était dans cette mission de devenir capable d'expédier des messages, et de correspondre, ouvertement ou en secret, avec des émissaires. Jeanne, une fois habilitée à combattre, n'a pu manquer de se rendre compte qu'il lui serait aussi utile de savoir signer une lettre que de savoir disposer l'artillerie ; afin de pouvoir authentifier les messages qu'elle dictait, elle a dû assez rapidement apprendre à signer son nom. C'était d'autant plus nécessaire que, nous le savons par le témoignage de Jeanne elle-même, certaines ruses de guerre, et l'usage d'une correspondance secrète n'ont pas tardé à lui être familiers : « certaines fois je mettais une croix (sur mes lettres) pour que celui de mon parti auquel j'écrivais ne fît pas ce que je lui écrivais », déclare-t-elle à ses juges.

Chose curieuse, et assez émouvante, on remarque des progrès entre les trois signatures [1]. La première en date, des trois qui subsistent, est celle de la lettre aux habitants de Riom qui fut écrite à Moulins le 9 novembre 1429, au moment où Jeanne venait de prendre d'assaut la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier, et où se préparait le siège de La Charité-sur-Loire. C'est encore une signature maladroite : le jambage du J est raide, les ligatures sont anguleuses et le premier N de Jeanne porte une surcharge qui le fait ressembler à un M. Les deux autres signatures, elles, datent de 1430, respectivement les 16 et 28 mars ; entre la première et les deux autres tout un hiver a passé, long hiver d'inaction au cours duquel Jeanne, déçue dans son attente par la tortueuse politique de Charles VII (c'est de son père, à n'en pas douter, que Louis XI tenait ses méthodes diplomatiques), trompa comme elle le put son impatience de combattre, et de vaincre un ennemi dont elle savait qu'on n'aurait raison qu' « au bout de la lance ».

Certains pensent qu'elle apprit alors complètement à lire et à écrire. Ils s'appuient en particulier sur la réponse de Jeanne au cours de l'interrogatoire du 1er mars sur la question posée par le comte d'Armagnac concernant le grand Schisme : « Je n'ai jamais rien écrit ou fait écrire sur le fait des trois souverains pontifes. En nom Dieu, je jure que jamais je n'écrivis ni fis écrire. » Il ne semble pourtant pas qu'il faille forcé-

1. Voir *Les Lettres de Jeanne d'Arc*, par L. de Maleyssie-Melcur (1911).

ment prendre cette affirmation dans un sens littéral ; si l'on tient compte de l'usage du temps, « écrire » peut signifier tout simplement que l'on dicte une lettre et « faire écrire » que l'on a inspiré le contenu d'une lettre écrite ou dictée par quelqu'un d'autre. Si Jeanne avait su lire et écrire, il est évident qu'à Saint-Ouen elle aurait cherché à voir par elle-même ce que contenait la cédule d'abjuration, dont on sait qu'elle lui fut lue par l'huissier Jean Massieu. Et à ce propos, il n'est pas sans intérêt de rapprocher de la déclaration rapportée plus haut le fait que cette cédule ne porte pas sa signature, mais simplement une croix et qu'en la traçant elle riait sous cape, ce qu'ont noté plusieurs assistants : c'était sa dernière ruse de guerre qu'elle employait là, traçant la croix qui signifiait qu'il ne fallait pas que l'on ajoutât foi à ce qui était consigné sur le papier.

Signées ou non, ces lettres de Jeanne n'ont pas toutes pour nous la même valeur. Il y a celles qui lui furent plus ou moins dictées par son entourage, pour répondre aux nécessités du moment : les lettres officielles, pourrait-on dire, si le terme ne contrastait pas trop avec le personnage. Et il y a celles que Jeanne écrivit d'elle-même, où on la retrouve dans toute sa fraîcheur, dans son style direct, savoureux comme du pain, et portant à son maximum la force d'expression du merveilleux langage médiéval.

Ainsi, la lettre aux habitants de Riom, que conserve toujours l'hôtel de ville de la cité auvergnate (le cheveu noir a malheureusement disparu, qui était autrefois pris dans le sceau de cette lettre, et qu'on pouvait considérer comme un cheveu de Jeanne, car c'était dans les usages du temps, d'authentifier ainsi les messages en y joignant quelque chose de personnel, comme un cheveu ou l'empreinte d'un doigt), cette lettre est plutôt une circulaire, qui dut être adressée à plusieurs bonnes villes, pour leur demander renforts et provisions de siège ; elle pourrait être signée de Dunois ou de n'importe quel autre capitaine aussi bien que de Jeanne.

Au même genre appartient la lettre au duc de Bourgogne écrite le 17 juillet 1429, c'est-à-dire le jour même du sacre. Jeanne avait, lors de la marche sur Reims, écrit une première fois à Philippe le Bon pour lui demander de venir assister au couronnement du roi et d'y tenir sa place de premier pair de France. Philippe le Bon n'avait pas répondu ; il ne devait pas répondre davantage à ce second message, dernier effort tenté par Jeanne pour mettre fin à la haine qui séparait France et Bourgogne depuis ce guet-apens de Montereau où Jean sans Peur avait été tué par les gens de l'escorte du dauphin, et qui avait marqué l'entrée déclarée de la Bourgogne dans l'alliance anglaise : « Au haut et redouté prince, duc de Bourgogne, Jeanne la Pucelle vous requiert de par le roi du ciel, mon droiturier et souverain seigneur, que le roi de France et vous fassiez bonne paix ferme qui dure longuement... » ainsi débute cette lettre dont le ton est tant soit peu plus solennel que celui des autres

lettres de Jeanne. Elle y a mis pourtant sa note en parlant d'une « paix ferme » , quelques jours après cette missive, c'est une simple trêve que le roi va négocier, s'obstinant à se fier à sa diplomatie plus qu'au succès de ses armes. Et ainsi s'expliquera l'insuccès de la marche sur Paris où Bedford s'empressera de placer comme gouverneur le duc de Bourgogne lui-même, tant pour ménager les sentiments des Parisiens que pour profiter des négociations mêmes de Charles VII en un moment où il avait tant besoin de répit pour regrouper l'armée anglaise.

De ces atermoiements de la politique royale, qui venaient servir si à point les besoins de l'envahisseur, on a des échos dans les trois lettres qui suivent, toutes trois adressées aux habitants de Reims, écrites, celles-là, dans la manière personnelle de Jeanne. Chose curieuse, ces trois lettres à travers les siècles sont demeurées la possession des descendants même de la famille de Jeanne d'Arc. Demeurées dans les archives de la ville de Reims, elles furent remises en 1625 au dernier descendant de Jacques ou Jacquemin, le frère aîné de Jeanne, Charles du Lys, par le prévôt de l'échevinage, Jean Rogier. Ce Charles du Lys était un personnage important puisque après avoir été procureur général au Parlement de Paris, il était devenu avocat général en la cour des Aides. Il avait voué un culte pieux à celle par laquelle sa famille avait été rendue illustre et s'était occupé de réunir tout ce qui la concernait. C'est entre ses descendants que sont actuellement réparties les trois lettres écrites aux habitants de Reims.

La première n'est pas signée, mais elle est datée de façon fort émouvante si l'on se reporte aux événements : « Ce vendredi sixième jour d'août auprès Provins, un logis sur champs au chemin de Paris. » Jeanne espérait fermement que Paris allait lui être ouvert en dépit des entraves mises par la politique royale elle-même : « Mes chers et bons amis, les bons et loyaux Français de la cité de Reims, Jeanne la Pucelle vous fait savoir de ses nouvelles et vous prie et vous requiert que vous ne fassiez nul doute en la bonne querelle qu'elle mène pour le sang royal ; et je vous promets et certifie que je ne vous abandonnerai pas tant que je vivrai. Il est vrai que le roi a fait trêve avec le duc de Bourgogne quinze jours durant, par ainsi qu'il lui doit rendre la cité de Paris paisiblement au chef de quinze jours (*à condition qu'il lui rende la cité au bout de quinze jours*). Pourtant ne vous donnez nulle merveille si je n'y entre si brèvement ; combien que des trêves qui sont ainsi faites je ne suis point contente, et ne sais si je les tiendrai ; si je les tiens, ce sera seulement pour garder l'honneur du roi. » Impossible d'exposer plus clairement la situation : le roi, au lendemain des succès incroyables de ses troupes, ayant dispersé et décimé l'armée de Talbot, n'a rien trouvé d'autre à faire que de signer une trêve de *quinze jours*. Il espère que le duc de Bourgogne va le laisser entrer dans Paris sans coup férir. Jeanne, elle, avec son sens aigu de la situation, n'a qu'un désir : se porter sur Paris dans le plus bref délai, bousculer l'ennemi

avant qu'il ait eu le temps de se reprendre. On sait comment la suite des événements allait lui donner raison.

Quant aux deux autres lettres, celles des 16 et 28 mars, elles émanent aussi, à n'en pas douter, de Jeanne elle-même, et transmettent l'écho de ses inquiétudes, de sa hâte à reprendre l'assaut, de son impatience devant l'inertie de Charles VII.

« Très chers et bien aimés, bien désirés à voir (*que je désirerais bien voir*), Jeanne la Pucelle a reçu vos lettres faisant mention que vous redoutiez d'avoir un siège. Veuillez savoir que vous n'en aurez point, si je les ai rencontrés bien bref et s'il fût ainsi que je ne les rencontrasse (*les ennemis*), qu'ils vinssent vers moi, fermez vos portes, car je serai bien bref vers vous et si eux y sont, je les ferai chausser leurs éperons si en hâte (*en telle hâte*) qu'ils ne sauront par où les prendre. »

Cette lettre-là est bien dans sa manière. Si elle reprend la plume quelques jours plus tard, c'est que de mauvaises nouvelles lui sont parvenues de Reims, où existe un parti bourguignon qui tente de provoquer des troubles et de livrer la cité aux ennemis : « Je vous prie, très chers amis, écrit-elle, que vous gardiez bien votre bonne cité pour le roi, et que vous fassiez très bon guet ; vous ouïrez bientôt de mes bonnes nouvelles plus à plein. Autre chose à présent ne vous écris, hors que toute la Bretagne est française ; et doit le duc envoyer au roi quatre mille combattants payés pour six mois. A Dieu vous commande ; qu'Il soit garde de vous. »

Mais les plus belles lettres de Jeanne ne figureront pas à cette exposition : car elles ne nous demeurent que sous forme de copie. Et par un curieux paradoxe, c'est le procès de condamnation qui nous conserve la plus longue, la plus émouvante, celle dans laquelle Jeanne se révèle tout entière, et qui fait d'elle l'un des meilleurs écrivains de notre langue. Celle-là, il faut la citer en entier :

« JHESUS MARIA,

Roi d'Angleterre, et vous, duc de Bedford, qui vous dites régent du royaume de France, vous, Guillaume de la Poule (William Pole), comte de Suffolk ; Jean, sire de Talbot ; et vous Thomas, sire de Scales, qui vous dites lieutenants dudit duc de Bedford, faites raison au Roi du ciel. Rendez à la Pucelle, qui est ici envoyée de par Dieu, le Roi du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est ici venue de par Dieu pour proclamer le sang royal. Elle est toute prête de faire paix, si vous lui voulez faire raison, pourvu que France vous rendiez, et payiez pour l'avoir tenue. Et entre vous, archers, compagnons de guerre, gentils et autres qui êtes devant la ville d'Orléans, allez vous en en votre pays, de par Dieu. Et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir brièvement, à vos bien grands dommages. Roi d'Angeterre, si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre, et en quelque lieu que j'atteindrai vos gens de France, je les

en ferai en aller, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent ; et s'ils ne veulent obéir, je les ferai tous occire. Je suis ici envoyée de par Dieu, le Roi du Ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France. Et s'ils veulent obéir, je les prendrai à merci. Et n'ayez point d'autre opinion, car vous ne tiendrez point le royaume de France de Dieu, le Roi du ciel, fils de Sainte Marie ; mais le tiendra le Roi Charles, vrai héritier ; car Dieu, le Roi du ciel, le veut, et cela lui est révélé par la Pucelle, et il entrera à Paris à bonne compagnie. Si vous ne voulez croire les nouvelles, de par Dieu et la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous frapperons dedans et ferons un si grand « hahay » qu'il y a bien mille ans qu'en France il n'en fut un si grand, et que vous ne lui en sauriez mener avec tous assauts, à elle et à ses bonnes gens d'armes ; et aux horions on verra qui aura meilleur droit de Dieu du ciel. Vous, duc de Bedford, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne fassiez plus détruire. Si vous lui faites raison, vous pourrez venir en sa compagnie, où les Français feront le plus beau fait qui oncques fut fait pour la chrétienté. Et faites réponse si vous voulez faire paix en la cité d'Orléans ; et si ainsi ne le faites, de vos bien grands dommages qu'il vous souvienne brièvement. Écrit le mardi, semaine sainte. »

Telle est la première des trois sommations qui fut adressée aux Anglais ; de la seconde nous ne possédons pas le texte ; quant à la troisième, le procès de réhabilitation nous l'a conservée. Elle est brève d'ailleurs. Elle ressemble plus à un défi qu'à une lettre, et la manière dont elle parvint à l'adversaire nous plonge au cœur de l'action : les Anglais ayant retenu son héraut, au mépris des lois de la guerre, Jeanne la fit envoyer liée à une flèche par-dessus les remparts ; ainsi le rapporte son confesseur Jean Pasquerel, à qui nous devons d'avoir gardé le texte de cette précieuse missive toute empreinte de l'humour johannique : « Vous, Anglais, qui n'avez aucun droit sur ce royaume de France, le Roi des cieux vous ordonne et mande par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos forteresses et retourniez dans votre pays, ou sinon je vous ferai tel hahai dont sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et n'écrirai pas davantage. Signé : Jésus Maria, Jeanne la Pucelle. » Et ensuite : « Moi, je vous aurais envoyé mes lettres honnêtement ; mais vous, vous détenez mes messagers, car vous avez retenu mon héraut nommé Guyenne. Veuillez me le renvoyer, et je vous enverrai quelques-uns de vos gens pris dans la forteresse de Saint-Loup, car ils n'y sont pas tous morts. »

RÉGINE PERNOUD

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

HENRI SAUGUET

Sur le piano recouvert d'une soie Renaissance, au milieu des bibelots qui l'encombrent (ce n'est pas là un piano sévère et nu de virtuose), une chatte angora noire et blanche dort, étendue sur le flanc, et cligne seulement un œil doré en nous voyant entrer.

— C'est la comtesse Patapoufna, me dit Henri Sauguet. Elle est à sa place favorite, d'où elle peut, entre deux sommes, surveiller ce qui se passe par la fenêtre, ou se faire chatouiller le ventre par les vibrations des cordes quand je joue du piano. C'est une voluptueuse.

Et à ce dernier mot, où la voix de Sauguet s'attarde en chantant, on voit bien qu'il est né en Gironde.

— A Bordeaux en 1901, précise-t-il, où je suis resté jusqu'à l'âge de vingt et un ans. J'ai fait mes classes à l'école libre de la paroisse Sainte-Eulalie, j'étais enfant de chœur, et je faisais partie de la maîtrise. A quinze ans, je fus organiste à Foirac, une banlieue de Bordeaux, et je commençai à composer. Dès ma cinquième année j'ai pris des leçons de piano avec une brave demoiselle pourvue d'un goître et de tics, qui avait été aussi le professeur de ma mère. C'est encore quand j'avais cinq ans que ma mère et mon oncle, qui tous deux adoraient la musique, m'emmenèrent entendre *Sigurd* au Grand-Théâtre de Bordeaux. Mais je ne sais quoi dans la mise en scène me fit peur, et l'on dut me faire sortir, hurlant d'épouvante.

Cette première expérience manquée, on n'en continua pas moins à

mener le petit Henri à l'Opéra ou au Concert. Il y prit goût, de plus en plus, et, bien que ses parents aient cherché à mettre un frein à cette passion grandissante pensant que la musique ne le mènerait à rien, ils le laissèrent pourtant préparer le Conservatoire de Bordeaux. Mais vint la guerre de 1914. Son père étant mobilisé, la situation de sa famille changea, et Sauguet dès l'âge de seize ans dut gagner sa vie. Il fut d'abord clerc d'avoué, puis commis dans une grande maison de vins, ensuite il entra dans une société de conserves bordelaises, et plus tard dans une affaire de consignation maritime.

— Ces trois dernières occupations, dit-il, me forçaient d'aller constamment sur les quais. Je peux dire que j'ai vécu pendant toute la guerre sur les quais de la Garonne. Mais je trichais sur le temps que mes besognes m'obligeaient à y passer, pour courir dans les églises écouter les orgues des grands mariages et des grands enterrements, ou chez des amies jouer du piano. L'une d'elles, qui connaissait le compositeur Joseph Canteloube, réfugié à Montauban, l'intéressa à moi. Il s'offrit à me faire travailler l'harmonie, ce que je fis avec lui pendant deux ans, non sans être, il me fallait bien subsister, employé à la préfecture du Tarn-et-Garonne. Ce n'est qu'en 1920 que je pris contact avec le groupe des Six, c'est-à-dire Honegger, Milhaud, Auric, Poulenc, Louis Durey et Germaine Taillefer, à la suite d'un concert que je donnai à Bordeaux avec Louis Emié et Jean-Marcel Lisotte, où nous fîmes entendre du Strawinsky, du Falla, du Schœnberg, du Bartok, du Satie. Nous fûmes d'ailleurs abondamment sifflés, on cria au scandale et mon père, furieux de voir mêler son nom à de pareilles manifestations, me pria de prendre un pseudonyme. Car je m'appelle Henri Poupart. Je pris tout simplement le nom de ma mère qui n'y vit, elle, aucun inconvénient. Ce fut mon père qui en trouva plus tard à ce troc familial, lorsqu'il entendait des propos sur ma musique qui flattaient son amour-propre, et se voyait obligé de préciser : « C'est moi le père d'Henri Sauguet. » Et à ce souvenir, derrière ses lunettes, l'œil de Poupart-Sauguet pétille de malice attendrie.

C'est en 1922 que le grand, le bon et charmant Darius Milhaud, auquel Sauguet voue un culte reconnaissant, l'invita chez lui à Paris pour entendre au Théâtre des Champs-Élysées ses *Mariés de la Tour Eiffel*, dont le texte est de Cocteau, et le ballet dont il fit la musique sur un argument de Claudel, *L'Homme et son Désir*.

— On donnait aussi à ce moment-là le *Pierrot Lunaire* de Schœnberg, et c'était l'époque la plus brillante du cabaret de Moyses, *Le Bœuf sur le Toit*. Il y avait de quoi me tourner la tête et je fus ébloui, reconnaît Sauguet. Mais mon père n'en eut cure et me demanda une fois de plus d'abandonner l'idée de faire carrière dans la musique et de revenir à Bordeaux. Je tins bon, et pour pouvoir rester à Paris, j'entrai à *Paris-France*... Non, ce n'était pas un journal, mais seulement une maison de gros aux succursales multiples, telles que ces *Dames de France* que

l'on voit dans chaque ville de province. J'étais employé au rayon de bonneterie. Un peu distrait parfois en débitant des douzaines de chaussettes, j'entendis un jour un inspecteur dire : « Ah, celui-là, c'est encore un type genre Max Jacob. » Et cela m'amusa d'apprendre que celui que j'admirais déjà, et qui devait devenir mon cher Max, m'avait précédé dans cet emploi de bonnetier. C'est précisément avec un de ses cousins, Maxime Jacob, qui est à présent moine bénédictin, que nous fondâmes, Désormières, Henri Cliquet et moi, l'*École d'Arcueil*, en hommage à notre maître Satie qui habitait cet arrondissement de Sceaux. Et c'est Satie qui, cette même année 1922, présenta au public une suite de piano que j'avais intitulée *Françaises* par opposition aux *Polonaises* de Chopin. Puis la chanteuse Beriza, ayant loué le théâtre des Champs-Élysées, me commanda un opéra-bouffe, dont je fis le livret et la musique, *Le Plumet du Colonel.*

Voilà donc Sauguet solidement ancré à Paris. Il habite l'hôtel Nollet, où il voisine avec Max Jacob. Il abandonne la bonneterie pour un emploi plus intéressant : celui de secrétaire de M. Claude Maître, conservateur du musée Guimet et oncle de Désormières qui lui avait recommandé son camarade.

— Je suis très bon sténo-dactylo, dit Sauguet fièrement. Mais je ne sais plus pourquoi mon patron, savant sinologue, s'intéressait aussi aux pétroles roumains, ce qui m'a amené de pétroles en pétroles à devenir secrétaire de la Spidoléine.

Ce sera là sa dernière « place ». Mais le compositeur ne regrette rien de ce temps de besognes pris sur la musique.

— J'ai appris ainsi à lui dédier tous mes loisirs, et elle reste pour moi la récompense et le plaisir. J'en conserve une mentalité d'amateur qui me garde, je crois, de toute déformation professionnelle. Et c'est parce que si longtemps mon activité musicale a été contrariée que je m'estime à présent largement payé en pouvant consacrer mes journées à mon art. De plus, ayant dû, pour le servir, profiter de chaque minute de liberté, je sais travailler vite, et peux écrire ces « partitions-record » dont la rapidité de création étonne mes confrères.

La première de ces partitions-record qui toucha le grand public, ce fut, en 1929, celle qu'il écrivit pour Diaghilev, sur un argument de ballet de Boris Kochno, et qui s'appelait *La Chatte*. Comment d'ailleurs un tel sujet n'eût-il pas stimulé l'imagination de Sauguet ? La comtesse Patapoufna n'est pas la première de sa race à régner sur son cœur.

— J'étais tout petit, raconte-t-il, lorsque je suis tombé amoureux pour la première fois d'un petit chat. Je revenais avec mon grand-père d'une représentation de Buffalo-Bill aux arènes de Bordeaux, lorsque j'aperçus ce petit chat devant la porte d'une épicerie. Je le voulais tellement que la brave épicière me le donna. Je l'emportai dans mon grand chapeau de paille, et je le baptisai Capitaine Cody. Il avait un mois et il a vécu

jusqu'à mes vingt ans. Depuis lors, les chats se sont multipliés autour de moi. On m'en donne, j'en achète, ils procréent.

La Chatte fut créée à Monte-Carlo par Lifar et Spessitzewa que remplaça à Paris Nikitina. C'était un ballet ravissant avec des décors de Pevsner et Gabo, deux Russes fort célèbres maintenant aux États-Unis, et qui employaient pour la première fois sur une scène le mica et la toile cirée. Ce décor translucide et brillant seyait à la chorégraphie de Balanchine souple et légère, comme à la musique tendre et malicieuse de Sauguet.

— A Monte-Carlo, explique Sauguet, je fus à vingt-six ans reçu en maître. A l'époque, tout ce qui touchait à Diaghilev était entouré de considération, de respect, d'égards, et de luxe. Et je n'en fus nullement grisé, je trouvais cela tout naturel, ayant depuis longtemps et inconsciemment endossé les avantages et les désagréments de la carrière. Mais *La Chatte* — à Paris le soir de la première je dus faire taire mon père qui debout au fond de sa loge réclamait l'auteur — *La Chatte* dansée plus de cent fois en deux ans, jusqu'à la mort de Diaghilev, fut pour moi le tremplin d'où je pris avec confiance mon élan.

Et c'est en 1929, lorsque Ida Rubinstein, lui commanda un ballet *David*, qu'il put enfin abandonner les emplois subalternes qui dévoraient ses journées. Et se mettre pendant dix ans à rêver à *La Chartreuse de Parme*, dont Armand Lunel lui fit un livret, et la parfaire jusqu'à ce qu'elle soit représentée en 1939 à l'Opéra dans de beaux décors de Jacques Dupont. Ce qui ne l'empêcha pas dans ce même temps de donner à Londres *La Nuit*, qui fut le premier ballet dont Bérard fit les décors, et deux opéras-bouffes à Paris. *La Contrebasse* (avec un livret d'Henri Troyat qui avait alors dix-sept ans) et *La Voyante*.

C'est aussi avec Bérard qu'il fit pour Roland Petit *Les Forains*, dont la poésie mélancolique l'inspira si bien que son nom en devint aussi populaire que la musique, et *La Rencontre* où l'on découvrit Leslie Caron.

Pour célébrer ses cinquante ans, le Festival de Bordeaux donna sa symphonie allégorique *Les Saisons*. Massine en fit la chorégraphie et Jacques Dupont les décors, et c'est encore avec ce peintre de talent qu'il a fait pour J.-L. Barrault *Les Suites d'une Course* de Supervielle, et récemment sur un livret de J.-P. Grédy, *Les Caprices de Marianne*, représentés d'abord à Aix-en-Provence et ce printemps au théâtre des Champs-Élysées pour le Festival de Paris.

Sauguet n'aime travailler que dans une atmosphère d'amitié. Celle qui l'unissait à Jouvet fit que celui-ci l'appela souvent à collaborer à ses spectacles. Les musiques de scène d'*Ondine*, *La Folle de Chaillot*, *Don Juan*, *Tartuffe*, *Les Fourberies de Scapin*, sont de Sauguet.

De pouvoir, depuis plus de quinze ans, s'abandonner sans contrainte à sa profession musicale ne la lui fait pas prendre davantage pour un sacerdoce. Jamais homme ne fut moins esclave de son métier que Sauguet, et la nécessité qui le poussa à en exercer de fort divers lui a laissé

une liberté d'esprit qui le conduisit jusqu'à se faire comédien. Un soir, à *La Sérénade*, société de musique de chambre, il tint dans *Le Piège de Méduse*, d'Eric Satie, le rôle du baron Méduse, tandis que Madeleine Milhaud interprétait Frisette. Il y était si drôle que cela donna l'idée à Édouard Bourdet de le faire jouer dans *La Fleur des Pois*. Sauguet passa une audition à la Michodière devant Victor Boucher qui trouva qu'il manquait encore un peu de métier, et l'on se mit d'accord pour décider qu'il n'avait pas le temps de l'acquérir d'ici la première. Mais Marcel Herrand lui confia le rôle de Mme Pernelle dans *Tartuffe*, et ce fut un succès. Il interpréta aussi, à une fête de charité, dans un sketch musical de sa composition, le rôle du cardinal de Richelieu entouré — évidemment — de ses chats, et c'est grâce à cela qu'il connut et fut connu à New York : le Waldorf Astoria ayant fait venir le sketch et le musicien-acteur pour son bal annuel, *April in Paris*.

Sauguet a des dons certains de comédien qu'il utilisa dès l'enfance en jouant des drames historiques qu'il écrivait lui-même, devant sa serviette d'écolier posée debout pour figurer la boîte du souffleur.

— Cela suffisait, dit-il, à me donner l'illusion de la scène. Et pour me donner aussi l'illusion d'être un auteur connu, j'allais chez les libraires de Bordeaux demander : « Avez-vous *Alesnor*, drame en cinq actes d'Henri Poupart ? — Non, me répondait-on. — Alors, voulez-vous le faire venir, je vous prie. » Et j'avais la joie de voir le caissier inscrire gravement ma commande, tandis que j'épelais le nom de l'œuvre et celui de l'auteur.

Sous son casque étroit de cheveux lisses et argentés, Sauguet a toujours ce visage de pince-sans-rire, qui lui permettait déjà d'être le farceur imperturbable auquel se laissent prendre encore aujourd'hui ceux qui le connaissent le mieux. Il est impossible, dans les propos que tient Sauguet, de déceler la minute où il cesse d'être véridique pour se lancer dans la fantaisie et la mystification.

A un dîner où une dame pesamment snob faisait défiler dans la conversation tous les noms du Gotha, fière de citer ses alliances avec d'illustres familles, Sauguet se mit à parler de la femme du général de Guerrelasse et de sa sœur la marquise Bourrelay d'Euremort (il tient beaucoup à cette orthographe), et de beaucoup d'autres personnages dont les noms, quoique fort bien trouvés, défient l'honnêteté, avec un tel naturel que la dame n'y vit que du feu. Seuls les initiés à ces vies imaginaires étouffaient de rire.

C'est vraiment un acteur-né. Il joue des sketches de son invention avec un talent que lui envieraient des professionnels. Il y a en particulier une conférence de la princesse Poutoff sur le Bas Tibet où son accent russe et son imagination ethnographique font merveille, une autre de Lord Dudley sur la poésie anglaise et la poésie française comparées, où, bien qu'il ne sache pas un mot d'anglais, on jurerait entendre parler un

Oxonien. Et l'imitation de Wanda Landowska devant son clavecin est si réussie qu'elle fut la première à en rire.

— J'aime faire rire, et je suis très gai, c'est vrai, dit Sauguet. Pourtant, ma nature profonde est mélancolique, mais cette mélancolie je la garde pour moi, je ne veux pas qu'elle jette un voile entre moi et les autres. J'aime qu'on m'aime, et je voudrais avoir une influence bénéfique sur ceux qui m'entourent.

Il l'a sûrement, car il n'est personne qui ne se réjouisse de voir et d'écouter Sauguet. Et comme il a le culte de l'amitié, il a de vrais amis.

— Je suis susceptible, comme tous les Bordelais, avoue-t-il, mais je ne suis pas rancunier. J'ai été façonné par le catholicisme, et j'ai gardé une grande foi totale, sans ombres. Quand j'étais petit, je disais que je voulais être zouave ou cardinal. C'était le manteau rouge de l'un ou l'autre qui me tentait. Mais en vérité, j'ai songé sérieusement à me faire prêtre. J'avais le goût des cérémonies religieuses, des orgues, et c'était celui de la musique. J'étais tenté par la prédication, c'était l'être par le théâtre. Mais j'avais aussi le désir fervent de me dépasser moi-même, et je voulais devenir un saint. J'ai vite compris que je n'y parviendrais pas, aussi j'ai renoncé au séminaire. Mais j'ai l'amour de la tradition. Ainsi, je suis monarchiste. Je vendais autrefois l'*Action française* à la porte des églises. Pourtant, au début de ma carrière, personne ne m'a insulté davantage que les critiques de l'*Action française*. Cela n'enlève rien à mes convictions et récemment encore, à une enquête où l'on demandait : « Que feriez-vous si les Russes entraient à Paris ? » J'ai répondu : « Je crierai Vive le roi et j'attendrai qu'on me fusille. » Aucun mérite à cela d'ailleurs, car je serais sans connaissance au premier coup de feu : je n'en supporte pas le bruit. Réformé au moment de mon service militaire pour « faiblesse irrémédiable » (j'étais alors très, très maigre), mais plus dodu en 1939, j'ai fait partie des récupérés. On m'a envoyé à Auch où je me suis évanoui en me servant de mon fusil-mitrailleur. L'adjudant hurlait : « Comment veut-on que nous gagnions la guerre, on nous envoie des gâteux, des demeurés, des compositeurs de musique. » Et l'on m'a affecté, avec plusieurs ténors toulousains, à la fanfare du régiment.

Durant l'occupation, Sauguet composa une très belle *Symphonie expiatoire*, dédiée à la mémoire des victimes innocentes de la guerre

— J'ai eu le sentiment, dit-il, que la guerre était un grand crime collectif, et que mon devoir était de célébrer ses martyrs.

Son devoir est que tout serve à l'inspirer, les joies et les peines, la pitié et l'intolérance, les calamités ou les plaisirs.

— Je suis d'un tempérament plutôt serein, dit-il. J'ignore l'anxiété, mais je connais une inquiétude : celle de manquer d'inspiration. J'ai peur parfois que cette grâce me soit refusée.

Pourquoi le serait-elle à un homme comme Sauguet, dont l'apparente

égalité d'humeur n'est qu'une courtoisie qui n'empêche pas sa sensibilité profonde de réagir au meilleur comme au pire ?

Son appartement d'une rue provinciale des Batignolles, sa maison de campagne girondine, près de Coutras, on ne peut l'y imaginer que dans la paix du cœur et de l'esprit. Mais dans cette quiétude organisée, et parmi les souvenirs qui encombrent ses demeures, lui seul sait bien ceux qui sont les meilleurs ou les pires. Il n'a rien rejeté de ce qui fait le prix d'une vie, et les meubles et les objets hérités de son enfance voisinent avec ceux qu'il a choisis avec un goût fin ou amusé. Il vit là, au milieu des portraits de ses parents qui ne sont plus, des photos de ses amis disparus et de ceux qu'il voit chaque jour, et celles de ses chats et de leurs familles nombreuses que surveille une statue du *Chat botté* par Frémiet. Et voici les reliques et les autographes de ses maîtres préférés, Debussy, Kœchlin ou Satie, et de son premier interprète, Ricardo Vinès. Dans la bibliothèque un missel, celui de Max Jacob, est recouvert de drap noir comme celui d'une bonne sœur, mais encarté dans une précieuse reliure. Gonflé d'images et de mémentos, il contient en outre un curieux document. C'est une grande feuille où, de la main de Max Jacob, est inscrite la longue liste des noms de ceux pour qui il voulait prier chaque jour : une colonne pour les morts, une colonne pour les vivants. Parmi ceux-ci, quelques noms sont barrés d'un trait implacable. « Cher Max », dit tendrement Sauguet en repliant le papier

Une grande radio est placée à la tête de son lit.

— Bien sûr, dit-il, je l'écoute constamment. C'est un des rares lieux où l'on joue toutes les musiques contemporaines d'aujourd'hui. Je me tiens ainsi au courant de la littérature musicale de mon temps.

Lieu propice à l'inspirer, que cet appartement douillet où rien n'est là qui ne parle à son imagination, où la musique des autres entre familièrement, où naît la sienne, grave ou légère, poétique ou spirituelle, savante ou facile, selon la couleur que prend sa rêverie.

LE CADRE MODERNE DANS LA VIE FEMININE

Le boudoir en forme de fer à cheval de la « Fille aux yeux d'or », avait dans sa partie arrondie un divan turc, large comme un lit, en cachemire blanc relevé par des bouffettes de soie noire et ponceau disposées en losange, et chargé de coussins de velours. En face de lui, une cheminée en marbre blanc orné d'or abritait un feu de bois. Les murs étaient tendus d'une étoffe rouge, sur laquelle une mousseline des Indes tuyautée, bordée de bandes de soie ponceau à arabesques noires, leur donnait un reflet rose. Les rideaux de la fenêtre étaient en mousseline des Indes doublée de taffetas rose. Six appliques en vermeil supportant des bougies, un lustre en vermeil accroché au plafond blanc à corniche dorée, éclairaient le divan, le tapis persan qui

ressemblait à un châle d'Orient, les fauteuils de cachemire blanc rehaussés d'agréments noirs et ponceau, et les jardinières garnies de roses rouges et blanches. Le luxe voluptueux de ce boudoir ajoutait aux délices que goûtait Marsay dans les bras de Paquita Valdès.

Au salon des Artistes décorateurs, qui présente au Grand-Palais *Le Cadre moderne dans la vie féminine*, ces sortes de boudoirs, véritables « coquilles pour Vénus » disait Balzac, sont remplacées par des « pièces de relaxation », des « relax corners », des « coins de lectures », et dans le « coin des loisirs » trône une télévision.

Le rotin, le métal et le plexiglas, le contre-plaqué, le formica et le nylon, sont les bases du confort de « la femme d'aujourd'hui ». Pour s'étendre, elle a droit à un matelas dur posé sur des tubes métalliques, et pour s'asseoir à des fauteuils en forme de haricot, d'as de pique ou d'as de cœur. Des *luminaires* lui dispensent une clarté sans jeux d'ombres, elle pourra poser ses pieds nus sur des dalles de verre ou du *sobrasol*, écrire sur un bureau d'aluminium, se maquiller devant une « coiffeuse combinée » en machine à coudre ou à écrire. Et ses « appareillages de cuisson » l'autoriseront à ne pas surveiller son rôti. Mais elle aura toujours un bar, en plexiglas ou en formica, et des verres de toutes couleurs qui permettront à ses invités de boire souvent dans le même, sans se tromper avec celui du voisin.

Si l'on ne savait déjà que la femme a perdu son empire, et jusqu'au droit à ses « adorables défauts », on le comprendrait à voir ce que l'ingéniosité des décorateurs et des artisans destine comme cadre à sa grâce et sa fragilité.

On peut se demander si elles sont ainsi meublées, celles qui exposent dans ces salles des sculptures, des reliures, de la céramique, des bijoux, des tissus, Leonor Fini ou Vieyra da Silva des tableaux, Marie-Laure une lithographie, avec talent et inspiration. Celle-ci ne se tarirait-elle pas à vivre dans ces appartements où rien n'est laissé à leur libre fantaisie, où, à force de commodités et de simplifications, on limite leurs gestes au stricte nécessaire ?

A chaque époque le décor qu'elle mérite. La nôtre est triste lorsqu'elle oblige le sexe faible à se suffire à lui-même, à vivre à l'étroit, pressé par l'heure des besognes et du travail. La femme moderne, hélas, n'a pas de domestiques, peu de maris, peu d'enfants, peu de loisirs, et presque plus d'amoureux fervents.

UN SOIR AVEC VILLEBŒUF

A la veille de sa mort, j'ai dîné avec lui à Séville dans les jardins de l'Alcazar. Grâce à la complaisance du conservateur, Alfred Fabre-Luce y donnait pour ses amis un dîner par petites tables, disposées de façon que le flamenco dansé sous un portique de briques roses soit vu de chaque convive.

Mais nous étions là dès le crépuscule, et nous pûmes avant la nuit nous promener sur le mur en terrasse qui s'allonge au milieu des jardins, et permet de les apercevoir comme un damier de verdures, chaque enclos laissant monter dans l'air du soir les murmures de l'eau et des bouffées de parfums.

— Les citronniers et les orangers ont déjà *passé fleurs*, disait Villebœuf, mais les seringas sont là et quelques jasmins aussi. Ils ont souffert cette année, les jasmins, il a fait si froid à la fin de l'hiver. C'est comme le grand bougainvillée de la Casa de Pilatos, il est diminué de moitié. Mais voici l'odeur poivrée des œillets, et celle des géraniums qui sentent la rose, et des roses qui sentent le miel, et, douce-amère, celle des haies de myrtes. Et ce bel arbre panaché d'argent, c'est un érable negondo

Charmant Villebœuf, si heureux de se promener familièrement dans ces lieux sans pareils et d'en commenter les beautés. « Dieu que j'aime Séville », pensait-il sûrement comme il l'avait écrit au début du chapitre qu'il lui a consacré dans *Sérénades sans Guitares*.

Plus tard, il me demandait :

— Vous allez écrire quelque chose pour la *Revue de Paris* sur Séville ?

— Comment le pourrais-je, après les pages ravissantes que vous y avez données ?

— Mais si, mais si, insistait-il gentiment, on a toujours quelque chose à dire.

Bien sûr, lui avait toujours quelque chose à dire, sur tout. Son intelligence, son esprit, sa culture, et sa vision de peintre attentif aux êtres et aux choses, lui faisaient trouver les mots qui traduisaient exactement sa sensibilité et son goût. Sa conversation était brillante, spirituelle, mais il mettait la meilleure grâce du monde à se taire pour écouter parler les autres, sans jamais leur donner l'impression qu'il en savait plus long qu'eux.

Ainsi me demandait-il :

— Qu'est-ce qui vous a le plus frappée, à Séville ?

— Les enfants, répondis-je. Ces enfants rois, si soigneusement habillés en ces jours de Pentecôte, aussi bien ceux accompagnés de nurses au parc Maria-Luisa, que ceux qui traînent dans la rue, aux terrasses des cafés ou sur le pas des portes, et vous dévisagent longuement sans ciller. Petits garçons graves, à chemises blanches cravatées de noir, petites filles en robes fraîches, une fleur dans le chignon qui leur tire les cheveux en arrrière, avec des boucles d'oreilles qui tremblent sur leurs cous enfantins, et à la messe sous leurs mantilles, leurs chuchotements et leurs œillades... J'ai vu passer la procession du Rocio, sur la place Altozano à Triana. A toutes les fenêtres des maisons pendaient des châles, des tapis, et des grappes d'enfants. Sur les trottoirs, dans la foule compacte, il était peu d'hommes qui ne fussent parés d'un

enfant sur les épaules, et ces tendres visages apparaissaient au-dessus de leurs têtes sombres comme des fleurs sur une haie.

» Les cavaliers qui précédaient le cortège, armés de hautes cannes d'argent, avaient tous une femme en croupe dont les jupes à volants descendaient jusqu'aux sabots du cheval. Le plus âgé d'entre eux, cheveux gris sous son grand feutre noir, avait derrière lui une toute petite fille en longue robe sévillane : c'est le seul couple qui fut applaudi.

» Dans les hautes charrettes bâchées de linge et de dentelles immaculés, sur des matelas entassés en hauteur où des femmes de tout âge étaient assises en robes éclatantes, toujours quelque petite fille s'offrait, dans ses volants étalés en corolle, à l'admiration attendrie de la foule. Et lorsque le grand char en argent de la Vierge du Rocio apparut, dominant le murmure d'adoration des pèlerins, c'était des voix d'enfants que l'on entendait crier : « Viva la Virgen, viva la blanca Paloma », vive la Vierge, vive la blanche Colombe.

» Le même soir, dans un patio, j'assistais à l'une de ces fêtes populaires, dites Cruz de Mayo, qui ont lieu dans chaque quartier durant le mois de mai, en l'honneur de la Vierge. Mais en buvant du manzanilla l'on y danse gaiement au son des guitares et d'un piano. Une bande de petits garçons, tout imbus de la procession du matin, fit son entrée en bon ordre. Les premiers brandissaient des bâtons en forme de croix, et précédaient une petite Vierge de plâtre coloriée posée sur un léger brancard drapé d'étoffes, d'où les jambes nues des porteurs dépassaient comme d'un cheval jupon. Ce char dérisoire était suivi de quelques autres gamins qui tambourinaient sur des boîtes de conserves. Le cortège traversa le patio sans rire, et fit à peine rire tant les Sévillans sont touchés par ces parodies enfantines, qui ne témoignent d'aucun irrespect, mais d'une tendre familiarité à la blanca Paloma.

— Et les petites filles ? me demandait encore Villebœuf, comme s'il n'avait jamais assisté à une Cruz de Mayo.

— Les petites filles étaient fascinantes. L'une d'elles, assise par terre au milieu de ses volants, sous son grand front que dénudait son chignon serré posait devant elle un regard sombre, immobile, chargé d'expérience. Elle avait mille ans. Une autre, un bébé marchant à peine, trébuchait dans sa longue robe gitane et allait se planter devant les danseuses professionnelles, détournant sans qu'elles en prissent ombrage l'attention qu'on leur portait, et cherchait avec ses mains et ses pieds minuscules à les imiter. Sur un balcon, trois femmes s'affairaient à parer une petite noiraude, et, finalement satisfaite de leur œuvre, descendirent avec elle dans le patio où elles la lâchèrent comme un oiseau dans une volière. Toutes ces enfants avaient des fleurs dans les cheveux, des bijoux aux oreilles et au cou, des éventails ou des castagnettes à la main, et dansaient avec un sens inné du rythme et de la grâce andalouse. Comme leurs aînées, elles y mettaient tant de feu que leurs cheveux parfois se dénouaient, que leurs fleurs tombaient. Alors elles couraient vers une

vieille femme assise sur une chaise, prendre dans son chignon grisonnant une épingle, comme dans une pelote, et s'entraidaient à remettre de l'ordre dans leurs coiffures. Sans s'étonner, la femme-pelote les regardait faire en souriant. Une petite, particulièrement charmante avec d'insolites yeux bleus, jouait de la prunelle, des castagnettes, de l'éventail et du talon avec déjà une science exquise. Je lui demandai son âge. Elle fit un geste d'ignorance, puis courut interroger sa mère. « Cinq ans et demi », me jeta-t-elle tout essoufflée en revenant vers moi.

— Eh bien, voilà, me dit Villebœuf, écrivez cela.

Je ne l'aurais pas osé s'il avait dû le lire, bien que je fusse sûre de son amicale indulgence. Ces scènes puériles je ne les lui rapportais que pour l'amuser un moment, et si je les raconte ici maintenant, c'est parce qu'elles me permettent d'évoquer le souvenir nostalgique d'un soir où Villebœuf était encore là.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE DES LIVRES

HISTOIRE DU JAZZ

par Barry VLANOV *(Corréa)*

Bien qu'on ait déjà beaucoup écrit sur le sujet, il ne semble pas qu'il existât jusqu'à présent — du moins en France — une histoire complète du jazz. L'ouvrage de Barry Vlanov, qui vient d'être traduit de l'américain, comble cette lacune. Vlanov — qui est professeur au Barnard Collège et éditeur de deux revues musicales aux Etats-Unis — décrit avec un grand luxe de détails la genèse du jazz (vieilles dentelles et maisons closes de la Nouvelle-Orléans à la fin du XIXe siècle), sa « diaspora » sur les bateaux du Mississipi, son apparition dans le Missouri, en Ohio, en Californie, son entrée dans les grandes salles de concert de New-York (1924), ses avatars et métamorphoses jusqu'à l'époque du be-bop (1944-1950) et du « cool ». Les amateurs feront ici une riche moisson de renseignements biographiques et « discographiques » sur les œuvres, les enregistrements, les exécutants, les orchestres, les styles. L'esthéticien se demandera si le jazz n'est, comme le veulent ses plus féroces adversaires, qu'une sorte d'aphrodisiaque, ou s'il est une forme d'art tout aussi valable que la musique « traditionnelle ». Peut-être, comme le suggère Vlanov, ne progressera-t-il qu'en restreignant son public et en échappant aux tentations d'ordre commercial. Il se pourrait aussi — et ceci n'est à l'heure actuelle qu'une simple hypothèse — qu'il occupe dans l'histoire de la musique la place qu'ont tenue dans l'histoire du théâtre les stimulantes improvisations de la *comedia dell' arte*.

P. F.

LA PETITE GALERIE

par Christiane AULANIER *(Éditions des Musées nationaux)*

Il s'agit d'un ensemble de salles qui, édifiées à la fin du XVIe siècle, furent pendant des années l'appartement d'Anne d'Autriche. Par la suite rois, conseillers, académiciens, occupèrent ou utilisèrent cette partie du palais. Le long de son premier étage, au-dessus d'une ancienne terrasse, on construisit, après l'incendie de 1661, la galerie d'Apollon. Mlle Aulanier présente une étude remarquable de ces bâtiments et prouve que la fenêtre d'où Charles IX est censé avoir tiré sur les protestants éclaire une salle qui n'a été construite que vingt-cinq ans après la Saint-Barthélemy. Mais sans doute aucune preuve ne détruira-t-elle cette légende. Nombreuses illustrations, évoquant les aspects successifs des galeries des antiques occupant depuis le XVIIIe siècle cette aile ouest de la grande cour du Louvre.

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 159.)

par THIERRY MAULNIER

LE FESTIVAL DE PARIS ET HANS MESSEMER

APRÈS un début un peu plus terne que les années précédentes — si l'on excepte une admirable représentation d'*Oncle Vania* de Tchekhov par le Théâtre royal suédois — le Festival international de Paris de 1956 semble devoir égaler en éclat ceux des deux années précédentes, et nous sommes dès maintenant certains — à vrai dire nous l'étions déjà — qu'il est temps d'en faire une institution permanente : le « Théâtre des Nations ».

Nous avons dû au Festival, au cours des deux précédentes saisons, plusieurs révélations éclatantes, parmi lesquelles celle du Schillertheater de Berlin avec *Le Château* de Kafka, celle du Berliner Ensemble de Bertold Brecht, celle des comédiens chinois, celle de plusieurs troupes anglaises, irlandaises ou scandinaves, et celle, en même temps française et italienne du *Cyrano de Bergerac* de Raymond Rouleau. Dans une confrontation d'un intérêt extraordinaire, tous ceux qui en France, professionnels ou simples spectateurs, ont au cœur l'amour de l'art dramatique, ont étendu leur information en la prenant directement aux sources, mesuré la vitalité, l'audace, que peut-être ils mesuraient mal, du mouvement théâtral dans les pays étrangers, et peut-être enrichi leur expérience — en ce qui concerne les metteurs en scène, les décorateurs, les interprètes — au contact des techniques et des styles étrangers. Ils ont pu constater que si l'art dramatique français est, certes, digne de rivaliser avec ce que les autres nations produisent de meilleur, nous avons des leçons à recevoir en bien des domaines, autant que nous en avons à donner.

Certes, la représentation des divers pays n'est pas et ne peut pas être absolument équilibrée. Il est certain que les pays totalitaires, pour qui la participation au Festival de Paris est affaire de propagande nationale et idéologique, sont mieux armés dans cette sorte de tournoi que les peuples libres où chaque théâtre, entreprise privée, donne ou refuse sa participation selon sa commodité, les exigences de son exploitation nor-

male, ses possibilités financières. Il faut bien dire pourtant qu'en dépit de ce désavantage matériel considérable, l'art dramatique occidental a jusqu'ici soutenu victorieusement l'épreuve devant son concurrent oriental. Si l'on met à part l'Opéra de Pékin (1955) dépositaire d'une tradition plus que millénaire, et le Berliner Ensemble (1954 et 1955), où des moyens puissants et une technique admirable sont mis au service d'ouvrages où la propagande s'affirme de façon quelque peu puérile, la participation massive des « démocraties populaires » nous a valu surtout des spectacles soignés, mais de second ordre, parfois figés (ce fut le cas, cette année, pour le Théâtre national de Prague) dans la plus poussiéreuse des conventions « bourgeoises ». Quant à l'U.R.S.S., elle ne s'est pas, jusqu'à présent, manifestée au Festival, peut-être par crainte de montrer des spectacles qui ne témoigneraient que trop des faiblesses actuelles de l'art dramatique russe. En revanche, bien que les États-Unis n'aient encore délégué au Festival (en 1955) qu'une troupe assez peu convaincante (exception faite pour l'interprète principale de la *Médée* de Robinson Jeffers), bien que l'*Old Vic* de Londres n'ait pas encore renouvelé à l'occasion du Festival les visites faites à Paris il y a quelques années, et que nous en soyons encore à attendre la venue des metteurs en scène et des acteurs les plus représentatifs des deux grands pays anglo-saxons, d'Elia Kazan à Laurence Olivier — bien que le Japon, dont on sait la tradition théâtrale comparable à celle de la Chine — ne nous ait rien envoyé encore, nous sommes dès maintenant redevables aux animateurs du monde libre d'une demi-douzaine de très grandes soirées. Je renouvelerai pourtant ici l'expression d'un regret dont j'ai déjà fait part les années précédentes aux lecteurs de cette revue : il est déplorable que la formule même du festival soit telle que la France, nation invitante, en soit exclue. Je crois que trois ou quatre « créations » de nos meilleurs metteurs en scène devraient être incorporées à ces « deux » internationaux du théâtre pour leur donner leur pleine signification.

Plusieurs des spectacles présentés jusqu'à présent au festival de 1956 mériteraient de longs commentaires, parmi lesquels l'*Oncle Vania* du théâtre de Stockholm déjà nommé, et la *Locandiera* de Goldoni, mise en scène par M. Lucchino Visconti dans des décors et des costumes d'une simplicité audacieuse et d'un raffinement extrême dans la composition des lignes et des couleurs (la qualité des images scéniques évoque par moments telle toile de Chardin). Mais l'événement du troisième festival reste jusqu'à nouvel ordre et restera probablement la révélation du théâtre de Bochum.

Le théâtre de Bochum a donné à Paris le *Faust* de Goethe et *Le Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre. Si j'en juge d'après les chroniques parues au lendemain de la représentation de *Faust*, cette représentation a été assez durement jugée par mes confrères. Elle n'était pas sans défauts. La distribution était inégale, le metteur en scène et le décorateur semblaient avoir mieux réussi la réalisation des scènes philosophi-

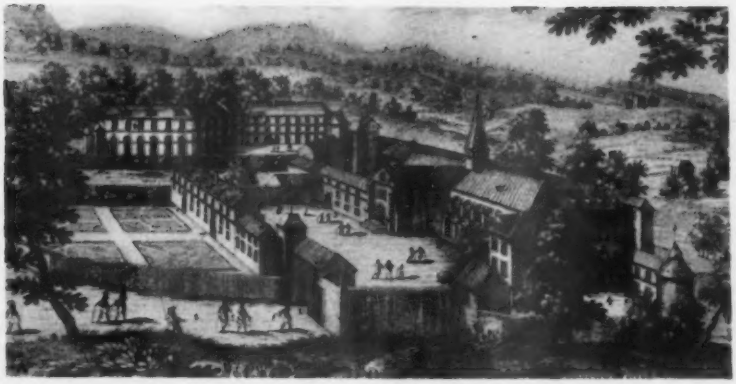
ques ou fantastiques que celle des scènes de Marguerite — chambre ou jardin — comme si leur inspiration trop virile faisait malaisément des concessions à la poésie de la féminité et de l'amour. Pourtant la rigueur du dessin d'ensemble de la mise en scène, la sombre magie d'éclairages admirablement réglés, l'ingéniosité du grand « praticable » à claire-voie, d'un dessin très beau, qui permettait à certains moments de faire jaillir la clarté du sol même, l'intelligence et la qualité pathétique du jeu de Marguerite, notamment dans la dernière scène, le langage visuel prodigieux obtenu par le réglage des mouvements dans les scènes de la taverne et des sorcières, tout cela faisait de ce *Faust* une très grande réussite théâtrale. En appliquant leur talent à la même œuvre, les plus grands metteurs en scène français auraient-ils égalé, dépassé M. Schaller ? C'est possible. Ce n'est pas certain. Mais il serait bon de ne pas oublier que Bochum n'est pas Paris, ni Berlin. Bochum est une ville industrielle de la Ruhr, avec une population en grande majorité ouvrière de 300 000 habitants. Bochum est à peu près à la République fédérale ce que Saint-Etienne est à la France — que les ressources d'une ville comme Bochum permettent à un animateur de théâtre local de mettre au service de l'art dramatique une telle autorité, une telle science technique, de tels moyens matériels, de tels interprètes — en un mot de nous offrir un spectacle digne d'être comparé à égalité certaine de mérites avec ce que Paris peut produire de plus éclatant aurait dû, déjà, nous laisser confondus. Mais nous n'avions pas tout vu.

En disant les extraordinaires éléments d'intérêt que comportait le *Faust* du théâtre de Bochum, j'en ai négligé un, non le moindre : le jeu de M. Hans Messemer, titulaire du rôle de Mephistophélès. Presque sans maquillage, sans aucun recours au magasin des accessoires du « démoniaque » conventionnel, par la seule vertu d'un visage aux arêtes dures, de l'intelligence sarcastique du regard, d'une voix aux éclats cruels, par la savante utilisation de toutes les ressources du corps, des immobilités frémissantes et des bonds d'une rapidité impévisible, et par-dessus tout, par sa sombre ardeur de chasseur à l'affût des âmes, par une intensité en certains instants presque insoutenable de l'expression, M. Hans Messemer avait été un Méphistophélès inoubliable : et pourtant on peut dire que c'est seulement le lendemain, dans le rôle du Goetz de Sartre, qu'on le découvrit.

Vingt-cinq rappels, une ovation de plus de dix minutes le retinrent sur la scène au baisser du rideau sur le dernier tableau de *Le Diable et le Bon Dieu*. Je crois bien n'avoir jamais entendu dans les couloirs à la sortie d'un spectacle de tels éloges d'un comédien : « Un acteur comme il n'en paraît pas plus d'un ou deux par génération... L'égal de Mounet-Sully dans un style différent... Le génie... » En vérité, pendant les trois longues heures que dure la pièce touffue et parfois lente et confuse de Sartre, parlant avec ses partenaires une langue que l'assistance, dans sa grande majorité, ne comprenait pas, M. Hans Messemer avait tenu mille

spectateurs haletants suspendus à chacune de ses répliques, à chacun de ses gestes. On peut écrire qu'il avait, par la force d'une personnalité irrésistible, élevé le personnage au mythe et la pièce au chef-d'œuvre. Non pas tout à fait seul, certes. La mise en scène était, une fois encore, très belle, les changements de décor, savants et rapides, ne rompaient pas le rythme et mettaient en jeu des techniques intéressantes et nouvelles pour nous — par exemple les dessins architecturaux projetés sur le fond. Certains des comédiens, notamment ceux à qui avaient été confiés les rôles du moine Heinrich et de la courtisane Catarina (je n'ai plus leurs noms dans la mémoire et le regrette : mais Catarina était la Marguerite de la veille, ce qui témoigne d'une assez jolie souplesse du talent) étaient de premier ordre. Mais la présence de M. Hans Messemer était si fascinante qu'elle faisait presque oublier toutes les autres : présence non pas naturelle (M. Hans Messemer n'a rien dans la stature, dans les traits du visage, dans la voix, qui l'impose immédiatement au public) mais acquise, conquise par un art souverain. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu un acteur adopter de façon aussi éblouissante la vérité intérieure de son jeu aux lois de l'amplification théâtrale et au dessin rigoureux du style. A ce point de réussite, le comédien est humain et pourtant, si l'on ose dire, surhumain, l'humanité qui vit en lui atteint, sans rien perdre de son épaisseur, de sa chaleur, à la dimension sacrée du théâtre. Ceux qui ont vu M. Hans Messemer dans le rôle de Goetz garderont toujours dans la mémoire cette férocité traquée, ce cabotinage bouffonnant et pourtant ravagé d'angoisse, ce sadisme de tueur et cette dérision, puis, après la « conversion au bien », cette furieuse tension vers l'impossible, ce mariage dans une même figure de l'homme de l'espoir et du désespoir, de la sainteté et du sacrilège. Torturé, convulsé, sarcastique, pareillement consumé par le désir d'humilier les hommes et par le désir de les sauver, M. Hans Messemer a été pendant trois heures le visage même du mal qui étreint les hommes. Certains des moments de son jeu — comme cette interminable minute où il secoue au-dessus de sa tête, dans leur cornet, avec un maigre bruit de grelot, les dés de son pari truqué — nous resteront comme les exemples même des sommets où peut atteindre l'art du comédien.

THIERRY MAULNIER



LA QUESTION D'ARGENT AU XVIIe SIÈCLE

par Pierre Audiat

Ouvert depuis peu d'années au public, le domaine des Granges, qui surplombe le célèbre « vallon » de Port-Royal-des-Champs, permet aux visiteurs, fort nombreux, de saisir directement un aspect du jansénisme qui, pour les contemporains, fut peut-être le plus important et qui, aujourd'hui, nous échappe.

Ce couvent laïque, modeste maison seigneuriale entourée de bâtiments de ferme, abandonné aux « Messieurs » par son possesseur — un gentilhomme qui se faisait le jardinier de son propre potager — respire encore le dénuement, le renoncement à tous les biens qui ne sont pas d'ordre spirituel. Ces salles minuscules où travaillaient, de trois heures du matin au coucher du soleil, des hommes qui, dans le monde, eussent été considérables : Arnauld, Nicole, Lancelot, Le Maître de Sacy, cette chambre exiguë où dormit Jean Racine, auprès de ses camarades, ce cabinet, grand comme un mouchoir, où Pascal composa quelques-unes de ses *Provinciales*, tout indique une pauvreté non pas acceptée mais recherchée, un retour à une vie selon l'Évangile, c'est-à-dire où la seule valeur reconnue est celle des âmes.

Or, par leur seul mode d'existence, les Messieurs de Port-Royal élevaient une protestation, muette mais fort bien sentie, contre l'avidité d'argent qui, au XVIIe siècle, atteignait un degré extraordinaire et qui

— Ci-dessus : Gravure du XVIIe siècle représentant l'abbaye de Port-Royal-des-Champs (Photo Bulloz).

corrodait les plus hautes classes de la société : le clergé et la noblesse. Le désintéressement des jansénistes, voilà quel était le scandale du jansénisme. La soif des richesses entraîne fatalement le déréglement moral, car il faut d'abord les acquérir, ensuite les dépenser ; qu'une poignée de religieuses, soutenues par quelques laïcs capables d'affronter les théologiens, dénonçât, sans élever la voix, le mépris dans lequel tenaient la loi chrétienne ceux qui s'en affirmaient les dépositaires, était pour ceux-ci un constant reproche. Peut-être la querelle de l'*Augustinus*, l'interminable débat sur les « cinq propositions », la polémique acerbe entre les Jésuites et les Jansénistes, ne furent-ils que des écrans masquant le conflit fondamental entre ceux qui cédaient à la tentation murmurée par le Prince de ce monde et ceux qui la refusaient.

Voyez comme Jean Racine, dans son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, met l'accent sur l'esprit de pauvreté qui régnait à Port-Royal et qui « étonnait » une société tourmentée par le désir de l'argent .

« Rien, écrit-il, n'approchait du parfait désintéressement qui régnait dans cette maison. Pendant plus de soixante ans qu'on y a reçu des religieuses, on n'y a jamais entendu parler ni de contrat ni de convention tacite pour la dot de celles qu'on y recevait. On y éprouvait les novices pendant deux ans ; si on leur trouvait une vocation véritable, les parents étaient avertis que leur fille était admise à la profession, et l'on convenait avec eux du jour de la cérémonie. La profession faite, s'ils étaient riches, on recevait comme une aumône ce qu'ils donnaient, et on mettait toujours à part une portion de cette aumône pour en assister de pauvres familles, et surtout de pauvres communautés religieuses. »

Quelques lignes plus loin, notre mémorialiste rapporte un fait caractéristique: une grande dame de qualité se retire comme pensionnaire à Port-Royal et offre à la communauté un don de 80 000 francs (au moins 25 millions en monnaie 1956). Plus tard elle souhaite être religieuse ; on la soumet au noviciat, mais on ne lui trouve pas assez de vocation et elle est « refusée tout d'une voix ». Fort en colère, la grande dame de qualité non seulement quitte Port-Royal mais prétend révoquer sa donation, ce qui partout ailleurs donnerait lieu à procès, d'autant plus que la cause de la demanderesse est très mauvaise. Mais les religieuses préfèrent se saigner et s'endetter pour « ramasser cette grosse somme qui fut rendue à cette dame par un notaire, en présence de M. Le Nain, maître des requêtes, et de M. Palluau, conseiller au Parlement, aussi charmés tous deux du courage et du désintéressement de ces filles, que peu édifiés du procédé vindicatif et intéressé de la fausse bienfaitrice ». Notez qu'il s'agit de couvents, et que la conduite des religieuses de Port-Royal tranche de façon insolite sur les usages pratiqués dans ces refuges de la foi et de la morale chrétiennes, puis jugez, d'après cela, à quel point le *désintéressement* devait, au XVIIe siècle, stupéfier les mondains, qu'ils appartinssent au clergé ou à la noblesse.

Il suffit au reste d'être un peu familier avec les gens du siècle — du

XVIIe — pour, tous manuels d'histoire oubliés, constater leur avidité incroyable. Chaque époque, chaque régime a eu des scandales, dans lesquels l'argent tenait le principal rôle, mais au XVIIe siècle ils fleurissent si abondamment, si innocemment, pourrait-on dire, qu'on ne les remarque même pas ; il faut, pour qu'ils occupent le devant de la scène, qu'ils soient enflés par le venin des rivalités politiques ou le poison des haines personnelles.

Trois ouvrages, récemment publiés, tous les trois d'une valeur historique certaine, illustrent à merveille le matérialisme sordide du grand siècle.

Le premier — en suivant à peu près l'ordre chronologique — est dû à M. Pierre-Georges Lorris qui s'est essayé, avec science, prudence et bonheur, à rafraîchir l'image que nous avions du cardinal de Retz [1]. Le portrait qu'il a fait de lui-même, dans ses célèbres *Mémoires*, n'est point garanti ressemblant. Retz, d'une part, s'est attribué une importance qu'il ne semble pas avoir eue et, d'autre part, a affiché un cynisme de mœurs, un donjuanisme dont il faut passablement rabattre. Son humeur galante, ses aventures amoureuses, condamnables assurément chez un prince de l'Église, archevêque de Paris et cardinal, ne dépassaient guère les fredaines que l'on tolérait, si on ne les excusait, chez un clerc. Au demeurant celles-ci s'entouraient d'une certaine discrétion, et nous les eussions ignorées, s'il ne les avait lui-même révélées. Cela est si vrai que les plus pieux de ses contemporains, à commencer par saint Vincent de Paul, lui marquèrent plus de sympathie que de réprobation. Bien plus : les jansénistes, que révoltaient les complaisances des Jésuites envers les faiblesses des grands, se montrèrent fort indulgents pour un prélat que nous jugerions aujourd'hui indigne.

Dans le même *Abrégé de Port-Royal*, Jean Racine écrit à son sujet :

« On ne prétend point le justifier de tous les défauts qu'une violente ambition entraîne d'ordinaire avec elle ; mais tout le monde convient qu'il avait de très excellentes qualités, entre autres une considération singulière pour les gens de mérite et un fort grand désir de les avoir pour amis ; il regardait M. Arnauld comme un des premiers théologiens de son siècle, étant lui-même un théologien fort habile, et lui a conservé jusqu'à la mort cette estime qu'il avait conçue pour lui, lorsqu'ils étaient ensemble sur les bancs. »

De « très excellentes qualités », un « théologien fort habile », éloges inattendus, qui surprennent plus le lecteur des *Mémoires* que celui du livre de Pierre-Georges Lorris, très réservé en ses jugements ! Sur deux points seulement, le doute n'est pas permis : Retz avait un goût pervers de l'intrigue. Mazarin, lui refusant l'amnistie qu'il avait accordée à presque tous les Frondeurs, disait : *Le cardinal est tellement brouillé avec le calme qu'on ne doit pas espérer qu'ils puissent être ensemble au même*

1. *Un Agitateur au XVIIe siècle : le Cardinal de Retz.* (Albin Michel.)

endroit. De fait, Retz eût intrigué contre lui-même plutôt que de se passer de cabales et de complots. Il a virevolté d'un parti à l'autre avec une telle fréquence qu'on défie qui que ce soit de rendre compte de toutes ses volte-face. Au point qu'il se prit souvent les pieds dans ses réseaux et qu'il s'embrouilla dans ses manœuvres. Finalement, il n'a jamais atteint qu'un seul de ses buts : le chapeau de cardinal. Si Retz n'eût pas existé, le cours de l'histoire n'en eût été aucunement modifié mais nous eussions été privés d'un passionnant récit d'aventures, écrit dans un style étincelant, qui annonce, par les raccourcis et les trouvailles d'expression, celui de Saint-Simon.

Qu'il fût insatiable d'argent est un de ses caractères évidents. Malgré les revenus considérables des abbayes dont il était titulaire, malgré les 100 000 livres annuelles que rapportait le seul archevêché de Paris (à vrai dire, sa nomination ayant été contestée, il ne les encaissa pas avec régularité), malgré les cadeaux qu'il accueillait sans scrupules il devait, quelques années avant sa mort, 4 *millions de livres* (environ 1 milliard de nos francs) à ses créanciers. C'est dire qu'il avait eu en mains des sommes astronomiques et qu'elles avaient fui entre ses doigts. Où étaient-elles passées ? Répondre à une telle question, c'est préciser la nature de la soif d'argent du XVIIe siècle. Avidité n'y est point synonyme d'avarice. Harpagon, qu'on a parfois tort de prendre pour un usurier du type Gobseck car, en réalité, c'est un gentilhomme qui fait secrètement commerce d'argent, est un personnage non pas exceptionnel, mais rare. Si l'on recherche la richesse, ce n'est pas pour thésauriser mais pour dépenser. Et l'on dépense pour tenir ou pour retrouver le rang que l'on s'est assigné. La pauvreté apparaît pire qu'un malheur, c'est un déclassement, une dégradation. A tout prix — ce prix fût-il payé par la servilité, la mésalliance, la concussion — on veut éviter cette déchéance ; quand on s'est procuré les écus, ce n'est point pour les épargner ; au contraire, on s'efforce de paraître plus riche que l'on est, on emprunte, on s'endette, et le plus étrange est que ces bourreaux d'argent trouvent des créanciers qui, malgré les précautions prises — oh ! les notaires ont du travail ! — ne sont pas toujours certains de rentrer dans leurs débours.

Retz a donc prodigué les millions, d'abord pour s'entourer d'un faste qui convenait à l'un des premiers personnages du royaume (Louis XIV écrivait au cardinal : « Mon cousin ») ; ensuite pour satisfaire à ses plaisirs et à ses désirs ; encore pour subvenir aux besoins de ses partisans ; enfin, pour gagner ceux qui pouvaient favoriser ses ambitions, et, parmi celles-ci, la plus tenace : ce chapeau cardinalice, qu'on lui refusa longtemps, le roi et le pape n'étant jamais d'accord pour lui conférer la pourpre.

Sur cette affaire, M. Pierre-Georges Lorris a découvert un document qui en dit long et sur la sincérité des *Mémoires* et sur le rôle de l'argent, même dans les sphères les plus élevées. Retz s'est vanté de n'avoir rien dépensé pour être nommé par le pape « car vous croyez aisément,

précise-t-il, qu'il n'eût pas été de me résoudre à en donner pour un chapeau ! » Or, c'est une contre-vérité. Les lettres qu'il envoie à l'abbé Charrier, qui sert ses intérêts à Rome, prouvent qu'il n'a rien épargné pour décrocher le chapeau. Celle-ci entre autres :

« Je vous envoie par un courrier exprès une lettre de crédit pour 25 000 écus, en attendant le reste, que l'on vous enverra incessamment (...) Surtout prenez garde de ne donner votre argent mal à propos et que vous ne soyez assuré de ce que l'on vous promettra, y ayant eu plusieurs attrapes de cette sorte, mais aussi n'épargnez rien pour faire réussir les affaires et, quelque somme que l'on veuille, ne trouvez aucune difficulté à tout ce que l'on demandera de vous. »

Ces 25 000 écus (75 000 livres, une trentaine de nos millions) ne représentent d'ailleurs qu'une faible partie des 150 000 écus qui « sont mis à sa disposition » pour qu'il soit nommé cardinal. Ces chiffres font rêver. Qui pouvait bien « mettre à la disposition » de Retz ces sommes énormes ? Certainement pas des particuliers, le chapeau étant moins rentable qu'une bonne abbaye. Retz, feignant de se moquer, répondait à ses amis curieux qu'il puisait ses fonds « chez les Espagnols », avec lesquels la France était alors en guerre. M. Lorris suggère que Retz a bien pu dire vrai en ayant l'air de plaisanter. A coup sûr, il s'agissait d'une subvention *diplomatique* ; d'où venait-elle ? A quelle combinaison, à quelle négociation était-elle rattachée ? Nous n'en savons rien, mais nous savons pertinemment que les affaires internationales se traitaient alors comme les commerciales avec cette différence qu'elles coûtaient beaucoup plus cher, le prix qu'on devait payer étant en rapport avec les personnages très huppés qu'il fallait se concilier.

On aura une idée des « tarifs » en lisant un ouvrage minutieusement documenté qu'a publié récemment Mme Claude Badalo-Dulong : *Trente Ans de Diplomatie française en Allemagne : Louis XIV et l'Électeur de Mayence* [1]. Le livre ne s'adresse pas en principe aux simples curieux d'histoire, bien qu'il soit un modèle de claire érudition, mais il éclaire les dessous de tractations obscures, aussi compliquées que mal connues.

L'archevêque de Mayence était, ès qualités, un des sept Grands Électeurs qui nommaient l'empereur, c'est-à-dire l'héritier du Saint-Empire romain-germanique : empereur d'Allemagne et roi des Romains. Une longue tradition faisait qu'une élection à l'Empire était un trésor pour les Grands Électeurs qui vendaient, à peu près ouvertement, leur vote au plus offrant. Au XVIe siècle, la lutte pour la couronne impériale entre François Ier et Charles-Quint était demeurée fameuse. Grâce aux millions des banquiers d'Augsbourg, les Fugger [2], Charles-Quint l'avait emporté sur son rival français qui avait dû user de subterfuges pour introduire

1. Plon.
2. Cf. l'ouvrage classique de R. Ehrenberg : *Le Siècle des Fugger*, qui a été récemment traduit de l'allemand, sous la direction de Lucien Febvre. (Edition S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris.)

en Allemagne le nerf de l'élection, les Fugger, maîtres du marché des changes (vous voyez que les banquiers connaissaient déjà leur métier !) refusant les lettres de crédit émanant du roi de France. Le siège de « grand électeur » était donc fort recherché ; d'ailleurs, il fallait parfois l'acquérir lui-même à prix d'or ; au XVIe siècle, la nomination d'Albert de Brandebourg à l'archevêché de Mayence lui avait coûté 30 000 ducats, versés à la Curie romaine. Ces 30 000 ducats furent l'une des causes, et non la moindre, de la Réforme, car Albert de Brandebourg, ayant emprunté aux Fugger cet argent, le leur remboursa en vendant des « indulgences ». Bénéfice tout à fait normal, mais comme un représentant des Fugger accompagnait le Prédicateur des Indulgences et glissait directement kreutzer, ducats ou florins dans une cassette dont il avait la clef, le procédé choqua des âmes délicates. Maladresse exploitée par Luther qui commença à tonner.

Au milieu du XVIIe siècle, l'archevêque-électeur de Mayence, Jean-Philippe de Schönborn, faisait figure de médiateur entre le roi de France et l'archiduc d'Autriche, empereur d'Allemagne, en perpétuel conflit au sujet des trois cent cinquante États allemands qu'avait reconnus le traité de Westphalie. Le roi et l'empereur cherchaient, l'un et l'autre, à s'implanter dans une Allemagne morcelée, autant pour accroître leur domaine que pour protéger leurs frontières. L'archevêque de Mayence penchait pour le roi, mais seulement afin de contrebalancer l'influence de l'empereur ; en fait, il aurait voulu les neutraliser l'un par l'autre, tout en tirant le parti le plus avantageux de sa situation.

Laissons à Mme Badalo-Dulong le soin de démêler, avec ses fins doigts d'érudit, un écheveau d'intrigues prodigieusement embrouillé ; retenons ici les seuls documents où s'étalent, sans la moindre vergogne, une avidité, que nous taxerions à présent de vénalité, et une attitude que nous qualifierions de chantage.

Bien entendu, l'archevêque de Mayence est pensionné par le roi de France ; et avec lui, tous ceux qui appartiennent à sa famille, gravitent dans son entourage, ou sont en mesure de peser sur ses décisions. Nul ne songerait alors à s'en scandaliser ; il est admis que les bons offices ne sont pas gratuits et qu'on ne sert point, par amour, la politique d'un prince étranger, mais Jean-Philippe a les dents longues et le roi n'est jamais certain qu'il ne mange pas au râtelier impérial.

Non seulement il réclame sans cesse des subventions, mais il laisse entendre, en termes non voilés, que si les paiements tardent tant soit peu, il pourrait bien avoir des vues nouvelles touchant les droits du roi sur la Lorraine, ou l'utilité de la Ligue du Rhin... Notre agent diplomatique à Mayence, Robert de Gravel, qui, lui, est fort chichement et fort irrégulièrement payé, a dressé un « état de la recette et de la dépense » qu'il a faites pour le roi en Allemagne.

« Entre 1657 et 1659, écrit Mme Badalo-Dulong, résumant ce mémoire, Robert a reçu et distribué 2 753 314 livres 10 sols. Si l'on excepte les

1 500 000 livres versées à nos alliés suédois comme aide militaire, c'est l'Électeur de Mayence qui arrive en tête des bénéficiaires. Outre les 120 000 livres qu'il a reçues en mai 1657, outre les 10 000 livres qu'il a reçues en juillet, il a touché 120 000 livres en août après la conclusion de la Ligue du Rhin, soit 250 000 livres en tout. Si l'on admet qu'une livre équivaut à un franc-or [1], le total est assez coquet. »

Ignorer ou méconnaître les « états de recettes et de dépenses » au XVIIe siècle, c'est se condamner à des jugements erronés sur les affaires et les hommes. Si M. Georges Mongrédien excelle à ramasser en un bref volume tous les éléments de problèmes qui n'ont cessé d'intriguer de nombreuses générations, c'est qu'il connaît parfaitement le climat du grand siècle, que, possédant un sens très rare de la perspective historique, il ne se laisse pas abuser par les faux semblants.

Après *Le Masque de Fer, La Marquise de Montespan et l'Affaire des Poisons*, il publie *L'Affaire Foucquet* [2], qui suscitera autant d'intérêt, sinon davantage, que ces études précédentes. Bien que M. Georges Mongrédien produise un certain nombre de documents inédits, en particulier des poèmes, des satires, des pastiches rimés où brille souvent un talent remarquable, c'est surtout par l'aisance, qui lui est propre, de se mouvoir dans une époque comme dans un milieu naturel, que son livre se distingue des ouvrages antérieurs. On ne trouvera pas ici le *secret* de l'affaire Foucquet, puisque ce secret était vraisemblablement enfermé dans des cœurs qui, depuis plus de deux siècles et demi, ont cessé de battre, mais on découvrira des horizons qui avaient été rarement aperçus.

Qu'est pour nous l'affaire Foucquet en ses grandes lignes ? Celle d'un financier enrichi par ses exactions, auquel Louis XIV, révolté par le luxe qu'il déploie, et poussé par le vertueux Colbert, intente un procès criminel avec l'espoir, déçu, que les juges le condamneront à mort ; il lui faudra se contenter de la prison perpétuelle, que, de son propre chef, il substitue à la peine prononcée par la Cour.

L'histoire aurait été presque banale (car le nombre des surintendants des finances jadis pendus à Montfaucon est impressionnant), si Foucquet, généreux, galant, protecteur des poètes et des artistes, n'avait été entouré de plus de sympathies que Colbert, encore obscur, et même que le jeune roi, dont rien ne montrait alors qu'il serait un grand roi. Foucquet eut donc de chaleureux, d'éloquents défenseurs dont nous entendons encore la voix : La Fontaine, Mme de Sévigné ; d'autres, plus ou moins obscurs, que les troubles de la France avaient habitués à manifester leur sentiment. Et voilà un trait que M. Georges Mongrédien met justement en lumière : un procès, de caractère criminel et politique, passionne pendant quatre ans l'opinion. Les mémoires, les factums, les libelles, comme

1. C'est un minimum au cours actuel de 3 000 francs le napoléon, soit 150 francs le franc-or. Au surplus, le cours du napoléon est extrêmement variable. Il semble qu'évaluer la livre environ 250 francs-1956 soit correct.
2. Hachette.

à l'époque, toute proche d'ailleurs, des *Mazarinades*, permettent à tous de connaître le procès : les pièces du dossier sont dispersées dans la rue. L'autorité royale se heurte, pour la première fois aussi nettement, à la résistance et du Parlement et du pays, qu'elle ne réussit pas complètement à surmonter. Même des irrégularités telles que le détournement, par Colbert, de documents saisis chez Foucquet ou la commutation de peine — avec aggravation — prononcée par le roi, suscitent la réprobation et soulèvent des murmures.

M. Georges Mongrédien, sur le fond du procès — la prévarication, le péculat — apporte également des lumières neuves. Il faut en effet connaître le mécanisme, fort compliqué, des finances publiques et privées pour être en mesure d'apprécier le degré de culpabilité de Foucquet. C'est ici que réapparaît l'incroyable avidité du siècle. Foucquet, auquel on reproche d'avoir soustrait au trésor des sommes considérables, d'avoir encaissé de fabuleux pots-de-vin, d'avoir touché des commissions exorbitantes sur le marchés qu'il avait conclus, n'a fait en réalité que suivre la coutume. Il était normal qu'une dîme fût prélevée sur les affaires d'argent comme sur les autres ; Mazarin, la régente Anne d'Autriche, le roi, en recevaient, tout naturellement, leur part.

D'ailleurs Foucquet n'était pas seulement un ministre des Finances, c'était aussi un banquier dont la moindre charge n'était point de procurer à l'État l'argent dont il manquait, car il en manquait toujours ; Foucquet, afin de soutenir l'État défaillant, lui consentait des emprunts pour lesquels il engageait ses biens et ceux de ses amis. Allez donc, après cela, discerner ce qui est licite de ce qui ne l'est pas ! Un chat-fourré n'y aurait pas retrouvé ses petits.

Tous sentaient bien qu'en matière de pilleries, Mazarin avait dépassé, et de beaucoup, Foucquet ; on savait aussi que Colbert, s'il était moins généreux que le surintendant, ne laissait point d'aimer l'argent, au demeurant indispensable à son élévation et à celle de sa famille. Logiquement, le procès de Foucquet eût dû être ou le procès de Mazarin ou la critique des finances publiques ; mais l'une et l'autre étaient inconcevables. S'en prendre à Mazarin, c'était atteindre la reine-mère, Anne d'Autriche, à laquelle le cardinal avait été lié secrètement ; montrer ce qu'avait d'abusif et d'immoral un système de drainage qui laissait perdre — pas pour tout le monde ! — un bon tiers des sommes collectées, c'était saper le maître pilier des institutions monarchiques. Il était plus simple d'étouffer dans la prison de Pignerol le foucquet (l'écureuil) trop agile, et de faire de cet argent, si ardemment convoité, un très efficace moyen de gouvernement.

PARMI LES LIVRES : PROMOTION DU SECOND EMPIRE

La curiosité qui se porte sur le passé, hommes ou époques, est assez capricieuse, mais il semble qu'il faille attendre au moins un siècle avant

que les générations qui l'ont suivie s'intéressent vraiment à une période de notre histoire ; la Troisième République, par exemple, semble trop proche de nous pour que nous y trouvions le dépaysement que, inconsciemment, nous cherchons.

— Peut-être doit-on expliquer ainsi la promotion du Second Empire, à laquelle nous assistons. Après les excellentes études de M. Alain Decaux sur la comtesse de Castiglione, de M. Jean Stern sur lord Seymour, dit Milord l'Arsouille, voici que Mme Simone André-Maurois nous donne de la mystérieuse miss Howard [1] une biographie qui renouvelle ce que nous croyions savoir de celle qui fut à la fois l'Égérie et l'Aspasie de Napoléon III. Jugez de l'apport dû à Mme Simone André-Maurois : nous connaissons grâce à elle, sur l'origine, sur la jeunesse, sur l'état civil de Miss Howard, des faits que non seulement ses contemporains avaient ignorés, mais que Napoléon III et sa police n'avaient jamais élucidés. (Notons, en passant, que la découverte de documents jusque-là ignorés profite à la vérité historique beaucoup plus que l'intuition, fût-elle pleine de subtilité.)

En réalité, le mystère dont s'entoura Miss Howard — un nom de théâtre — l'étrangeté de son comportement envers l'homme qu'elle avait sincèrement aimé, et à qui elle avait prêté des sommes considérables pour qu'il pût soutenir son rôle de prétendant, sa retraite hautaine dans l'immense domaine de Beauregard (près de Marly), dont elle tira, sans y avoir droit, le titre de comtesse de Beauregard, ses alternatives de lutte et de découragement, le mélange d'audace et de *respectability* qui nous déconcerte, s'expliquent par une imprudence de la toute jeune Elisabeth-Ann Haryett. Une imprudence de taille, il est vrai, car ayant eu un enfant hors mariage, et ne voulant pas que sa faute scandalisât une famille puritaine, elle inventa de faire passer son fils pour son frère, donnant ainsi à son père et à sa mère une progéniture dont ils ne connurent l'existence légale que bien longtemps après. C'était un faux caractérisé (comment fut-il possible ? autre histoire) et Miss Howard sentit constamment peser sur elle la crainte que sa supercherie fût dévoilée. D'où une gêne qui paralysait ses ambitions et l'empêchait de repousser vigoureusement les médisances et les calomnies dont elle fut l'objet ; d'où une docilité assez surprenante à accepter sa mise à l'écart par Napoléon III, qui lui devait, au sens propre et au sens figuré, beaucoup.

Mme Simone André-Maurois a retracé ce destin plutôt « en marge » que « hors série » avec enjouement et esprit. L'histoire de Miss Howard, compliquée dans son tracé et, dans le fond, assez sombre, est éclairée, souvent égayée par des observations mordantes et de plaisantes formules.

— Si les amateurs de Second Empire se sentaient hésitants, s'ils avaient besoin de situer dans un plus vaste décor les originaux et les

1. *Miss Howard, la femme qui fit un empereur.* (Gallimard.)

originales qu'on leur présente, ils auraient avantage à lire *L'Impératrice Eugénie et son temps*[1] que nous a donné tout récemment M. Jules Bertaut. On connaît le talent de ce disciple de Lenotre à pétrir l'histoire la plus ardue ou la plus revêche pour en faire une pâte feuilletée et légère qui, à la cuisson du style, devient dorée et croustillante. La manière aisée de M. Jules Bertaut convient particulièrement au Second Empire ; le lecteur embrasse sans effort du regard un opéra à grand spectacle dont la représentation s'achève, malheureusement, par l'incendie du théâtre.

PLUS AGES QUE NOUS NE LE CROYIONS

A mesure que recule dans le temps l'apparition de l'homme pensant (en moins d'un siècle il a gagné au moins cent cinquante mille années d'ancienneté), nous prenons conscience de la naïveté qui nous faisait dater l'époque historique de dix mille ans à peine, et rejeter dans la nuit de la préhistoire nos ascendants plus lointains. Déjà la protohistoire s'est intercalée entre l'histoire et la préhistoire, mais ces termes indiquent seulement des cadres immenses où l'on n'a inscrit encore que peu de choses.

Cependant, notre curiosité de ces *terrae ignotae* est sans cesse attisée par de nouvelles découvertes modifiant les perspectives traditionnelles. Il faut se borner à définir en peu de mots des ouvrages pleins de science ou d'art, qui mériteraient de longs commentaires si l'on voulait en faire ressortir l'originalité et la valeur. Que l'on nous pardonne de dérouler à la vitesse d'un film accéléré les volumes qui ont coûté à leurs auteurs tant de recherches et tant de soins.

— *Découverte archéologique de la France*[2], par M. Colin-Simard, procède d'une idée très ingénieuse : retracer, région par région, l'histoire des fouilles qui ont abouti à nous donner les premières clartés sur les hommes préhistoriques. Comme sont entrées en jeu, dans cette quête souterraine, la ferveur, la passion, la vanité, la candeur, l'exaltation et même la malice mystificatrice, M. Colin-Simard, tout en informant, nous présente une comédie aux cent actes divers. Instructif et amusant.

— Le plan qu'ont adopté pour leur ouvrage : *Villes ensevelies*[3] MM. Hermann et Georges Schreiber, archéologues d'outre-Rhin, est inattendu : s'écartant de la géographie, se référant à la poésie, ils nous promènent dans un même chapitre sur les cinq continents, en alléguant par exemple qu'il s'agit de villes maudites ou bien de villes saintes. Le lecteur éprouve l'impression de se perdre dans une forêt fabuleuse d'où surgissent des cités-fantômes. Si les auteurs ont recherché un tel effet, ils y ont fort bien réussi, et quand ils nous révèlent l'existence de l'em-

1. Amiot-Dumont. — 2. Amiot-Dumont. Le Grand-Prix d'histoire (100 000 fr.) lui a été décerné. — 3. Grasset.

pire noir de Zimbabwé (Rhodésie), florissant il y a plusieurs millénaires, le lecteur s'étonne à peine que l'archéologie ait rejoint le roman en ses fictions les plus hardies.

— En signalant seulement aujourd'hui *Journal de Bord de Maarkos Sestios* [1], je m'expose à faire sourire ceux de mes lecteurs qui ont été captivés par le chapitre inédit qu'a ajouté M. Ferdinand Lallemand au *Voyage du Jeune Anarchasis*. La reconstitution d'un parcours maritime, de Délos à Marseille, environ le deuxième siècle avant Jésus-Christ, par un navire chargé d'amphores de vin, exigeait de son auteur une science irréprochable de la navigation antique. Il y ajoute un sens de l'humour, une poésie rêveuse qui triplent l'agrément d'une œuvre charmante.

— Au contraire, pourrait-on dire, M. Jacques Hillairet, dans *Gibets, Piloris et Cachots du Vieux Paris* [2], s'en tient au seul inventaire, minutieux, précis et complet, des gehennes de l'ancien régime. Pourtant ce catalogue, sans défaut, est riche d'enseignements de toute nature. Sur la conception de la justice seigneuriale et royale, sur le fonctionnement de l'appareil judiciaire, voire sur la psychologie des juges et des condamnés, sur les variations de l'esprit public, le livre contient des observations qui, pour nombre de lecteurs, seront des révélations.

PIERRE AUDIAT

1. Les Editions de Paris.
2. Les Editions de Minuit.

CHRONIQUE DES LIVRES

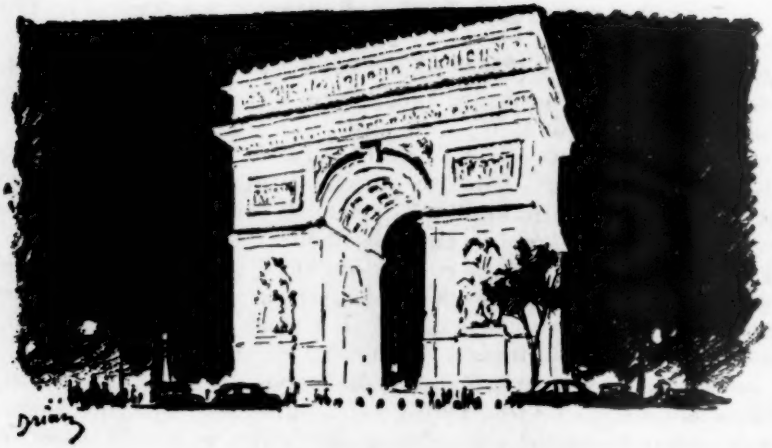
THE CHURCH OF ST JOHN IN VALETTA

par Sir Hannibal Scicluna *(Édition hors commerce, Rome, 1955)*

L'Eglise de Saint-Jean, à La Valette, est l'une des plus étranges et des moins connues des cathédrales baroques. Eglise conventuelle de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, elle a été construite par Gerolamo Cassar au cours des dernières années du XVIe siècle, au moment où s'élevait La Valette, la nouvelle capitale de l'Ile de Malte. C'est un sanctuaire, un musée, une nécropole et, après douze ans de travail, Sir Hannibal Scicluna vient de publier un monumental ouvrage qui relate l'histoire de cet extraordinaire édifice. Chacune des Langues de l'Ordre y possédait sa chapelle où se dressaient les tombeaux des Grands Maîtres. Près de quatre cents chevaliers y ont été enterrés, chacun sous une dalle de mosaïque portant son blason, son épitaphe et d'étranges scènes allégoriques où la Mort, le Temps, la Renommée, des anges forment une farandole XVIIIe siècle à peu près unique au monde. Les quatre cents dalles sont reproduites dans l'ouvrage de Sir Hannibal et c'est là un inappréciable trésor pour les héraldistes. L'illustration du volume est somptueuse, mais les photos en noir et blanc sont supérieures en netteté et en beauté aux planches en couleur.

C.-E. ENGEL

(Suite de la chronique des livres p. 175.)



LE MOIS A PARIS

La rétrospective Seyssaud à Galliéra. — Léger aux Arts décoratifs. — En ces temps de grande confusion, la critique n'a pas seulement pour devoir de soutenir des artistes que leur modestie risque de condamner aux pénombres : des grands disparus ont besoin d'elle pour défendre leur gloire contre les caprices de la mode. Les amis de René Seyssaud, entretenant le culte que le Midi vouait depuis longtemps à cet inspiré, nous permettent aujourd'hui de mieux connaître grâce à la rétrospective du musée Galliéra, un maître qui, fêté à Paris dès 1897, eut besoin, pour grandir, de retrouver le silence dans son pays natal, sans que l'ambition, la soif d'argent, ni les plaisirs, ni les voyages, l'aient détourné de cette forme de religion qu'est le travail

Dès 1892, lorsqu'il peint les *Châtaigniers en Vaucluse*, Seyssaud sait où vont ses préférences, parle sa langue sans hésiter. Dès sa première exposition, chez le baron de Boutteville, les sainfoins, les vignes automnales répandent leur sang sur la plaine ; les faucheurs, accrochés à la colline, dominent les gerbes liées ; les coquelicots innombrables contrastent avec l'opacité des ombres que versent les mûriers, ajoncs et genêts couvrent de leur poids d'or le bord de mer ou les pentes escarpées. Et l'on s'enchante des découvertes que fait, seul à seul avec le soleil cet autodidacte, de la franchise, de la crudité même avec lesquelles ses mains fiévreuses font jaillir du tube les vermillons, les cadmiums, les laques, les garances, les verts véronèse, toutes les gammes des bleus et des ors. Réagissant contre un Impressionnisme ou un Divisionnisme

déliquescents, fauve avant que le mot fût inventé, Seyssaud comme Valtat est un précurseur.

Qu'on ne tienne pas l'ermite de Villes et de Saint-Chamas pour un sensuel qui se livre à des corps-à-corps avec la nature, imite sa prodigalité. N'aimer ses paysages ou ses natures mortes que pour leur éclat serait en limiter les vertus. Ce violent, proche de Van Gogh — voyez non seulement ses *Tournesols* mais certains intérieurs qui, par la tension du dessin, rappelent ceux de Nuenen — est un grave ; ce sanguinaire, qui excelle à faire rougir la terre par l'entremise des fleurs, est un tendre et sous la plupart de ses toiles on sent filtrer l'invincible mélancolie qui, le soir, quand s'est éteinte la féerie terrestre, se répand en sourdine dans ses poèmes.

De ses combats avec le motif, Seyssaud revenait harassé, souvent vainqueur, vaincu parfois. En peinture comme en amour, on n'arrive pas chaque fois à la communion complète. Cet homme de feu, mais lucide, savait ses inégalités, et c'est par centaines qu'il livra au feu ce qu'en langue stendhalienne on pourrait appeler ses fiascos. L'exposition de Galliéra met à son rang ce solitaire qui fut mieux qu'un parnassien du pinceau : un artiste à fortes résonances, à grands rythmes, en accord avec l'universel.

— La rétrospective du Pavillon de Marsan suit de trop près une série d'expositions au musée d'Art Moderne (1949) chez Louis Carré, à la Maison de la Pensée française, pour que, malgré la présence de toiles qu'on n'avait pas revues depuis longtemps, comme la *Ville* (1919) prêtée par Philadelphie, les points de vue critiques aient pu changer sur Léger, maître dynamique, mais monotone, sain, mais (et surtout depuis la période dite *américaine*), par trop élémentaire.

Aux yeux de beaucoup, Léger passe pour un des plus grands novateurs de son temps et de tous les temps. Une sorte d'intolérance — au sens physique du mot — nous a toujours empêchés de reporter sur l'œuvre la sympathie que nous inspirait l'homme, cordial, généreux et tout d'une pièce. A cet *ajusteur* normand qui tourne, rive, découpe à la fraise, et dont les gestes ouvriers paraissent, au début, obéir aux impératifs constructifs de Cézanne, la guerre de 1914 révèle un milieu qu'il ignorait encore : le peuple. Dès lors, il ne songe plus qu'a transformer en instrument de fraternité et de joie le dogme artistique le plus hermétique et le plus austère. Assez de raffinements, de modulations ! Le rouge du « gros rouge », le bleu des bourgerons, le jaune de l'œuf dur, seront les dominantes et les constantes de sa palette. De grands aplats, qu'on croirait donnés au pochoir, sont contenus par des cernes rigides. Le tableau fait pour être vu de loin rivalise avec l'affiche, dont il a le caractère obsessionnel. Sans viser jamais à des fins publicitaires, par l'importance donnée à la lettre, par la suppression de toute modulation, de toute nuance, de plus en plus cet art — voyez la *Grande Parade*, l'*Hommage à David*, le *Campeur*, la *Partie de Campagne* — procédera de l'ima-

gerie populaire. Les corps ne sont plus qu'assemblages, comme si Dieu le Père, avant Léger, avait fait Adam, comme Ève, de pièces détachées. Quant aux visages, ils ne se différencieront pas davantage que ceux des personnages royaux des jeux de cartes.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — Clouzot est évidemment un homme audacieux quand il s'attaque à la technique de Picasso. La seule vraie concession au public populaire, c'est le titre. *Le Mystère Picasso* allèche mieux que *La Technique Picasso*. C'est pourtant de quoi il s'agit.

Pour les films romancés, autant en emporte le vent. Maintenant que le cinéma a un peu de bouteille, on s'aperçoit qu'il faut refaire les meilleurs tous les dix ans. Les modes n'y sont plus, les vedettes fanées ont perdu leur attraction, même sous leur forme passée. Le documentaire durera, surtout s'il documente les générations à venir sur des gens dont elles auront gardé la curiosité. C'est pourquoi Clouzot a tempéré son audace initiale en choisissant Picasso pour cobaye. Du documentaire, c'est brave pour un romancier à succès. Mais, du Picasso, c'est un placement.

Malgré toute sa virtuosité, Clouzot ne parvient pas à nous intéresser au travail de Picasso pendant la durée d'un film normal. Nous ne tenons guère plus de vingt minutes. Par « nous », j'entends le public des salles ordinaires. Il est possible que les élèves des Beaux-Arts puissent en tolérer bien davantage. Mais il s'agirait alors de pédagogie et le problème est différent.

Je récusais tout à l'heure le mot « mystère ». Il apparaît ici très clairement, comme le *Rayon Z* l'a fait remarquer, que Picasso est un des peintres les moins mystérieux qui soient. Il ne semble guère qu'il éprouve d'angoisse intérieure. Au contraire, virtuose étourdissant, mais n'ayant aucun message à délivrer, il joue avec les formes et les lignes et ne fait que jouer. Ce jeu est amusant, brillant, parfois plutôt farce. Pas une seconde, il ne témoigne du tourment du créateur. « Seras-tu citrouille ou arrosoir ? » demande-t-il à sa première esquisse. Or, cette première esquisse est infiniment docile entre les doigts du vannier. Elle fait ce qu'on voudra, et c'est d'autant plus facile dans un art qui ne prétend pas être tout à fait représentatif. On aimerait qu'il eût existé, il y a trois siècles, un Clouzot (avec caméra) pour filmer la technique de Rembrandt. Mais on peut penser que les problèmes de celui-là auraient eu une résonance plus profonde.

— Orson Welles est, comme Clouzot, l'un des hommes originaux de notre cinéma, qui s'engonce déjà dans tant de poncifs. En faisant *Dossier*

secret, Welles a moins d'audace que Clouzot, car il s'agit d'un tour qu'il a déjà fait. Il reste original si on le compare aux autres ; il l'est moins si on le compare à lui-même. Je veux dire qu'il ne se renouvelle guère. A son âge, c'est un peu inquiétant.

Orson Welles est l'homme de *Citizen Kane*. Il avait trouvé un style de narration personnel. Ici, l'histoire assez sommaire de M. Arkadin, aventurier douteux, lui a donné un prétexte à retrouver ses vieux thèmes. C'est-à-dire le passé mystérieux et pas très propre qu'on aperçoit par lambeaux, les antithèses flagrantes, une certaine bizarrerie naguère propre à choquer les Américains, peut-être à les séduire aujourd'hui. Il y a du charme dans cette virtuosité et dans ce désenchantement, mais plus beaucoup de surprises. On retrouve un royaume qu'on connaît, où les maléfices ont perdu pas mal de leur pouvoir, comme les drogues auxquelles on est habitué. Au surplus, la narration est compliquée à plaisir, par une manie qui confine à la préciosité. C'est le droit d'Orson Welles de nous donner une « somme » d'Orson Welles, mais nous pouvions le trouver encore un peu jeune pour cela. Il avait même le droit de faire des progrès. Personnellement, je n'oublie pas que le meilleur film d'Orson Welles s'appelle *Le troisième Homme*. Malheureusement, il est de Carol Reed.

JEAN FAYARD

Le Parc de Bellevue. — Tout le monde est d'accord pour constater que, depuis cent ans, on n'a que trop détruit d'espaces verts de Paris et aux abords de Paris et que ceux qui subsistent doivent être considérés comme intouchables.

Tout le monde est d'accord. Mais chaque fois qu'une construction publique est nécessaire, on ne va pas chercher plus loin, on jette son dévolu sur un des espaces verts encore existants.

C'est ainsi que l'hôpital Ambroise-Paré, à Boulogne-Billancourt, ayant été démoli par les bombardements, la municipalité de Boulogne et la Santé publique n'ont rien trouvé de mieux, bien qu'il s'agisse d'un site classé, que de vouloir le reconstruire dans le parc de Bellevue.

L'hôpital Ambroise-Paré était, certes, mal situé, près des usines Renault, ce qui lui valut d'être détruit. Le reconstruire ailleurs était compréhensible et il y avait justement, de l'autre côté de la Seine, sur les hauteurs entre Nanterre et Suresnes, des terrains disponibles d'une contenance de quatorze hectares. Mais ces terrains disponibles, bien situés du point de vue climatique, avaient l'inconvénient d'être plus éloignés de Paris de sept minutes que le parc de Bellevue. Aussi, les médecins des hôpitaux préfèrent-ils Bellevue, de même qu'ils ont préféré voir la

Faculté de Médecine s'installer rue des Saints-Pères plutôt qu'à la Halle aux Vins. La municipalité de Boulogne-Billancourt préfère aussi le parc de Bellevue qui est sur son territoire : ce sera son hôpital.

Le parc étant classé, le ministre avait envisagé d'en distraire trois hectares pour un hôpital d'urgence de cinquante lits. La municipalité, pensant que les autorisations ministérielles sont extensibles, a présenté un projet pour un hôpital de cinq cents lits sur un terrain qui représente quatre hectares et qui, de toute évidence, est insuffisant. Un hôpital moderne de cinq cents lits, pour qu'il ait ses aises, nécessite un espace de dix-huit hectares ou, au minimum, de quatorze hectares, sans compter le parking indispensable.

Comme on peut le prévoir, lorsque l'hôpital sera en construction, l'architecte demandera un espace plus grand qu'on ne pourra pas refuser, sans même attendre que l'hôpital prévu pour cinq cents lits en reçoive davantage. Tout le parc de Bellevue y passera.

Or, qu'est-ce que ce parc de Bellevue ? C'est un domaine des Rothschild qu'on a classé en raison de la qualité et de la beauté de ses plantations. On sait qu'il faut attendre cinquante ans pour qu'un parc atteigne à une véritable beauté. C'est le cas du parc de Bellevue qui contient, en outre, un jardin japonais dessiné et composé par des Japonais, unique en France, le grand château qui, bien que tardif d'époque, mérite d'être respecté en raison des décorations de Lamy, et le petit château de Buchillot, du XVIIIe siècle, qui est classé monument historique.

C'est tout cet ensemble qu'il est question de détruire pour placer *en bordure de la Seine*, c'est-à-dire dans un lieu brumeux et humide qui n'est pas précisément propice aux malades, un hôpital qui serait beaucoup mieux sur la colline en face. Et cela, au moment même où il est question de transporter ailleurs l'Hôtel-Dieu dont on s'est enfin rendu compte que sa place n'était pas dans les brumes de l'île de la Cité.

La Commission Supérieure des Sites s'est opposée énergiquement à ce projet d'hôpital et il faut espérer que le ministre la suivra dans cette voie.

GEORGES PILLEMENT

André Chamson. — Après un diplomate, l'Académie vient d'installer un romancier dans un de ses fauteuils. Un romancier qui a su faire passer dans son œuvre avec talent, avec exactitude, les états successifs de ses aspirations et de ses pensées. André Chamson, Cévenol, avait nourri ses premiers livres [1] de son goût pour les personnages simples et

1. Voir *Le Crime des Justes*, paru dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre 1928.

et durs, pour les paysages de roc, l'austérité et l'intransigeance camisardes. Il laissait paraître un orgueil viril d'appartenir à la montagne et un certain désir, où s'abritait peut-être un peu de timidité, de s'opposer aux ironies parisiennes. Puis il a été attiré par le spectacle des luttes politiques dont il voyait surtout l'aspect passionnel et idéaliste : elles ont inspiré ses œuvres des années trente qui « *mettaient en place* », dans une atmosphère de « *sublime un certain mode de vie* », transposant dans le laïque une disposition d'esprit religieuse. Au lendemain de la seconde guerre, après avoir vidé dans le *Puits des Miracles* ses indignations de *résistant*, un apaisement s'est fait en lui. A quelques dizaines de lieues des prêcheurs du désert, on rencontre déjà des conteurs d'histoires qui se laissent entraîner par une inspiration toute méridionale et sont disposés soudain à en sourire. Chamson est parvenu à concilier son austère esprit cévenol et ses secrètes affinités provençales, son respect pour les vrais fantômes et sa sympathie amusée pour les faux, dans ce beau livre, souple, fort et poétique, *le Chiffre de nos Jours*, qui évoque sa jeunesse, mais apparaît aussi comme une somme d'expériences et une mise en ordre de soi-même. Son dernier ouvrage, *Adeline Venician*, que vient de publier *la Revue de Paris* semble confirmer cette évolution. C'est le premier roman de Chamson, tous les critiques l'ont remarqué, où les personnages principaux sont des femmes. Après les réfractaires et les révoltés, le romancier se penche sur une héroïne presque nervalienne, mais, par l'effet d'une « reprise en main » de moraliste qui est une heureuse trouvaille de romancier, il a rapproché, la guerre ayant éclaté, la folie d'Adeline qui rêve d'un mari imaginaire et les angoisses de millions de femmes obsédées par des absents — ou des morts. L'étrangeté poétique d'une jeune fille se trouve ainsi portée au diapason de la tragédie mondiale. Ainsi s'est réalisé comme dans le *Chiffre de nos Jours* cet heureux équilibre entre la tendresse et la rigueur qui représente le vrai climat de Chamson et le plus favorable à son inspiration.

André Villebœuf. — André Villebœuf qui vient de disparaître, avait une présence amicale, chaleureuse, irremplaçable. Le visage en bosses, rougeoyant, l'œil aigu et amusé, la lèvre gourmande arrondie comme pour recevoir une invisible friandise, il prodiguait les bienfaits d'une intelligence gaie. Sa vitalité, son aisance formidable, sa ronde philosophie vous persuadaient, en un instant, quelles que fussent vos dispositions, que la vie est une aventure inépuisablement distrayante et agréable. Ses récits — il avait fait de sa vie, en retouchant un peu ses souvenirs, une magnifique saga — s'enlevaient dans un lyrisme de haute comédie. Il savait aussi modeler le présent et l'on se demande si l'on doit appeler farces les étonnantes compositions dont il était capable. Les autorités de Sainte-Maxime furent avisées un jour (par un fantaisiste télégramme) que le ministre des Beaux-Arts arrivait de Paris pour visiter l'exposition de peintures qu'elles venaient d'organiser près du casino. Villebœuf, à la

gare, descendit de son compartiment avec solennité ; redingote et tout un panneau de décorations sur la poitrine, il n'avait pris le train (et la fonction ministérielle) qu'à Saint-Tropez. Merveilleux comédien, il distribua longuement et avec une emphatique solennité éloges, bourses, décorations, devant une assistance médusée. Après une improvisation finale sur « la peinture de zone », dont Bidou riait encore après des années, il rejoignait Segonzac une heure plus tard du côté de la Treille Muscate.

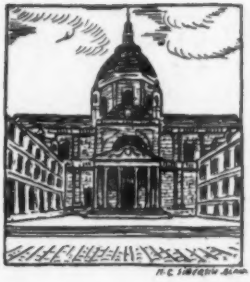
Ce n'était pas tout à fait une farce, plutôt une très remarquable satire « enlevée » par un homme d'esprit. Après tout pourquoi ne pas dire « dessinée », s'agissant d'un artiste à qui l'on doit tant de tableaux, de gravures et cette merveilleuse série d'aquarelles espagnoles qui sont à la fois vérité, décoration et féerie.

Il avait une passion pour l'Espagne et il venait d'expliquer les raisons de cet amour dans *Sérénades sans Guitare* [1] quand la mort l'a frappé subitement près de Séville, quelques jours après cette rencontre avec Denise Bourdet dont on vient de lire le récit. Depuis que je connaissais Villebœuf, c'est-à-dire depuis quelque trente ans, il arrivait toujours d'Espagne ou s'apprêtait à y aller. « Dieu que j'aime Séville ! » lit-on à la première page de ce charmant ouvrage où il évoque ses flâneries et ses expériences de « musard impénitent ». Mais il disait également : « Que j'aime Tolède ! et Cordoue ! et Grenade ! et l'Aragon, oui tout l'Aragon et toute la Castille ! Et j'allais oublier la Manche ! Ah que j'aime la Manche. On y rencontre encore Sancho Pança dans chaque village. » Aussi son livre est-il un livre de bonheur et d'amitié : amitié pour les villes, les arènes, les patios, les musées, les toreros, les hauts plateaux, les huertas, le ciel, les petits ânes et les gitanes. J'en dirai mal la diversité : réflexions profondes sur les peintres, de Murillo à Zuloaga, arabesques tauromachiques, pétillante évocation de ses aventures avec la petite Manolita qui brûlait si bien les planches et les pesetas, entretiens avec des écrivains, des cabaretiers, des journalistes ou ce chœur de petites filles qui dans chaque ville danse éternellement au milieu des *calles*. Tout cela coupé de remarques sur le caractère espagnol dont un Unamuno n'eût pas désavoué la pertinence et de scènes de rues, de paysages où l'on retrouve la patte de l'artiste qui couvrait ses carnets d'esquisses aiguës. Quel joli livre ! et comme il rend sensible la perte cruelle que nous venons de faire !

MARCEL THIÉBAUT

Une exposition des plus récentes aquarelles espagnoles de Villebœuf est actuellement présentée à la Galerie Guiot, 4, rue Volney. Dunoyer de Segonzac a tenu à préfacer le catalogue des œuvres de son ami.

1. Plon.



Augustin Thierry. — Le ministre de l'Éducation nationale a invité tous les enseignants à rappeler devant leurs élèves le souvenir d'Augustin Thierry, « illustre historien que l'on a surnommé tantôt le *Père de l'Histoire moderne*, tantôt le *Martyr de la Science* ».

Certes, la commémoration d'un centenaire autorise l'hyperbole : lorsqu'on veut raviver par le flot des discours une grande ombre, il ne s'agit pas de mesurer les épithètes et de peser les mots ; mais, le 7 juin passé, il sera peut-être permis de rogner un peu les ailes des périphrases.

La science, depuis 1956, a fait tant de martyrs, torturés, brûlés ou rongés dans leur chair, qu'Augustin Thierry, s'il est vrai qu'il devint, vers trente ans, presque aveugle et que jusqu'à sa mort, survenue à soixante et un ans, il souffrit constamment d'algies, supportées stoïquement, ne saurait figurer au martyrologe qu'à un rang modeste. Sans doute, pour un historien c'est un immense malheur que de perdre la vue, et pour ceux qui écrivent, voire pour ceux qui n'écrivent pas, être perclus de douleurs n'est point une situation agréable, mais quand il n'y a pas relation directe entre le supplice et la cause du supplice, la palme ne peut être décernée au supplicié que par faveur exceptionnelle.

Il reste qu'Augustin Thierry a parlé, en termes émouvants, de sa passion pour la recherche historique. Les mots qui terminent la préface, écrite en 1834, pour *Dix ans d'Études historiques*, sont d'une grande noblesse.

« *Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect ; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.* »

Voyez comme Augustin Thierry ramène à ses exactes dimensions l'un de ses « surnoms » : disons avec lui qu'il fut un admirable « Serviteur de la Science ».

L'autre « surnom » : *le Père de l'Histoire moderne*, aurait accablé sa modestie. Il savait très bien ce qu'il devait à ses devanciers, et s'il avait connu ses successeurs il ne les eût pas tous revendiqués, apparemment, pour ses disciples.

Soit que l'on considère en Augustin Thierry ou bien l'érudit, âpre fouilleur d'archives, ou bien le conteur inspiré qui projette sur un écran immatériel des images du passé, on ne saurait, sauf en période mémoriale, voir en lui l'inventeur des méthodes historiques modernes ou le promoteur de l'histoire-résurrection.

Pour l'érudition, il compte, parmi ses ascendants — je parle des immédiats — les Bénédictins, tels Dom Mabillon, Dom Mautfaucon, des laïcs,

entre autres Le Nain de Tillemont, Millin, Alexandre Lenoir, ainsi que les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui, au XVIIIe siècle, édifièrent ce monument : *Recueil des Ordonnances des Rois de France ;* parmi ses descendants : Quicherat, Boislile, pour citer seulement deux noms d'une phalange incomparable.

Pour l'imagination recréatrice, Augustin Thierry nous a dit quel fut son maître : l'auteur des *Martyrs*, Chateaubriand. Alors qu'il était au collège de Blois, il s'enthousiasma, avec ses camarades, pour ce récit, fortement romancé, des temps mérovingiens.

« *L'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks*, écrit-il, *est quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée ! »*

Moment, ajoute-t-il, *peut-être décisif pour ma vocation à venir.*

Or, *Les Martyrs* n'ont jamais passé pour ressortir à l'Histoire ; si cette épopée en prose, dégage plus de poésie qu'un roman de Walter Scott, elle ne contient pas plus de vérité historique, peut-être moins. L'essentiel est que la lecture des *Martyrs* ait suscité en Augustin Thierry un grand élan vers la recherche, mais Chateaubriand fit plus qu'éveiller l'historien futur. On retrouve, non sans surprise, chez Augustin Thierry, une conception de l'évocation historique très voisine de celle qui semble propre aux romanciers ou aux poètes. Dans cette même préface de 1834, où il proclame son dévouement à la science, il explique qu'il procède par *intuition*, — le mot est dans le texte — absorbé intérieurement dans « une espèce d'extase », il est transporté dans un monde aboli.

Attitude très proche de celle des mystiques. Devrions-nous donc changer le titre donné à l'œuvre la plus répandue d'Augustin Thierry : *Récits des Temps mérovingiens*, et l'appeler : *Visions des Temps mérovingiens ?* Voilà qui serait paradoxal, s'agissant d'un livre qui se veut et *qui est* scientifique. Nous touchons ici au débat, toujours ouvert, sur la nature de l'Histoire : science ou art ? A la réflexion on peut se demander s'il ne s'agit point d'un faux problème, et si, quels que soient le caractère, le genre ou l'objet de l'historien, il n'existe pas un processus identique : *une vision transcendant l'expérience*, que cette expérience ait été acquise par l'observation personnelle ou bien par la connaissance des documents où sont inscrites les manifestations d'un insaisissable passé.

La rigueur scientifique se marquerait alors au soin qu'apporte l'historien à ne négliger aucun des éléments de cette expérience, c'est-à-dire, pratiquement, à rassembler tous les documents concernant son étude qui lui sont accessibles. Cependant la vision de l'Histoire ne résulterait pas mécaniquement de l'enquête ; elle aurait le caractère individuel qui est attaché à l'œuvre d'art. Aux qualités du savant : probité, labeur, esprit critique, se mêleraient les qualités de l'artiste : bonheur de l'inspiration, pénétration psychologique, efficacité du style, sans qu'il soit

permis de les dissocier. Et parce que toute science est provisoire, parce que tout art est changeant dans son expression, les grands historiens se reconnaîtraient, quels que fussent l'état de la recherche historique ou les modes littéraires en leur temps, à l'union intime de telles qualités.

Augustin Thierry aurait alors un droit incontestable au titre de grand historien sinon à celui de « Père de l'Histoire moderne ». Car si ses reconstitutions sont, et fatalement, dépassées, si ses jugements sont, et nécessairement, vulnérables, il reste qu'il nous a donné le magnifique exemple d'un moine laïque qui voit l'ascétisme récompensé par l'extase. D'autres qui se sont crus historiens n'ont connu qu'un ascétisme stérile, ou ont pris pour extase quelques songes biscornus.

PIERRE AUDIAT

Stendhal vu par Francine Marill Albérès. — Tout le monde en tombe d'accord : la première qualité de Stendhal est le *naturel* ; mais il est difficile de définir cette spontanéité au second degré qu'est le naturel d'un écrivain. Mme Francine Marill Albérès — épouse du critique bien connu, l'un des meilleurs analystes de la littérature du XXe siècle — n'a pas craint de consacrer une thèse de doctorat ès lettres au *Naturel chez Stendhal*[1]. S'il faut l'en croire, rien de moins « spontané » que ce naturel dont Stendhal devrait le goût à ses lectures de jeunesse : Helvétius, qui lui aurait enseigné la passion, Destutt de Tracy chez qui il aurait puisé sa conception de la volonté, Cabanis, à qui il devrait sa psychologie matérialiste, Maine de Biran, Pinel, Mme de Condorcet, Dumarsais. A la soutenance en Sorbonne, le jury (que présidait Mme Marie-Jeanne Durry) s'est inquiété de tant d'érudition. « Fabrice a-t-il lu Cabanis ? » demandait M. Jourda, et Mme Durry d'affirmer : « Toute la vie de Stendhal est une fuite devant l'ennui, un ennui qui ne doit rien à Helvétius ». Certes, le mécanisme imaginé par Mme Albérès est ingénieux : à l'*épicurisme scientifique*, assez scolaire, de la jeunesse de Beyle, aurait succédé le *naturel spontané, puis* sa « sublimation », le *naturel héroïque* de la *Chartreuse*. La même évolution se retrouverait avec les personnages : Octave incarnerait le « naturel passif », Lamiel, le « naturel sauvage », Sorel et Lucien Leuwen le « naturel révolté », le couple Clélia-Fabrice enfin, « la perfection du naturel ». Vision presque trop parfaite et qui ne tient pas suffisamment compte des contradictions d'Henri Beyle.

La thèse secondaire, moins riche, est peut-être plus neuve, plus profonde. Il était généralement admis, jusqu'ici, que Stendhal fut d'un bout

1. *Le Naturel chez Stendhal. Stendhal et le sentiment religieux* (Nizet).

à l'autre de sa vie, un anticlérical irréductible, insensible à toute préoccupation religieuse : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » Mme Albérès nuance cette vue sommaire. Certes, ce qui passionne Stendhal, « c'est le problème du comportement humain et non la destination de l'homme » : ici, il fait la liaison entre les philosophes du XVIIIe siècle et nos modernes moralistes marxistes. Mais il aurait combattu la religion de son temps, liée pour son malheur à un ordre social qu'il détestait, non le Dieu sensible au cœur. Son anticléricalisme, son antijésuitisme (conduite choquante, note Mme Albérès, parce qu'elle introduit dans le monde spirituel les méthodes propres à réussir dans le temporel) n'auraient pas de base métaphysique, mais une explication politique et sociale. Ses contradictions, les manifestations para-religieuses de sa sensibilité, sa sympathie pour Lamennais, Mme de Staël, son admiration pour Pascal, tout cela démontrerait que « si Stendhal refuse le catholicisme de son temps, il eut de la foi une image assez belle ». Vue originale, qu'il faut retenir.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Le dernier livre de Thomas Mann. — Comment un écrivain que les hasards de l'histoire contraignirent à prendre la succession de Tolstoï a-t-il eu le courage de livrer au public pour testament une œuvre ironique ? C'est pourtant ce qu'a fait Thomas Mann avec *Les Confessions du Chevalier d'Industrie Félix Krull* [1].

Sans doute Thomas Mann savait-il que l'ironie constitue un genre où il excelle : *Altesse royale*, *L'Élu*, maints passages des *Histoires de Joseph* l'attestent. Mais il y a de la grandeur, un certain goût de la provocation et du risque, quand on a dépassé quatre-vingts ans, qu'on est prix Nobel et que le monde entier a les yeux fixés sur vous, à écrire une sorte de roman picaresque où la bonne humeur l'emporte sur la satire morale.

On a souvent comparé Mann à Gœthe. A tort, bien sûr. Et Mann était le premier à démontrer la fausseté de la comparaison. Mais elle le flattait trop pour qu'il ne songeât pas à l'exploiter. Il éprouvait à l'égard de Gœthe des sentiments mêlés de haine et d'admiration, d'envie et de mépris et une certaine complicité. Aussi, de même que Gœthe à la fin de son existence reprend l'histoire de Faust, Mann poursuit un récit qu'il avait abondonné depuis quarante ans. Mais quelle distance de Faust à Félix Krull !

Le récit paru jadis relate les années d'enfance et de jeunesse de Félix. Il s'arrête au suicide de M. Krull père et ne constitue que le premier

1. Albin Michel (Traduction Louise Servicen).

livre, environ la sixième partie, de l'œuvre telle qu'elle a paru. On ne saurait dire de l'œuvre définitive puisque Thomas Mann se proposait de donner une suite aux aventures de Félix Krull et peut-être de conduire son malicieux héros jusqu'à la mort. C'est lui, l'auteur, que la mort est venue chercher le premier.

Voici donc une manière germanique de *Lazarillo de Tormes*. Nous y voyons les moyens de parvenir quand on est jeune, beau, bien doué à tous point de vue et sans scrupules. Félix plaît aux deux sexes, mais n'exauce que les désirs des dames. Garçon de restaurant dans un hôtel parisien de grand luxe, il aurait le loisir de prendre ce que Mann appelle joliment des « voies de bifurcation ». Il préfère conserver intactes ses possibilités d'avenir, s'en remettre à sa bonne étoile pour son ascension dans le beau monde. Cette étoile scintille bientôt et Félix ne tarde pas à partir pour le tour du monde sous le nom de marquis Louis de Venosta. Comment et pourquoi ce voyage s'arrête à Lisbonne, ce n'est pas la mort seulement de Thomas Mann qui en est cause, mais aussi le charme de certaine jeune fille portugaise.

Dans ce testament ironique, on retrouve bien des thèmes que Mann avait traités dans des livres sérieux. D'abord, celui qui constitue le problème capital de son œuvre, l'opposition irréductible entre l'artiste et le bourgeois. Félix Krull n'écrit ni ne peint, c'est un artiste de sa propre vie et il jouit de cette vie moins en esthète qu'en comédien. Maître en l'art d'illusionner et de séduire, il participe à l'illusion qu'il crée et sait aussi se prendre au jeu.

Son parrain, quand il était enfant, aimait à le travestir et à le peindre dans des tenues diverses. « Il a une tête à costumes », assurait-il. Toute sa vie, Félix Krull ne fera que chercher une identité nouvelle et que poser devant le public. Ce qui permet à l'auteur de développer longuement l'équivalence entre l'être et le paraître. Ce problème devient insoluble si on l'applique à une nature d'artiste. Comment distinguer l'essence de l'apparence chez un être aussi ambigu, douteux, auquel on peut si malaisément faire confiance ? Pour Mann, le talent n'est qu'une singularité et qui s'accompagne d'autres singularités, parfois gênantes, que la société n'accepte pas. Il note que Phidias pratiquait le vol, ce qui ne l'empêchait pas d'être un grand sculpteur. Il semble aussi nous suggérer que le monde a bien raison d'exclure l'artiste, de lui dénier un rôle social.

La défiance de la société envers l'amour lui paraît tout aussi justifiée, car tout amour est perversité, désordre, révolte. Thomas Mann illustre ce point de vue par le plaisant épisode de la poétesse richissime et déjà mûre éprise du jeune Félix, alors simple garçon d'ascenseur, mais déjà expert et roué. « Le bonheur ne saurait se trouver que dans le regard et dans l'étreinte. Là, seulement se situent l'inconditionnel, la liberté, le mystère et l'élan irrépressible. Tout ce qui se place dans l'intervalle

comme rapports sociaux et échanges est faible et terne, déterminé, conditionné et limité par le formalisme et par la tradition bourgeoise. »

On aura reconnu dans cet abandon de la dame mûrissante, où la sensualité se confond avec l'amour maternel et avec un sentiment de frustration, ce qui fait le sujet du *Mirage*. Thomas Mann lui donne pour pendant ce qu'il avait traité dans *La Mort à Venise* : l'émoi du monsieur d'âge mûr devant un radieux adolescent.

D'autres thèmes reparaissent dans cette œuvre singulière : celui du couple incestueux du frère et de la sœur, jumeaux ou non, mais également beaux : c'est le sujet de *Sang Réservé*, de la première partie de *L'Élu*. Félix Krull voit apparaître au balcon d'un hôtel un de ces couples juvéniles et il éprouve un moment d'indicible bonheur. Il croit avoir sous les yeux un seul être en deux personnes, la forme parfaite de l'amour, celle que selon Platon connurent d'abord les hommes. Cette nostalgie de l'hermaphrodite exprime l'aspiration de notre être à l'unité primitive. Telle est du moins l'explication que fournit Thomas Mann.

Il n'est pas jusqu'à ces longues digressions scientifiques où se complaît notre auteur que nous ne découvrions dans sa dernière œuvre. Un vieux professeur imbu de son savoir et légèrement comique enseigne à Félix les origines de la vie. Ses conclusions ressemblent beaucoup à celles du Père Teilhard de Chardin.

L'allure générale du récit est nonchalante et désinvolte, les épisodes d'inégale longueur et d'une longueur qui ne correspond pas à l'importance des thèmes qu'ils exposent : tout semble fait à plaisir et pour notre plaisir, à moins que Thomas Mann n'ait voulu montrer par là combien notre vision du monde est subjective. Je crois qu'il s'est surtout abandonné à la joie du conteur. Et il conte à merveille.

Les *Confessions* ne rappellent en rien le poème hermétique du *Second Faust*, pourtant on peut dire que dans cette souriante satire des mœurs, de la civilisation et des hommes, Thomas Mann s'est laissé entraîner par son démon autant que Gœthe quand il reprit les aventures mystiques de son magicien.

MARCEL SCHNEIDER

Jean Vilar devant le mot et le jeu. — Les réflexions de métier et de doctrine que Jean Vilar a recueillies dans un petit livre *De la Tradition théâtrale* (L'Arche) n'éclairent pas seulement, à l'égard des problèmes de la scène, la position d'un de nos acteurs les plus intelligents ; elles sont le symptôme d'une réaction en faveur de la primauté du texte contre les usurpations et les fantaisies de la mise en scène.

Non certes que Jean Vilar ignore ou rabaisse l'action bienfaisante des grands rénovateurs du théâtre que furent Copeau, Baty, Jouvet, Dullin et Pitoeff. *Les vrais créateurs dramatiques de ces trente dernières années*, écrit-il, *ne sont pas les auteurs, mais les metteurs en scène*. Il remarque seulement qu'une grande période théâtrale est d'abord celle qui voit naître un grand répertoire dramatique. Il pense d'ailleurs, comme Jouvet, « qu'une pièce fait sa mise en scène elle-même » : elle la fait par la rencontre du texte d'un auteur avec le tempérament de l'acteur, à partir des mots et de leur rythme. *Le comédien digne de ce nom ne s'impose pas au texte. Il le sert. Et servilement. Que l'électricien, le musicien et le décorateur soient donc plus humbles encore que ce juste interprète*. Si le « créateur au théâtre, c'est l'auteur », il ne faut pas lui faire la place trop étroite : *Il faut se reporter à l'auteur. L'écouter. Le suivre. Se méfier, par conséquent, des défauts de petit dictateur auxquels un régisseur a toujours tendance à céder.*

Chez cet acteur, dont chaque grand rôle apparaît comme une construction singulièrement réfléchie et volontaire, il n'y a point lieu de s'étonner si la conception du plaisir dramatique est penchée vers l'intellectualisme. Il déplaît à Jean Vilar que le théâtre invoque exclusivement à son origine l'ébriété dionysiaque : il y voit, pour sa part, *l'œuvre, aussi, de cette passion, calme ou hantée suivant l'individu, de connaître*. Connaissance, évidemment, non spéculative, mais vitale ; il s'agit de satisfaire *ce besoin insatiable d'aller au plus profond de l'existence cachée des êtres* et cela arrive quand l'acteur, à partir d'un texte chargé de significations humaines, a su incarner par son jeu un personnage qui projette sa conscience dans la conscience du public. Et voici que l'intellectualisme se corrige, car le contact cherché n'atteint la pensée que par l'émotion, *il naît au théâtre du chant, de la cadence, du rythme*. D'où la prédilection de Vilar pour les lectures à l'italienne, qui imposent à l'acteur l'obsession du texte comme verbe et comme musique. Et d'où la fonction indispensable qu'il attribue enfin au metteur en scène, après avoir menacé de l'assassiner : être un « ordonnateur de fête » ; savoir créer avec une pièce, une troupe, un décor et un public, un ensemble harmonieux et vivant, une liturgie. Mais cela est-il possible s'il n'existe préalablement, entre l'auteur, l'acteur et le public, une communauté d'âme ? D'où la conclusion, pessimiste en somme, de Jean Vilar, qui semble attendre de circonstances étrangères au théâtre le renouveau de l'art dramatique : *Il s'agit de faire une société, après quoi nous ferons peut-être du bon théâtre.*

P.-H. SIMON

Politique intérieure. — Il était généralement admis, il y a quelques semaines, que le Parlement pourrait être en vacances dès la mi-juillet. Cette perspective, toujours agréable pour un gouvernement quel qu'il soit, est apparue beaucoup plus floue ces jours derniers : si la session en cours n'est pas prolongée, il y a de fortes chances pour qu'une session spéciale soit tenue en septembre à l'effet de modifier la Constitution, ce qui serait peut-être la meilleure solution. Pour le moment, les vues des premiers intéressés — députés, sénateurs, avec qui il faut bien compter — demeurent très disparates.

Sur le principe, la déclaration du président de la République aux cérémonies anniversaires de la bataille de Verdun est à noter : « ... pour moderniser, rénover notre pays, il y a une condition première : la réforme d'un État qui n'est plus adapté aux événements ni aux problèmes des temps nouveaux, d'un État dont l'instabilité et la débilité sont à l'origine de la plupart de nos maux ». Et M. René Coty a ajouté aussitôt que de sa part un tel langage n'était pas un vain propos : « C'est un signe, c'est l'assurance que je me sais en accord avec la représentation nationale comme avec le gouvernement de la République. »

Sur le fond, à travers les opinions émises dans les controverses les plus récentes, on enregistre de nouvelles préventions à l'égard de la formule présidentielle. En revanche, un courant se discerne en faveur de l'idée émise l'an dernier par M. Edgar Faure et qui consisterait à lier l'existence du gouvernement à celle de la législature. Encore y a-t-il maintes façons d'y parvenir.

Sur la méthode enfin, il y a divergence : convient-il d'abord de modifier, pour l'assouplir, la procédure de révision, ou de remanier en premier lieu les rapports entre les peuples de l'Union Française et le pouvoir central, ou de n'aborder la révision du régime qu'après réforme électorale ?

Quoi qu'il en soit, il paraît maintenant difficile au Parlement d'écarter une réforme dont le chef de l'État a dû dire lui-même l'impérieuse nécessité.

— Quant à la vie politique quotidienne, elle trouve peu à peu un rythme moins saccadé qu'au cours des premiers mois du gouvernement Guy Mollet.

Si les communistes ont fait défection lors du vote de confiance sur les questions nord-africaines (271 voix contre 59 et 201 abstentions, le 5 juin), la majorité a repris par la suite sa conformation antérieure. Nous avons vu des remous se manifester dans quelques fédérations socialistes, mais ils sont restés très localisés. Un instant, on a pu s'interroger sur l'attitude du parti communiste, osant dire que les explications données par Moscou sur les fautes de Staline n'étaient pas satisfaisantes. Était-ce un premier acte d'insubordination ? Mais il est vite apparu que c'était

seulement l'extension de la nouvelle politique de souplesse préconisée par les dirigeants soviétiques.

Côté gouvernement, le souci majeur est dans le secteur financier. Aux 140 milliards d'impôts nouveaux pour le Fonds vieillesse, si difficiles à faire admettre par le Parlement sont venus s'ajouter les 100 milliards nécessités par les opérations militaires en Algérie, sans parler des inévitables ajustements budgétaires et de la menace d'un dérèglement économique tel que M. Ramadier a dû envisager le recours au blocage des prix. Pour une fois, les socialistes font du dirigisme malgré eux !

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

LA HAIE DU TEMPS

par José Van den Esch *(Gallimard)*

« Zeithain » — « La Haie du Temps » — lieudit au bord de l'Elbe, sous-sol truffé de quelques dizaines de milliers de cadavres. Dans le camp de prisonniers, quatre Français — fraternité née durant cinq années qui s'achèvent — font la connaissance d'une admirable Polonaise, jeune insurgée. survivante de Varsovie ; deux d'entre eux, Philippe et Charles, s'éprennent d'elle. Ainsi commence en mars 1945 une étrange et courte aventure, au long des routes inquiétantes d'une Allemagne à feu et à sang.

Cinq ans plus tard, la Polonaise, en mission politique, réussit à venir en France et retrouve Philippe ; dans le chaos d'autrefois elle l'avait aimé et lui alors avait presque oublié sa femme.

L'auteur commence ici son récit : l'enfant que son épouse n'a pu lui donner, Philippe apprend que la Polonaise l'a eu de lui. Peut-on refaire une vie manquée, retrouver la fraternité et l'amour d'antan ? Philippe tente de fuir avec sa maîtresse, mais le destin remet sur leur route Charles, être farouche, à l'intelligence mordante, d'un faux scepticisme — personnage visiblement cher à l'auteur — : amoureux autrefois silencieux, il sait qu'en cette femme vit l'unique âme sœur... Mais « la Haie du Temps » sépare tous ces êtres qu'un instant fit si proches ; ils ne peuvent renouer l'amour et l'amitié perdus.

Composé avec beaucoup d'originalité, c'est un livre profond qui marque un renouveau du roman philosophique.

L. AMAR

UNE NOUVELLE TRADUCTION DE L'ILIADE

(Albin-Michel)

Mario Meunier à qui l'on doit déjà de nombreuses et excellentes traductions de textes grecs (de Platon, Euripide, des Anacréontiques, de Sophocle et Lucien), vient de publier une traduction de l'*Iliade* qui se recommande par l'élégance du style et l'heureuse adaptation aux nuances et au mouvement du poème. Il est probable que l'*Iliade* de M. Meunier remplacera graduellement dans les bibliothèques les versions antérieures.

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 176).

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

L'IMPREVISIBLE MONSIEUR DURAND

par Georges ROTVAN *(Pierre Horay)*

POUR le lecteur de l'*Esprit des Nations*, « le Français », l' « Italien », « le Russe », « l'Anglais » sont des types bien définis. Le malheur est que les plus grands auteurs ne s'accordent pas entre eux sur les définitions et que nous continuons de vivre au milieu d'un bric-à-brac de clichés où le vrai et le vraisemblable se discernent malaisément du faux. « N'est-il pas temps, s'est demandé Georges Rotvand, qu'on s'appuie sur les faits et non sur des suppositions pour chercher à connaître réellement le Français d'aujourd'hui dans ses goûts et son caractère, dans ses réactions économiques et politiques, comme dans ses attitudes religieuses ou sexuelles ? » Ce travail, jadis irréalisable, est devenu possible grâce aux innombrables matériaux qu'a recueillis, sous forme de statistiques, de « sondages » ou d'enquêtes la recherche moderne. Encore fallait-il réunir ces matériaux jusqu'à présent disséminés et les assembler. C'est ce que l'auteur a fait, avec autant de patience que de talent. D'où une série d'études qu'a d'abord publiées la revue *Réalités* et qui se trouvent maintenant réunies dans le volume intitulé : « L'imprévisible Monsieur Durand ». Des éléments solides et des données chiffrées ont permis de composer ainsi une sorte de portrait-mosaïque du « Français réel ». Portrait parfois surprenant, mais d'une valeur documentaire indéniable. Ce que Georges Rotvand nous révèle est aussi amusant qu'instructif.

P. F.

UN AMERICAIN BIEN TRANQUILLE

par Graham GREEN *(Robert Laffont)*

LE dernier roman de Graham Green (bien traduit par Marcelle Sibon) qui se déroule dans l'Indochine de 1952 ne vaut sans doute pas *La Fin d'une Liaison*, qui ne valait pas *La Puissance et la Gloire*, ni surtout *Le Fonds du Problème*, l'œuvre la plus forte du romancier anglais. Il pêche par certains des défauts habituels à l'auteur : quelque confusion, un procédé de composition agaçant, avec des retours en arrière empruntés à la technique du cinéma, qu'explique ici, sans le justifier absolument, l'intrigue policière greffée sur une intéressante étude de caractère. C'est la confrontation de deux hommes : Fowler, vieux journaliste britannique, fumeur d'opium, cynique, désabusé, que rattache seule à une vie menacée par la solitude la passion qui le lie à une jeune Annamite Phuong- et Pyle, « l'Américain bien tranquille », agent du service secret, ravitaillant en plastic le chef occasionnel d'un groupe de partisans (en qui il voit un artisan de la libération de l'Indochine), Pyle est jeune, ignorant, mais sûr de la vérité et pétri d'un anticolonialisme naïf mêlé d'une hypocrisie puritaine à peine consciente, car il est franc et courageux. Avec cela amoureux de Phuong et décidé à l'épouser. Fowler, écœuré des morts causées par l'appui que l'Américain prête au Viet-Minh facilite l'exécution du jeune Pyle par une bande rivale.

L'atmosphère — celle de l'Indochine après Phat-Diem où les Français luttent avec le sentiment de se battre seuls pour l'Europe dans les pires conditions matérielles et morales — est peinte de main de maître sans parti pris.

SOLANGE DE LA BAUME

ERRATUM

Le livre de M. Robert d'Harcourt sur Adenauer, dont M. Marcel Schneider a rendu compte dans *Le Mois à Paris* de juin 1956, est paru, non pas aux *Presses Universitaires de France*, mais aux *Editions Universitaires* dans la collection « Témoins du XXe Siècle », dirigée par Pierre de Boisdeffre. Dans cette même collection avait paru également l' « Alain Fournier » de Clément Borgal.

NOTES INTER-ARTICLES

Rue Deschambault, par Gabrielle ROY, p. 36. — *En cas de malheur*, par Georges SIMENON, p. 36. — *Notice sur l'Institut Pasteur d'Algérie*, p. 47. — *Histoire du Jazz*, par Barry VLANOV, p. 144. — *La Petite Galerie*, par Christiane AULANIER, p. 144. — *The Church of Saint John in Valeta*, par Sir HANNIBAL SCICLUNA, p. 159. — *La baie du Temps*, par José VAN DEN ESCH, p. 175. — *Une nouvelle Traduction de l'Iliade*, p. 175.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, PARIS, 20, RUE BERGÈRE. — J 37-2240-6-56.

GRASSET

ANDRÉ CHAMSON
de l'Académie française

Adeline Vénician, roman — 540 fr.
Collection ***" Les cahiers verts "***

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

Lettres de voyage (1923-1939)
présentées par CLAUDE ARAGONNÈS — 660 fr.

JACQUES CROISÉ

Jeu de massacres
Sanglante Afrique!
Collection ***" Rien que la vie "*** *dirigée par* HERVÉ BAZIN
600 fr.

PAMELA FRANKAU

Une couronne pour l'ennemie
Traduit de l'anglais par J. FOURNIER-PARGOIRE
Collection ***" Climats "*** *dirigée par* ANDRÉ MAUROIS — 750 fr.

JEAN GAMO

Héresmédan, roman — 660 fr.

ANDRÉ DE RICHAUD

L'étrange visiteur, roman — 570 fr.

ANDRÉ BEUCLER

Charmante, roman — 570 fr.

CARADEC

Christophe (Colomb), illustré — 600 fr
Préface de RAYMOND QUENEAU *de l'Académie Goncourt*

G.-M. TRACY

Le Catholicisme britannique sous la deuxième Elizabeth
Collection ***" Église et Temps présents "***
dirigée par GAETAN BERNOVILLE — 585 fr.

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

● **Vient de paraître**

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1956

EN DEUX VOLUMES

totalisant 3.500 pages

entièrement remis à jour comprenant :
Notices complètes sur sociétés cotées.
Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers.

Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1955)

PRIX :

Aux bureaux de l'Annuaire

42, rue N.-D.-des-Victoires)	7.500 fr.
Franco	7.800 fr.
Etranger (franco)	9.000 fr.

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal 1889-86 Paris à

« COTE DESFOSSÉS »

42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Tirage limité

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE **350** francs (FRANCO DE PORT)

QUELQUES RÉCENTS ESSAIS

BENOIST-MÉCHIN — *Histoire*

SOIXANTE JOURS QUI ÉBRANLÈRENT L'OCCIDENT

Tome I
LA BATAILLE DU NORD
10 mai-4 juin 1940
Un vol. in-8° ..... 1.200 F.

Tome II
LA BATAILLE DE FRANCE
4 juin-25 juin 1940
Un vol. in-8° ..... 1.200 F.

« Il s'agit d'un livre fort. On le lira peut-être avec étonnement et sûrement avec passion. »
Kléber HAEDENS (France-Dimanche)

MARIE JOSÉ

LA MAISON DE SAVOIE

Un vol. in-8° ..... 1.200 F.

« Qu'il me soit permis d'applaudir, en lui souhaitant une heureuse fortune, à l'ouvrage entrepris avec tant d'amour par la Reine Marie-José de Savoie. »
Benedetto CROCE

PIERRE-GEORGES LORRIS

LE CARDINAL DE RETZ

Un agitateur au XVIIe siècle

Un vol. in-8° ..... 980 F.

« Une étude captivante... véritable roman d'aventures. »
Alain PALANTE (France Catholique)

ALBERT CHAMPDOR

SALADIN

Le plus pur héros de l'Islam

Un vol. in-8° ..... 870 F. *Après Mahomet, la plus haute figure de l'Islam.*

ÉMILE HENRIOT — *Histoire Littéraire*
de l'Académie française

MAITRES D'HIER ET CONTEMPORAINS

Courrier littéraire XIXe - XXe siècles

Un vol. in-8° ..... 750 F. *Le seul amour de la littérature.*

ROBERT KEMP — *Critique Dramatique*

LA VIE DU THÉATRE

Un vol. in-16 ..... 580 F. *Trente années sous les feux de la rampe.*

ROMAIN ROLLAND — *Mémoires*

MÉMOIRES ET FRAGMENTS DU JOURNAL

Un vol. in-8° ..... 630 F. *L'enfance, la jeunesse, l'École Normale et Rome.*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MAURICE LEVAILLANT

UNE AMITIÉ AMOUREUSE

MADAME DE STAEL

ET

MADAME RÉCAMIER

Lettres et documents inédits

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

---

les géants de l'histoire

plon

W. S. CHURCHILL

NAISSANCE D'UNE NATION

LES ROMANS DE VOS VACANCES

PIERRE BENOIT
de l'Académie française

FABRICE

Un vol. in-16 ..... 480 F. *« FABRICE est un des plus beaux romans de Pierre Benoit. »*
Paul GUTH (La Voix du Nord)

ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt

ROI D'UN JOUR

Un vol. in-16 ..... 600 F. *GRAND PRIX NATIONAL DES LETTRES 1956.*

PAUL GUTH

LE NAIF LOCATAIRE

Un vol. in-16 ..... 480 F. *« ...Un livre désopilant. »*
Henri CLOUARD (Les Beaux-Arts, Bruxelles)

VERCORS

COLÈRES

Un vol. in-16 ..... 630 F. *« Les sources de la joie. »*

HENRY CASTILLOU

VERDICT SECRET

Un vol. in-16 ..... 490 F *« On veut savoir ce qui va arriver, on ne s'arrête pas avant la dernière page. »*
Sophie BRUEIL (Les Lettres Françaises)

A paraître prochainement :

JEAN-LOUIS COTTE

LES JEUX DE SOLITUDE

RAYMOND LAS VERGNAS

LE MYSTÈRE NIAGARA

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES ANNALES

Sommaire de juillet

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
Si le comte de Chambord s'était rallié aux trois couleurs...

MARY MORGAN
La directrice de théâtre

MARCEL BRION
Un siècle romantique :
II. - Le romantisme de la révolte

RAYMOND LAS VERGNAS
La vie littéraire aux États-Unis

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES
Juin 1956

Histoire et problèmes des " Katholikentage "
par Max-Léo SCHWERING

Cologne et le catholicisme allemand
par Peter-Paul PAUQUET

★

La réforme des manuels scolaires
par Otto-Ernst SCHUDDEKOPF

★

L'Allemagne stérilisée
par Alfred GROSSER

★

Le remembrement de la République fédérale
par François COURTET

★

Mon oncle Fred
nouvelle de Hans BOELL

Et des chroniques politiques, économiques, littéraires et bibliographiques habituelles

Le numéro : 150 francs
Abonnement d'essai (3 mois) : 300 francs
Spécimen récent gratuit sur demande

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-9e
C. C. P. Paris 13 253-54

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE
75 % de réduction à partir de la 3e personne.
Parcours minimum : 300 km retour compris.
VALIDITÉ : 40 JOURS.

UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL
30 % de réduction une fois par an.
Parcours minimum : 200 km retour compris.
VALIDITÉ : 3 MOIS.

UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire
20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour.
30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour.
VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques; du 25 juillet au 15 août.

UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR
Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar.
VALIDITÉ : 2 MOIS.
Arrêts possibles sur le parcours fer ;
Un exemple : Paris-Évian en chemin de fer ;
Évian-Nice en autocar ;
Nice-Paris en chemin de fer.

DOMAT

Viennent de paraître

HANS VOLKMANN

CLÉOPATRE

Traduit de l'allemand par Raymond Chevalier
Préface de ANDRÉ PIGANIOL, de l'Institut

La vérité historique plus passionnante que l'histoire romancée

•

CLAUDE AVELINE

POUR L'AMOUR DE LA NUIT

Des histoires insolites par un maître du mystère

•

FRANÇOISE LORRAIN

MADAME ELLE-MÊME

Le drame des enfants « nés de père et de mère inconnus » et qui ne renoncent pas à s'élever

Du même auteur : LA COLONNE DE CENDRES

•

KIKOU YAMATA

LE MOIS SANS DIEUX

(Collection CONNAISSANCE DE L'EST)

C'est une japonaise, grand écrivain français, qui nous conte ce drame d'une étrange et poignante intensité *(P. Lagarde, LES NOUVELLES LITTÉRAIRES)*

Du même auteur : TROIS GEISHAS, LE JAPON DES JAPONAISES

•

Deux jeunes romanciers, deux révélations

MAURICE GUY
(Bourse Del Ducas 1956)

L'ENSEIGNE

A Barcelonne, la nuit d'un homme traqué

•

LOUIS SAHUC

LES PETITS MAITRES

... d'une école marocaine. Un livre cruel et tendre, toujours drôle

DOMAT

ÉRIC JOURDAN

LA DÉTRESSE ET LA VIOLENCE

" Chéri 56 " 495 fr.

•

ANDRÉ FRAIGNEAU

L'AMOUR VAGABOND

En quatre préfaces :

BLONDIN - DÉON - LAURENT - NIMIER

disent pourquoi ils ont aimé ce livre

630 fr.

•

PLON

MAURICE BAUMONT

GLOIRES ET TRAGÉDIES DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

ROMANS

LA VARENDE

LE CAVALIER SEUL

GUY DES CARS

AMOUR DE MA VIE

ÉMILE DANOËN

L'HOMME QUI HÉRITAIT D'UN MEURTRE

ROGER VIGNERON

LE VIOL

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

PEARL BUCK

IMPÉRATRICE DE CHINE

Un fabuleux roman inspiré par la vie mouvementée de la dernière Impératrice de Chine.

660 fr.

UN INÉDIT DE

PAUL GÉRALDY

Vous qui passez...

TRAGÉDIE LÉGÈRE

Frontispice de

DUNOYER DE SEGONZAC

Édition originale : 880 ex. sur vélin du Marais à 1 350 fr.

MIRCEA ELIADE

MINUIT A SERAMPORE

Traduction Albert-Marie SCHMIDT

Une aussi captivante intégration du réel et du mystère n'avait peut-être jamais été atteinte par la littérature romanesque de l'Occident.

540 fr.